

U d'/of OTTAWA



39003002381126

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

ANDRÉ CHÉNIER



OEUVRES POÉTIQUES
DE
Paul Roux
ANDRÉ CHÉNIER

PUBLIÉES

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

EUGÈNE MANUEL

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'UNIVERSITÉ



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION, SUCCESSEUR

26, Rue Racine, 26



PQ

1965

.A14 M35



NOTE SUR CETTE ÉDITION

I

CETTE édition des œuvres en vers d'André Chénier, pour le plan, pour l'ordre et la disposition des morceaux, est, en grande partie, calquée sur la belle édition critique donnée par M. Becq de Fouquières (2^e édition, revue et corrigée, 1872). Nous avons cependant interrogé sur plus d'un point, soit pour le texte même, soit pour les notes, l'édition plus récente et plus complète due aux soins pieux de M. Gabriel de Chénier (1874). Enfin, M. Louis Moland (1879), qui a fait usage des deux éditions sans s'astreindre à aucune d'elles, nous a fourni un petit nombre d'indications utiles. Malgré tant de travaux, de commentaires, d'hypothèses, on peut dire que l'édition définitive de Chénier n'est pas encore faite, en supposant qu'elle puisse se faire jamais. M. Becq a étudié son auteur avec une patience merveilleuse et une érudition qu'on ne saurait trop louer; ce sont les recherches savantes d'une vie entière : mais il n'avait pas tous les textes. M. Gabriel de Chénier les a publiés avec une exactitude et un respect qui lui ont valu la reconnaissance de tous les lettrés; mais ce sont surtout des textes fidèles, des pièces authentiques et de précieux fils conducteurs, sans grandes discussions littéraires ni critiques. M. Moland, après eux, a surtout voulu faire œuvre de vulgarisateur; c'est la prise de possession des œuvres complètes du poète plutôt qu'un

travail nouveau, que l'éditeur eût été parfaitement en état d'entreprendre, s'il l'avait voulu.

La présente édition n'est pas une édition critique proprement dite, ce n'est même pas une édition complète. Mais elle a été faite dans un *esprit de critique* qui a tenu rigoureusement compte des travaux antérieurs, et qui donne le meilleur texte acquis, dans l'ordre actuellement admis comme le plus satisfaisant. On ne pourrait faire plus sans rentrer dans le champ des discussions infinies et des remaniements inextricables.

Nous disons que cette édition est un choix : on se tromperait en prenant ce mot à la lettre, car c'est un choix si abondant, et où les sacrifices sont en si petit nombre, que l'on peut à peine regretter ce que nous avons cru devoir omettre pour ne pas surcharger le volume.

Si l'artiste, le lettré, le curieux, trouvent une jouissance particulière et bien délicate à lire, à analyser, à comparer entre eux tous les essais, tous les fragments d'un grand poète, ses ébauches les plus imparfaites, et jusqu'à ses simples projets; à pénétrer dans son cabinet comme dans l'atelier d'un peintre pour fouiller avec lui ses cartons, vider ses portefeuilles et rêver devant les moindres coups de son crayon, ou dans celui d'un sculpteur pour y examiner les plus informes maquettes : la grande majorité des lecteurs veut dans une œuvre quelque chose de plus précis et de plus appréciable. Pour le public, c'est le tableau qui importe, non la palette. La famille d'André Chénier a bien fait de tout publier, de tout livrer, puisque Chénier n'a pu faire son triage, ni achever son œuvre. Mais pour un livre destiné aux rayons familiers et à l'usage de tout le monde, il n'y avait pas lieu, en publiant tous les vers isolés, tous les brouillons, de recommencer les suppositions des éditeurs, de rattacher ou de séparer arbitrairement les fragments, de les déplacer, de les scinder, de leur donner des attributions douteuses, de remettre en question tant de choses.

Nous avons donc, sans hésitation, mais non sans regret, éliminé les menus essais, les trop courts fragments, les redites, les variantes, les vers détachés simplement liés entre eux par des explications en prose, toute la *poussière de*

marbre, comme l'on a si bien dit, pour n'exposer dans ce musée littéraire que les statues et les statuettes entières ou à peine mutilées, ou encore les morceaux ayant quelque forme pour l'œil, les pièces ayant quelque sens pour l'esprit; en un mot, tout ce qui est métal tant soit peu travaillé, et non résidus et balayures d'or, que Chénier lui-même n'eût trouvés bons que pour le creuset. Ni le génie du poète ni sa gloire ne tiennent à cette superstition. Il suffisait de prendre du Chénier *inédit* l'essentiel et le meilleur. Quel poète, consulté sur l'emploi de ses manuscrits et de ses notes, permettrait davantage ?

II

On sait que de toutes les œuvres d'André Chénier deux pièces seulement furent imprimées de son vivant. Après sa mort, Marie-Joseph Chénier publia *la Jeune Captive*, puis *la Jeune Tarentine*. Chateaubriand et Millevoye citèrent de lui quelques vers. Quand Marie-Joseph Chénier mourut, en 1811, Daunou hérita des manuscrits des deux frères, qui rentrèrent plus tard dans la famille. Millevoye avait lu ceux d'André, et son talent s'en ressentit. Chênedollé en eut connaissance et faillit en faire prématurément un usage qui pouvait être malheureux. En 1816, un recueil de Fayolle en donna des fragments nouveaux. Henri de Latouche commença le travail par son édition de 1819, souvent réimprimée, mais conçue avec un parti pris de retranchements et d'altérations arbitraires et des préoccupations personnelles qui n'étaient pas toutes désintéressées. Sans doute, Chénier sortait enfin du tombeau; mais l'honnêteté littéraire manquait à ce premier éditeur, et son admiration pour le poète s'alliait avec un médiocre respect de la vérité historique et un respect moindre encore des documents qu'on lui confiait. L'histoire des trois portefeuilles est un pur roman. Des manuscrits prêtés, un grand nombre ne furent pas restitués; on en avait heureusement conservé des copies. En 1839, 1840 et 1841, Sainte-Beuve s'en mêla, se mit en relation avec M. Gabriel

de Chénier, chercha, tria, publia des fragments inédits, mit le public en garde contre de Latouche, puis se lassa, voyant qu'il y avait trop à faire. M. Egger fit connaître d'autres fragments précieux. Les noms de Latouche, de Sainte-Beuve, d'Egger, représentent les trois principales phases de cette première exhumation. On y pourrait joindre ceux de Boissonade et de Ch. Labitte. Les éditions successives de Chénier ne furent pourtant que la reproduction de celle de 1819 jusqu'en 1862, où parut chez Charpentier, la première grande édition critique de M. Becq de Fouquières, revue et corrigée en 1872, et complétée, en 1875, par des *documents nouveaux sur André Chénier* et un *examen critique de la nouvelle édition de ses œuvres*. Cette nouvelle édition était celle de M. G. de Chénier, publiée, en 1874, chez Lemerre. M. L. Moland a donné une première édition de la sienne en 1879 (2 vol. in-12, Garnier) et une deuxième édition illustrée en 1884 (1 vol. gr. in-8).

III

On ne peut publier une nouvelle édition d'André Chénier sans rappeler les écrivains qui ont le plus dignement parlé de ce poète. De son vivant, Lebrun, Palissot, Florian, Alfieri, Marie-Joseph Chénier lui-même, l'ont deviné, et leurs témoignages sont précieux à recueillir. Chateaubriand, le premier, dans le *Génie du Christianisme* (2^e partie, liv. III, ch. VII) et dans une note de ses *Éclaircissements*, a écrit, après la mort de Chénier, quelques lignes célèbres : un mot, une citation, et c'est tout ; mais c'est déjà la gloire, et la postérité est avertie. En 1819 a paru la notice de Henri de Latouche, où l'arrangement et la légende tiennent une large place, mais qui force l'attention et établit la renommée définitive de Chénier. Alfred de Vigny, dans *Stello*, a fait le roman de sa mort et peint le poète en poète. Villemain (*Tableau de la Litt. au XVIII^e siècle*, 57^e leçon), Brizeux, Gustave Planche, Antoine de Latour, Ch. Labitte, Gérusez, beaucoup d'autres depuis, ont tour à tour, dans

la chaire, le journal ou le livre, fourni des traits au portrait définitif. Sainte-Beuve, toujours clairvoyant et perspicace, est revenu plusieurs fois sur Chénier, pièces en main, avec une justesse de goût parfaite et une admiration passionnée. M. Désiré Nisard, dans son *Histoire de la littérature française* (liv. IV, ch. iv), a écrit sur Chénier quelques pages d'un grand caractère, et qui resteront. N'oublions pas Lamartine, qui a dignement parlé de celui qu'il admirait sans trop l'avoir étudié. MM. Becq de Fouquières, Gabriel de Chénier et Louis Moland, les trois derniers éditeurs de Chénier, ont moins apprécié l'œuvre que ressuscité l'homme et l'écrivain. Nous devons une profonde reconnaissance à M. Egger, qui a fait une si large place aux œuvres inédites de Chénier dans des leçons de Sorbonne devenues son *Histoire de l'Hellénisme*, ouvrage d'une érudition si riche et d'un sentiment littéraire si délicat. Mais la plus complète étude qui ait été faite, jusqu'ici, du poète et du politique, la plus vivante et la plus pénétrante, est celle que M. Caro lui a consacrée dans son beau livre *la Fin du XVIII^e siècle*, dont la *Revue des Deux-Mondes* avait eu la primeur. Le génie poétique de Chénier, son art et sa méthode de travail, d'après les documents nouveaux, y sont appréciés avec un sens critique supérieur et une chaleur d'âme communicative; son rôle de publiciste, sa lutte contre les excès de la Terreur, son arrestation et sa mort, y sont racontés avec une abondance de preuves qui portent partout la lumière et une douleur indignée qui arrive à la plus haute éloquence.

E. M.





ANDRÉ CHÉNIER

SA VIE ET SES POÉSIES

I

LE 7 thermidor an II (25 juillet 1794), à six heures du soir, par une chaleur torride, sur la place de la barrière de Vincennes ou du Trône, appelée alors Barrière renversée, vingt-cinq condamnés, dont une femme, un Créquy-Montmorency et un Montalembert, extraits de la prison de la Conciergerie, serrés dans des tombereaux et escortés par la « force armée », furent exécutés, en vertu d'un arrêté du Comité de Salut public, et dans l'ordre même du mandat d'extraction. Le premier qui monta à l'échafaud était Roucher, l'auteur du poème des MOIS, le second était André Chénier. Ce qu'on a raconté de leur rencontre dans la charrette, de leur entretien, de la première scène d'ANDROMAQUE, récitée en dialogue par

les deux amis, comme un ironique adieu, du regret de mourir exprimé par André dans un cri suprême et un geste désespéré, tout cela est pure légende, mise en scène accréditée par le premier éditeur et partout reproduite. Ce qu'ont dit Chénier et Roucher, nul n'a dû l'entendre ou le redire ; les bourreaux n'ont point parlé. Le roman a embelli l'histoire, qui n'a pas besoin d'être arrangée pour être touchante ou terrible. De ces deux poètes qu'il est juste d'unir un instant dans cette notice, comme ils ont été unis dans la mort, l'un, avec un talent contesté mais sincère, était un cœur généreux, un citoyen digne de mourir à côté de Chénier et pour la même cause ; l'autre était assurément l'un des plus nobles génies et l'une des plus belles âmes dont la France puisse se faire honneur, depuis qu'elle sait ce qu'elle a perdu en lui et quelles promesses il faisait à l'avenir. André Chénier n'avait pas trente-deux ans. Des coups furieux que la Terreur expirante a frappés, celui-là est le plus douloureux et le plus inexpiable.

II

André Chénier naquit le 30 octobre 1762, à Galata (Constantinople), dans le bâtiment actuel de la Banque ottomane. Son père, Louis de Chénier, habitait cette ville depuis quatorze ans. Né en 1722,

aux environs de Limoux, dans l'Aude, il était allé en Orient comme député du commerce du Languedoc et avait été choisi par l'ambassadeur de France en Turquie, le comte des Alleurs, pour remplir les fonctions de consul général, dans lesquelles il fut confirmé par le comte de Vergennes, devenu ambassadeur en 1755. M. de Chénier épousa à Constantinople une jeune Grecque d'une rare beauté, M^{lle} Santi l'Homaka, originaire de Chypre et de la famille des Lusignan, instruite, spirituelle et distinguée, amie des arts et des lettres, et qui a même écrit sur les danses grecques et sur les enterrements et les tombeaux de la Grèce chrétienne des pages délicates et ingénieuses qu'on a publiées. On sait qu'une sœur de M^{me} de Chénier épousa M. Amic, député du commerce de Marseille en Turquie, et fut la grand-mère de M. Thiers. M^{me} Louis de Chénier eut, pendant son séjour à Constantinople, quatre fils et quatre filles, dont trois moururent toutes jeunes. Rentré en France en 1765, M. de Chénier fut envoyé, deux ans après, comme chargé d'affaires, au Maroc, où il resta jusqu'en 1784; une maladie l'obligea à prendre sa retraite. Pendant ce temps, sa femme demeura à Paris pour y diriger l'éducation de ses enfants. André, ou Saint-André, comme on l'appela longtemps, était le troisième fils. A huit ans, il alla passer un été dans l'Aude, chez une tante, et les souvenirs de ce voyage laissèrent dans sa mémoire

une vive et poétique impression. En 1773, il fut mis, avec ses frères, au collège de Navarre, qui a fait place à l'École polytechnique. Constantin-Xavier, l'aîné, avait alors seize ans ; Louis-Sauveur, le second, en avait douze ; André avait onze ans ; Marie-Joseph, neuf ans. André seul a laissé trace de ses succès scolaires. En 1778, il obtint au concours général, en rhétorique, le premier prix de discours français et un accessit de version latine. C'est au collège de Navarre qu'il se lia intimement avec les frères Trudaine et les frères de Pange ; il était, dès lors, reçu par les deux familles dans leurs magnifiques propriétés de Mareuil-sur-Ay, près de Reims, et de Montigny-en-Brie. Ses premiers essais poétiques, des traductions d'auteurs anciens, de Virgile surtout, datent également de cette époque. Il ne quitta le collège qu'en 1781, ce qui suppose deux années de philosophie, mais toutes remplies, — on le sait, — par la lecture des poètes et l'étude du grec, qui était pour lui comme une langue maternelle.

Mais il fallait choisir une carrière. M. de Chénier était sans fortune et, pendant ses voyages en France, il ne cachait pas ses préoccupations. Il fit entrer l'aîné de ses fils dans les consulats et l'emmena au Maroc. Louis-Sauveur, André et, un peu plus tard, Marie-Joseph s'engagèrent comme cadets-gentilshommes, Louis-Sauveur, dans le régiment d'infanterie de Bassigny, où il arriva au grade d'adju-

dant général sous la Révolution; Marie-Joseph, dans les dragons de Montmorency, qu'il quitta pour s'occuper de théâtre, après deux ans de garnison à Niort; André, dans le régiment d'Angoumois, qui tenait garnison à Strasbourg. C'était une ville d'études, où le savant Brunck, — un excellent Français, on l'ignore trop, — venait de publier sous le titre d'ANALECTA VETERUM POETARUM GRÆCORUM (1772-1776, 3 vol.) sa grande édition critique de l'ANTHOLOGIE, source abondante de poésie, où Chénier ne cessa de puiser. Il connut Brunck, alors âgé d'une cinquantaine d'années, et qu'il retrouva plus tard à Paris. Mais il se lia surtout, au régiment, avec le jeune marquis de Brazais, ami des lettres anciennes et poète comme lui; leurs communes études, leurs essais poétiques adoucirent pour eux l'ennui du service.

Au bout de six mois, André tomba malade : il ressentait déjà les atteintes de ces « sables brûlants » dont il a parlé plusieurs fois dans ses vers. Il dut renoncer à la carrière des armes et revenir à Paris, assez souffrant pour inquiéter sérieusement sa famille et ses amis. Il rapportait, avec les ANALECTA, auxquels il renvoie en tant d'endroits de ses manuscrits, des projets de vers et des essais remarquables. Il avait acquis une connaissance approfondie du grec, et sa correspondance poétique avec Lebrun, alors dans l'éclat de sa renommée, té-

moigne, dès ce temps-là, que son talent naissant était encouragé par de bons juges, bien que son originalité fût déjà au-dessus de leur portée.

III

En 1784, — il avait vingt-deux ans, — les jeunes Trudaine lui proposèrent, pour achever sa convalescence, de l'emmener avec eux dans un voyage qu'ils entreprenaient de faire en Suisse, en Italie, en Grèce et jusqu'en Orient. On devait y employer deux années. Chénier accepta avec joie l'offre de ses deux amis. Après avoir parcouru la Suisse et une partie de l'Italie, séjourné plusieurs mois à Rome, dans la société la plus cultivée et la plus attrayante, vu Naples, fréquenté les musées, les salons et les théâtres, les voyageurs furent pris de fatigue, et l'on dut, au bout d'un an, songer au retour. Chénier revint à regret; il n'avait vu ni la Grèce, ni « Byzance, sa mère », ni l'Asie Mineure, où Homère semblait l'appeler. On ajourna à d'autres temps la suite du voyage, dont il n'a laissé par écrit, en prose ou en vers, que fort peu de souvenirs. Mais il avait lu les poètes italiens, et il s'était lié avec Alfieri.

De 1785 à 1788, Chénier, dans toute l'ardeur du travail et de la jeunesse, vécut de « studieux loisirs »

et de « passions fougueuses ». Peu d'époques ont autant accordé à la fois à l'esprit et aux sens, à la philosophie et au monde, aux vastes espérances et aux frivolités de l'heure présente. On savait allier, sans voir la contradiction, les habitudes d'un épicurisme élégant aux recherches savantes et aux aspirations généreuses ; on s'enivrait également de réalités et de chimères : on parlait de la vertu comme si le règne en eût été proche, et l'on s'abandonnait au plaisir comme si l'on eût eu le pressentiment que la vie serait courte et brusquement rompue. On sent chez André, dans ces années si pleines pour lui, la fiévreuse exubérance du génie qui se cherche et du tempérament qui renonce à se maîtriser. C'est une chaleur d'âme extraordinaire avec une candeur presque naïve d'expansions amoureuses ; c'est un jet impétueux d'idées poétiques, qui se porte vers mille objets, reflétant tous les rayons de ce temps si lumineux aux approches de l'orage. Dans le salon de M^{me} de Chénier et dans les salons amis, surtout ceux des Trudaine, des de Pange, de M^{me} Pourrat, de la comtesse d'Albany, à la ville ou à la campagne, se rassemblait une société choisie, où les noms illustres et les beautés touchantes ne manquaient pas. Là se trouvaient réunis des poètes, des artistes, des littérateurs, Lebrun, Lemercier, David, Vigée, Suart, Palissot, Florian, Morellet, Lacre-telle, Joubert, Andrieux, Fontanes ; des magistrats, comme d'Ormesson et Malesherbes ; des savants,

moigne, dès ce temps-là, que son talent naissant était encouragé par de bons juges, bien que son originalité fût déjà au-dessus de leur portée.

III

En 1784, — il avait vingt-deux ans, — les jeunes Trudaine lui proposèrent, pour achever sa convalescence, de l'emmener avec eux dans un voyage qu'ils entreprenaient de faire en Suisse, en Italie, en Grèce et jusqu'en Orient. On devait y employer deux années. Chénier accepta avec joie l'offre de ses deux amis. Après avoir parcouru la Suisse et une partie de l'Italie, séjourné plusieurs mois à Rome, dans la société la plus cultivée et la plus attrayante, vu Naples, fréquenté les musées, les salons et les théâtres, les voyageurs furent pris de fatigue, et l'on dut, au bout d'un an, songer au retour. Chénier revint à regret; il n'avait vu ni la Grèce, ni « Byzance, sa mère », ni l'Asie Mineure, où Homère semblait l'appeler. On ajourna à d'autres temps la suite du voyage, dont il n'a laissé par écrit, en prose ou en vers, que fort peu de souvenirs. Mais il avait lu les poètes italiens, et il s'était lié avec Alfieri.

De 1785 à 1788, Chénier, dans toute l'ardeur du travail et de la jeunesse, vécut de « studieux loisirs »

et de « passions fougueuses ». Peu d'époques ont autant accordé à la fois à l'esprit et aux sens, à la philosophie et au monde, aux vastes espérances et aux frivolités de l'heure présente. On savait allier, sans voir la contradiction, les habitudes d'un épicurisme élégant aux recherches savantes et aux aspirations généreuses ; on s'enivrait également de réalités et de chimères : on parlait de la vertu comme si le règne en eût été proche, et l'on s'abandonnait au plaisir comme si l'on eût eu le pressentiment que la vie serait courte et brusquement rompue. On sent chez André, dans ces années si pleines pour lui, la fiévreuse exubérance du génie qui se cherche et du tempérament qui renonce à se maîtriser. C'est une chaleur d'âme extraordinaire avec une candeur presque naïve d'expansions amoureuses ; c'est un jet impétueux d'idées poétiques, qui se porte vers mille objets, reflétant tous les rayons de ce temps si lumineux aux approches de l'orage. Dans le salon de M^{me} de Chénier et dans les salons amis, surtout ceux des Trudaine, des de Pange, de M^{me} Pourrat, de la comtesse d'Albany, à la ville ou à la campagne, se rassemblait une société choisie, où les noms illustres et les beautés touchantes ne manquaient pas. Là se trouvaient réunis des poètes, des artistes, des littérateurs, Lebrun, Lemercier, David, Vigée, Suart, Palissot, Florian, Morellet, Lacre-telle, Joubert, Andrieux, Fontanes ; des magistrats, comme d'Ormesson et Malesherbes ; des savants,

comme Lavoisier, Lagrange, Condorcet, Vicq-d'Azyr; des grands seigneurs, des étrangers de distinction, comme le poète polonais Niemcevicz ou le comte et la comtesse Alfieri, et tout un groupe de jeunes gens passionnés pour les doctrines alors dominantes, avides de progrès et de réformes, enthousiastes de philosophie, de sciences et de politique. On se retrouvait aussi aux fêtes galantes et aux soupers à la mode dont Rétif nous a laissé la trop libre peinture. Chénier ne se défendait pas d'en être, mais on voit par ses élégies combien il conservait d'élégance attique et d'illusions juvéniles dans ce milieu où la corruption même était pétrie de grâce. Il y entretenait cette flamme de poésie qui purifie tout. Ces Rose, ces Glycère, ces Lycoris qui anticipaient sur le Directoire, sans faire tort, chez André Chénier, aux Camille et aux Fanny, à de plus platoniques émotions et à de plus dignes préférences, étaient pour lui le commentaire vivant de Tibulle et de Properce, des chantres éternels de la jeunesse et de l'amour.

Ce furent, en définitive, pour Chénier trois années heureuses et fécondes entre toutes, les meilleures de sa vie, où il avait comme entrevu ce qu'il projetait de faire et où il le fixait en notes rapides, vives comme sa pensée, souriantes comme son imagination. A travers cette vie de plaisir, dont il ne faudrait pourtant pas plus exagérer les écarts qu'il n'en faudrait nier l'entraînement, ce qu'il paraît avoir lu, annoté, re-

cueilli de matériaux est prodigieux. Ce qu'il méditait d'écrire eût rempli la plus longue carrière. Sans doute, il livrait à ses amis, dans le cercle intime, quelques-uns de ses essais poétiques : en ce temps de poésie didactique, il parlait des poèmes qu'il avait conçus ; il trouvait des approbateurs ; et déjà même l'admiration qu'on prodigue si volontiers aux jeunes auteurs ne lui était pas marchandée. Lebrun et Alfieri lui prédisaient de hautes destinées ; Florian lui adressait des vers espagnols ; Niemcewicz, des vers français. Mais on peut affirmer que Chénier avait seul alors le secret ou l'instinct de ce renouvellement de la poésie qu'il voulait préparer à la France, et que nul, de son temps, n'aurait compris ni reconnu. Dans ce cénacle, où les frères Trudaine, les de Pange, Brazais, André et Marie-Joseph échangeaient leurs confidences, et que Lebrun-Pindare présidait en vertu de son âge et de sa renommée, Lebrun restait le maître incontesté, le modèle éclatant ; André n'était que le disciple modeste et discret, s'effaçant même devant son jeune frère, dont les essais dramatiques n'avaient pourtant pas été heureux jusqu'alors. C'est de cette époque que datent, achevées ou à l'état d'ébauches et de projets, ces bucoliques, ces idylles, ces élégies et ces épîtres d'André Chénier, et toutes ces esquisses de poèmes, l'INVENTION, SUZANNE, l'AMÉRIQUE, l'ART D'AIMER, etc., et le plus important de tous, HERMÈS. A ce temps aussi appartiennent quelques-uns

de ces vagues dessins de compositions dramatiques ou comiques, dont on a retrouvé la trace précieuse dans les manuscrits inédits. Enfin, des brouillons de vers grecs et latins démontrent la variété ingénieuse et savante des exercices que la forte connaissance des langues anciennes lui faisait accomplir. Il était même dessinateur et peintre à ses heures. Mais la gloire d'un Lucrèce moderne, embrassant dans une vaste composition toute la science du XVIII^e siècle, l'attirait par-dessus tout, et il y rapportait ses principales lectures.

IV

Cette vie de travail indépendant et fécond, de plaisirs aimables et de tendresses discrètes ne pouvait durer. Chénier avait vingt-cinq ans. Il devait songer sérieusement à alléger les charges de sa famille. A la fin de 1787, le chevalier de La Luzerne, qu'il avait connu dans la maison des Trudaine, fut nommé, avec le titre de marquis, ambassadeur de France en Angleterre. Il proposa à Chénier de le prendre pour secrétaire particulier. Chénier accepta et le précéda même à Londres, impatient de voir le pays des libertés constitutionnelles, dont tout le monde s'entretenait alors, et d'étudier, avec les lois et les mœurs

du peuple anglais, sa poésie et son théâtre. Il remplit près de trois ans et demi ces fonctions, qui ne lui prenaient, sans doute, que peu de temps, et lui permettaient de travailler encore selon ses goûts et de venir fréquemment à Paris, où l'attiraient de plus en plus le mouvement des idées et l'intérêt des événements.

Tout en continuant ses études littéraires et ses lectures, il correspondait avec son père, avec ses frères, avec ses amis, avec Alfieri, s'entretenant avec eux des affaires publiques, dont il suivait la marche avec une patriotique émotion. C'étaient ses opinions et ses principes qui triomphaient en 1789, et déjà le politique et le publiciste épris de liberté s'éveillaient chez le poète. Bien qu'une lettre d'André, datée de mai 1791, le montre encore à Londres à cette époque, il prolongeait le plus souvent ses congés à Paris, surtout depuis l'ouverture des états généraux, et, de Londres même, se mêlait étroitement à cette vie toute nouvelle, où les clubs, les brochures, les journaux, la polémique quotidienne, les entretiens passionnés, les mille projets de réforme, les grandes espérances, les rêveries utopiques et les pamphlets dénonciateurs prenaient déjà la place de la poésie et des lettres.

Définitivement de retour à Paris en juin 1791, il alla loger chez son père, rue du Sentier, se fit inscrire comme électeur et, tout en songeant peut-être à la députation, ne fit rien pour être élu à l'Assem-

blée législative. Lui aussi, comme tous les esprits généraux de son temps, il avait conçu, avec un progrès illimité dans les sciences, le renouvellement du monde par les idées, une société transformée par la vérité et la justice. La Révolution le ravit au début : ses vers et sa prose en témoignent. L'ode sur LE JEU DE PAUME, dédiée à David, écrite probablement en 1790, publiée l'année suivante, est pleine de l'enthousiasme de la première heure. Mais il reconnut vite où était le péril.

Il avait déjà écrit, pendant un de ses congés, une brochure qui fut très remarquée et commentée, même hors de France, l'AVIS AU PEUPLE FRANÇAIS SUR SES VÉRITABLES ENNEMIS, publiée le 21 août 1790, dans le numéro 13 du JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DE 1789. Il s'était fait recevoir de cette société, qui avait d'abord été la Société des Amis de la Constitution, et qui déjà se séparait des Jacobins par sa modération et sa haine de l'esprit démagogique. Les frères de Pange l'y avaient attiré. Dans le manifeste trop prophétique de Chénier, tous les excès de la Révolution étaient prévus avec l'inquiétude d'un républicain sincère, de l'école des Bailly, des Sieyès et des Lafayette. Camille Desmoulins dénonça cet écrit avec violence : « C'est l'ouvrage de je ne sais quel André Chénier, qui n'est pas le Chénier de CHARLES IX. » (Révol. de France et de Brabant, n° 42.) Marie-Joseph était alors le seul en

vue des quatre frères. Constantin vivait à l'étranger, Sauveur embauchait des troupes en province, André n'avait pas fait imprimer un seul vers. Il dédaigna de répondre à Camille Desmoulins, mais son *AVIS AU PEUPLE* l'avait mis en lumière. On ignorait le poète, on vit naître et grandir le polémiste. Le 3 mars 1791, il publiait un nouvel écrit : *RÉFLEXIONS SUR L'ESPRIT DE PARTI*, qui reste un modèle de discussion honnête et forte.

Nous ne suivrons pas Chénier, jour par jour, dans cette vie nouvelle. La liberté l'avait enchanté, mais il voulait une liberté sage. De bonne heure il fut de ceux qui repoussaient les représailles et ne voulaient point d'une révolution souillée, ensanglantée, anarchique. Il attendait la réparation et la justice, non la violence et la haine. Il devina, il reconnut, avec la lucidité d'un voyant, les hommes qui allaient prendre le pouvoir ; même avant le 10 août, il eut la vision terrible de l'avenir. Il avertit, il lutta, il se sépara. Les désaccords politiques régnaient dans sa famille. Il était, comme son père, avec les modérés ; sa mère et Marie-Joseph se rangeaient du côté des démagogues. Marie-Joseph, politique de théâtre, gâté par ses récents succès, mettait sa gloire à être le poète de la Révolution et de ses fêtes, et se lia avec les plus exaltés. André, au contraire, était membre actif du club des Feuillants ; Lacretelle, qui l'y a entendu, a fixé le souvenir de son éloquence énergique et fou-

blée législative. Lui aussi, comme tous les esprits généraux de son temps, il avait conçu, avec un progrès illimité dans les sciences, le renouvellement du monde par les idées, une société transformée par la vérité et la justice. La Révolution le ravit au début : ses vers et sa prose en témoignent. L'ode sur LE JEU DE PAUME, dédiée à David, écrite probablement en 1790, publiée l'année suivante, est pleine de l'enthousiasme de la première heure. Mais il reconnut vite où était le péril.

Il avait déjà écrit, pendant un de ses congés, une brochure qui fut très remarquée et commentée, même hors de France, l'AVIS AU PEUPLE FRANÇAIS SUR SES VÉRITABLES ENNEMIS, publiée le 21 août 1790, dans le numéro 13 du JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DE 1789. Il s'était fait recevoir de cette société, qui avait d'abord été la Société des Amis de la Constitution, et qui déjà se séparait des Jacobins par sa modération et sa haine de l'esprit démagogique. Les frères de Pange l'y avaient attiré. Dans le manifeste trop prophétique de Chénier, tous les excès de la Révolution étaient prévus avec l'inquiétude d'un républicain sincère, de l'école des Bailly, des Sieyès et des Lafayette. Camille Desmoulins dénonça cet écrit avec violence : « C'est l'ouvrage de je ne sais quel André Chénier, qui n'est pas le Chénier de CHARLES IX. » (Révol. de France et de Brabant, n° 42.) Marie-Joseph était alors le seul en

vue des quatre frères. Constantin vivait à l'étranger, Sauveur embauchait des troupes en province, André n'avait pas fait imprimer un seul vers. Il dédaigna de répondre à Camille Desmoulins, mais son *AVIS AU PEUPLE* l'avait mis en lumière. On ignorait le poète, on vit naître et grandir le polémiste. Le 3 mars 1791, il publiait un nouvel écrit : *RÉFLEXIONS SUR L'ESPRIT DE PARTI*, qui reste un modèle de discussion honnête et forte.

Nous ne suivrons pas Chénier, jour par jour, dans cette vie nouvelle. La liberté l'avait enchanté, mais il voulait une liberté sage. De bonne heure il fut de ceux qui repoussaient les représailles et ne voulaient point d'une révolution souillée, ensanglantée, anarchique. Il attendait la réparation et la justice, non la violence et la haine. Il devina, il reconnut, avec la lucidité d'un voyant, les hommes qui allaient prendre le pouvoir ; même avant le 10 août, il eut la vision terrible de l'avenir. Il avertit, il lutta, il se sépara. Les désaccords politiques régnaient dans sa famille. Il était, comme son père, avec les modérés ; sa mère et Marie-Joseph se rangeaient du côté des démagogues. Marie-Joseph, politique de théâtre, gâté par ses récents succès, mettait sa gloire à être le poète de la Révolution et de ses fêtes, et se lia avec les plus exaltés. André, au contraire, était membre actif du club des Feuillants ; Lacretelle, qui l'y a entendu, a fixé le souvenir de son éloquence énergique et fou-

gueuse, et le portrait qu'il fait de l'orateur n'a rien gardé de l'élégiaque. On n'a pas ses discours improvisés ; mais on a les articles qu'il continuait à publier périodiquement. Il en parut vingt et un, jusqu'au 10 août, dans les suppléments du JOURNAL DE PARIS, comme dans une tribune ouverte à son courage. On suit en même temps, dans les journaux des Jacobins, la gradation des attaques dont il est lui-même l'objet. En février 1792, paraissait son article SUR LES CAUSES DES DÉSORDRES QUI TROUBLENT LA FRANCE ET ARRÊTENT L'ÉTABLISSEMENT DE LA LIBERTÉ. C'était une rupture définitive qui alluma la rage chez ses adversaires. Marie-Joseph eut le tort de répliquer, et, malgré les efforts d'André pour atténuer les effets de ces dissensiments, la vanité et la maladresse de Marie-Joseph les envenimèrent. Ce duel à la plume fut court, mais douloureux : l'un s'y montra déclamatoire, et trahit les blessures faites à son amour-propre ; l'autre fut calme, grave, attristé. Il s'arrêta le premier. Mais dans sa polémique avec les Jacobins, à qui les dénonciations de Camille Desmoulins l'avaient rendu suspect, quelle force et quelle ironie, quelle puissance de colère et combien de sublimes provocations !

Le poète se réveilla lors de l'affaire des Suisses de Châteaueux. Ces soldats qui avaient pillé la caisse du régiment et tué leurs officiers, qu'on avait justement condamnés aux galères, à qui l'Assemblée natio-

nale accordait l'amnistie, on allait encore fêter leur entrée triomphale dans Paris ! Chénier (Roucher aussi) avait protesté en prose contre cette fête sacrilège de l'indiscipline, de l'illégalité et de l'assassinat ; il la dénonça de nouveau en vers énergiques et sanglants. Il vengeait la conscience publique en démasquant Robespierre et Collot-d'Herbois, « ce bouffon qui n'avait fait que changer de tréteau ». Ni Robespierre ni Collot-d'Herbois ne pardonnèrent. Tandis qu'André, le jour même de la fête, publiait, en le signant, son HYMNE ironique, dans le numéro du 15 avril 1792, on exécutait, en l'honneur de la liberté et de l'égalité, un hymne officiel que le PÈRE DUCHESNE nous a conservé et dont Gossec fit la musique : les vers, où les Suisses sont sagement passés sous silence, étaient de Marie-Joseph Chénier.

André n'avait pas voulu être témoin du scandale. Il alla prendre du repos à la campagne, mais pour en revenir plus irrité du spectacle que lui offrait Paris. Ses derniers articles sont encore plus acerbes, et ses attaques plus personnelles. Sa grande intelligence politique avait suivi la marche logique des meilleurs esprits : après les espérances ardentes et généreuses, les mécomptes profonds et attristés, l'étonnement et l'inquiétude, la clairvoyance et le découragement, la colère vengeresse et le dégoût. Chénier ne pouvait que haïr ces austères et ces hypocrites ; l'homme de plaisir, sincère et tendre, détestait

ces comédiens de vertu; l'Athénien charmant devait maudire cette fausse Sparte. Rêver le règne de la raison, de la justice et de la loi, et tomber de si haut! Vouloir l'ordre, la liberté, la sagesse, et ne voir qu'anarchie et tyrannie, peur et lâcheté! Chénier a dit et écrit bravement, avant la chute de la Terreur, tout ce que l'on en dira après, mais alors sans péril. Il a, journaliste ou poète, et jusqu'à la veille de sa mort, fustigé les déclamateurs ambitieux, les « histrions barbouilleurs de lois », les sophistes de la guillotine. Les plus ardents républicains, s'ils sont honnêtes, doivent trouver qu'il a été, au milieu de tant d'espérances déçues, l'éloquent interprète de la conscience publique et des plus durables intérêts de la Révolution.

Après la journée du 10 août et la chute de la royauté, le JOURNAL DE PARIS cessa de paraître. Chénier quitta de nouveau Paris, en prenant, cette fois, des précautions pour sa correspondance. Il alla à Forges-les-Eaux, à Rouen et au Havre, où il vit son frère Constantin; il écrivait à son père et recevait en secret de ses lettres. Il ne se dissimulait pas le danger. Il disait à M. de Chénier, avec d'autres recommandations bien tendres : « Je vous recommande aussi tous les écrits, ouvrages et papiers que vous savez. S'ils se perdaient, tous les plaisirs, les études, les amusements d'une vie entière seraient perdus. » Il se lassa vite de la province et de ces pré-

cautions, et revint à Paris en octobre. Le procès du roi fit de lui non un royaliste, mais le défenseur désintéressé d'une cause qu'il regardait comme juste, au point de vue de la Constitution. Bien qu'on n'ait aucun détail sur le rôle officieux qu'il remplit en cette circonstance, il eut probablement des entretiens avec les défenseurs attitrés de Louis XVI, qui étaient MM. de Sèze et Malesherbes : ce dernier était l'oncle de M. de La Luzerne, chez qui ils s'étaient rencontrés. Mais le discours que Chénier adressa à la Convention et qu'il plaçait dans la bouche du roi, ou ne fut pas accepté par les avocats, ou n'est peut-être qu'un morceau de cabinet, demeuré inédit, avec bien d'autres pages griffonnées dans ces heures d'amertume et de douleur.

Il ne vit, du reste, ni le roi, qui ne le connut même point, ni aucun ministre ; mais on aime à associer le nom français d'André Chénier à ceux d'Alfieri et de Schiller dans ce dernier appel à la clémence.

Après le 21 janvier, sa famille et Marie-Joseph lui-même le décidèrent à s'éloigner encore. Le MANIFESTE A TOUS LES FRANÇAIS, qu'il avait publié quelques jours avant la mort du roi, le désignait de nouveau aux coups de ses ennemis. D'ailleurs, il était repris de son ancien mal, et un repos absolu lui était nécessaire. Il voulait cependant rester à proximité de Paris. Marie-Joseph, qui venait d'être élu député de Seine-et-Oise à la Convention,

lui conseilla de se retirer à Versailles, et lui trouva dans cette ville, alors dépeuplée et solitaire, un modeste logement, dans une petite maison de la rue de Satory. Là il pouvait reprendre ses travaux poétiques, mettre quelque ordre dans ses écrits, revenir de temps en temps à Paris, présenter à sa section un certificat de médecin et prouver qu'il était absent pour sa santé, et non pas émigré; se rendre aussi chez quelques anciens amis, confidants de sa retraite, soit à Passy, dans la maison des Piscatory et des Pastoret, soit surtout, et bientôt chaque jour, par les bois et les promenades les plus agréables, à Louveciennes, où s'étaient réfugiées, pendant la Terreur, M^{me} Pourrat et ses deux ravissantes filles, M^{mes} Hocquart et Laurent Le Coulteux, cette dernière, la vraie Fanny du poète, vers laquelle le plus tendre et le plus respectueux sentiment le ramenait par une force invincible, dans ces heures troublées où la passion se concentre et s'épure. C'est pour cette jeune femme, pour cette jeune mère éprouvée par les deuils les plus cruels, qu'il écrivit les plus touchantes et les plus parfaites de ses élégies. Le poète politique se retrouve un instant, cette même année, dans l'ode à Charlotte Corday, composée, mais non imprimée, en réponse à « l'hymne infâme » publié en l'honneur de Marat par le conventionnel Audoin, dans le MONITEUR UNIVERSEL. Puis, il reprit ses études, revint à ses projets interrompus, surtout

à l'HERMÈS ; et tout l'été, tout l'automne de 1793, en pleine Terreur, se passa pour lui dans cette solitude heureuse et cet oubli. L'hiver venu, il vint plus souvent à Paris, logeant chez son père, remplissant même ses devoirs civiques dans sa section, — la section de Brutus, — mais sans se montrer ailleurs, ni rien publier. Peut-être alors aimait-il la vie et voulait-il vivre : on ne le pouvait que par le silence. Un déplorable hasard, dont quelques détails sont restés inexplicables, rendit toutes ces précautions stériles.

V

Le 17 ventôse an II (7 mars 1794), à Passy, en face du château de la Muette, à la porte même de la maison occupée par les familles Piscatory et Pastoret, au moment où Chénier franchissait le seuil pour retourner à Versailles, il fut arrêté, soit par la défiance trop clairvoyante, soit simplement par le zèle stupide de quelques sans-culottes du comité révolutionnaire de Passy, chargés d'une de ces perquisitions si fréquentes alors, et peut-être d'un mandat contre M^{me} Pastoret, « la citoyenne Piscatory ». André était-il là dans une visite à ses amis, ou avait-il, comme plus d'un indice et les réticences mêmes de ses réponses le feraient croire, averti

Mme Pastoret du péril et préparé ou favorisé même sa fuite? Un inepte interrogatoire, qui a été conservé, et où le bon sens et la langue sont également maltraités, ne nous sert qu'à obscurcir ce problème. Le « particulier » qui affirmait le matin qu'il se trouvait pour la première fois dans cette maison, ce qui n'était pas exact, et qui reconnaissait le soir : « qu'il était a compagner d'une citoyene de Versaille dont il devait la conduire audit Versaille aprest avoir pris une voiture au bureau du cauche (sic)... » fut gardé à vue tout le jour et toute la nuit, dans la maison même où il avait été arrêté en vertu de la loi des suspects, sans que ni M. Piscatory ni M. de Pastoret, les deux beaux-frères, fussent inquiétés à la suite d'une enquête dont nous n'avons peut-être pas toutes les pièces. Chénier, qui n'expliquait sa présence que par des réponses embarrassées et qui ne nomme point la personne qu'il avait accompagnée de Versailles à Passy pour la ramener à Versailles, fut transféré le lendemain à Paris, d'abord à la prison du Luxembourg, où on refusa de le recevoir pour un vice de forme, puis à la prison de Saint-Lazare.

Cette mesure, si M. de Chénier n'avait pas fait immédiatement des démarches pour obtenir que son fils fût relâché, pouvait n'avoir point de suite funeste. Il n'y avait qu'à se taire et à attendre. On avait le droit d'arrêter les suspects jusqu'à la paix; mais

l'arrestation de Sauveur, frère de Chénier, transféré, presque au même moment, de Beauvais à la Conciergerie, compliqua la situation, qui fut même bientôt périlleuse pour Marie-Joseph, surveillé pour avoir demandé, lui aussi, la liberté de ses frères. Tout ce que ce dernier put obtenir du Comité de Sûreté générale, ou plutôt des bureaux de ce Comité, fut que les dossiers d'André et de Sauveur seraient placés sous les autres, tant qu'un ordre formel ne les mettrait pas en lumière. Dans cet encombrement des prisons, avec le nombre et souvent la confusion des écrous, les changements fréquents des directeurs et des guichetiers et le travail incessant du Tribunal révolutionnaire, les prisonniers pouvaient espérer leur salut du silence, en tout cas gagner du temps.

Grâce à un geôlier, André put communiquer avec sa famille, et, dans le linge transmis au dehors, se trouvaient, cachés avec des lettres, tracés sur des bandes de papier et imperceptiblement roulés en forme de tuyaux de plume, les vers qu'il écrivait à Saint-Lazare, plaintes touchantes, iambes vengeurs, que la postérité devait connaître. Sa détention dura quatre mois et vingt jours. Il avait retrouvé, dans le pêle-mêle de la prison, ses deux amis Trudaine, destinés comme lui à l'échafaud, Roucher, Suvée, Ginguéné, et les plus beaux noms de la noblesse, les Rohan, les Noailles, les Broglie, les Montmorency, les Vergennes, et de jeunes, belles et gracieuses femmes, et

cette aimable duchesse de Fleury, la Jeune Captive, dernier rêve poétique de Chénier, que la légende de Saint-Lazare a rendue plus touchante encore en lui ôtant quelques années pour lui restituer son nom de jeune fille, et en laissant ignorer que cette âme tendre, passionnée et mobile avait fait un autre choix que le poète.

Cependant le temps passait, et c'était l'essentiel. Par malheur, la réorganisation du Tribunal révolutionnaire et l'institution d'une Chambre du conseil de ce tribunal parurent à M. de Chénier une occasion favorable pour demander de nouveau la mise en liberté de son fils André, dont le sort lui inspirait des craintes beaucoup plus justifiées que celui de Sauveur. Il ne pouvait plus compter sur Marie-Joseph, obligé, à cette époque, de changer fréquemment de domicile et de se soustraire lui-même à une arrestation imminente. Il rédigea en secret un mémoire, et ce mémoire, plein d'imprudents souvenirs, alla droit au Comité de Salut public, où siégeaient Robespierre et Collot d'Herbois. La commission chargée de l'examen des détenus fut avisée, et c'est ainsi qu'une arrestation encore mal connue, mal régularisée, devint une inscription régulière avec écrou spécial. « Vous avez fait un beau coup ! » dit le concierge de Saint-Lazare à M. de Chénier venant, comme chaque matin, prendre des nouvelles de son fils. Malgré les recommandations contraires, Sauveur, lassé depuis quel-

Revue 1789

que temps de sa captivité, ne cessait d'écrire de sa prison et de réclamer un jugement. André aussi demandait à être jugé, et ne disait que trop haut ce qu'il pensait des maîtres du moment.

C'est alors que, le 7 prairial, un ordre fut envoyé à Saint-Lazare, pour maintenir son arrestation. En même temps, tout le dossier de Chénier arrivait au tribunal, et Fouquier-Tinville, qui savait enfin quelle proie il tenait, examinant à la hâte les pièces, dont les unes se rapportaient à André, les autres à Sauveur, rédigea précipitamment un acte d'accusation plein de confusion et d'erreurs, où l'absurde le dispute à l'odieux. On reprochait à André d'avoir soustrait et recélé les papiers de l'ambassade d'Espagne relatifs au procès de Louis XVI, et d'avoir conspiré avec Dumouriez à l'armée du Nord; on l'embrassait enfin dans la prétendue conspiration des prisons, imaginée par le délégué du Comité, Hermann, « pour déblayer le sol de la liberté ». Une visite de M. de Chénier à Barrère, le 4 thermidor, avait été une imprudence de plus : Barrère était un ennemi; il avait subi le coup de fouet d'André avec bien d'autres jacobins. Il fut froid, poli, peut-être cruellement railleur, si le mot qu'on lui prête est vrai : « Votre fils sortira dans trois jours. » En tout cas, il ne fit rien pour sauver Chénier.

Le 5 thermidor, Chénier avait adressé de Saint-Lazare à son père son dernier envoi de linge et de

poésie, ce qui coupe court au roman dramatique des iambes inachevés, du fragment brusquement interrompu par l'appel des condamnés. Il fut transféré le 6 à la Conciergerie sans que son père en fût averti. On lui communiqua, comme à tous les prévenus, l'acte collectif d'accusation avec sa phraséologie ordinaire. Roucher et Chénier y étaient particulièrement signalés comme écrivains « stipendiés par le tyran pour égayer et corrompre l'esprit public et préparer tous les crimes du despotisme et de la tyrannie », et « pour s'être déclarés les ennemis du peuple, en participant à tous les crimes commis par le tyran, sa femme et sa famille, ... en insultant les patriotes, en approuvant le massacre du Champ de Mars, ... en écrivant contre la fête des Suisses de Châteaueux, ... contre la liberté et en faveur de la tyrannie, ... enfin, en conspirant dans la maison d'arrêt de Saint-Lazare, à l'effet de s'évader, de dissoudre par le meurtre et par l'assassinat l'Assemblée des représentants du peuple, ... et de rétablir la royauté en France... »

Chénier figurait le 62^e et Roucher le 61^e sur une liste de 82 noms, qui a été conservée avec plusieurs autres listes antérieures, allongées ou diminuées, au gré de la fureur ou de la vénalité des obscurs pourvoyeurs d'échafaud. La liste définitive fut revue par Fouquier-Tinville. Le 7 thermidor, à neuf heures du matin, André comparaisait devant le tribunal avec vingt-sept autres accusés; le soir, il était exécuté.

VI

Le lendemain, 8 thermidor, Marie-Joseph, lisant les journaux qui publiaient le bulletin des victimes de la veille, y vit le nom de son frère André. Il courut chez ses parents, et leur apprit la fatale nouvelle. M. de Chénier, foudroyé, désespéré, avoua ses dernières démarches. Il mourut quelques mois après. La rage et la douleur de Marie-Joseph ont laissé dans sa famille un souvenir durable : victime d'une calomnie qui a trop longtemps persisté, il se défendit par les meilleurs vers qu'il ait écrits, et surtout par la tendresse persistante de sa mère. Le 9 thermidor, la Terreur prit fin : deux jours de plus, et André eût été libre.

Sa mort fut celle d'un homme politique, d'un journaliste et d'un orateur ardent, d'un citoyen courageux et fidèle à ses principes. Il avait écrit à Versailles, en 1793 : « Je veux qu'on dise un jour : Un nommé André Chénier fut un des cinq ou six que ni la frénésie générale ni la crainte ne purent engager à ployer le genou devant des assassins couronnés et à s'asseoir à la table où l'on boit le sang des hommes. » Quant au poète, il était à peine connu hors du cercle de sa famille et de ses amis décimés. Il

poésie, ce qui coupe court au roman dramatique des iambes inachevés, du fragment brusquement interrompu par l'appel des condamnés. Il fut transféré le 6 à la Conciergerie sans que son père en fût averti. On lui communiqua, comme à tous les prévenus, l'acte collectif d'accusation avec sa phraséologie ordinaire. Roucher et Chénier y étaient particulièrement signalés comme écrivains « stipendiés par le tyran pour égayer et corrompre l'esprit public et préparer tous les crimes du despotisme et de la tyrannie », et « pour s'être déclarés les ennemis du peuple, en participant à tous les crimes commis par le tyran, sa femme et sa famille, ... en insultant les patriotes, en approuvant le massacre du Champ de Mars, ... en écrivant contre la fête des Suisses de Châteaueux, ... contre la liberté et en faveur de la tyrannie, ... enfin, en conspirant dans la maison d'arrêt de Saint-Lazare, à l'effet de s'évader, de dissoudre par le meurtre et par l'assassinat l'Assemblée des représentants du peuple, ... et de rétablir la royauté en France... »

Chénier figurait le 62^e et Roucher le 61^e sur une liste de 82 noms, qui a été conservée avec plusieurs autres listes antérieures, allongées ou diminuées, au gré de la fureur ou de la vénalité des obscurs pourvoyeurs d'échafaud. La liste définitive fut revue par Fouquier-Tinville. Le 7 thermidor, à neuf heures du matin, André comparaisait devant le tribunal avec vingt-sept autres accusés; le soir, il était exécuté.

VI

Le lendemain, 8 thermidor, Marie-Joseph, lisant les journaux qui publiaient le bulletin des victimes de la veille, y vit le nom de son frère André. Il courut chez ses parents, et leur apprit la fatale nouvelle. M. de Chénier, foudroyé, désespéré, avoua ses dernières démarches. Il mourut quelques mois après. La rage et la douleur de Marie-Joseph ont laissé dans sa famille un souvenir durable : victime d'une calomnie qui a trop longtemps persisté, il se défendit par les meilleurs vers qu'il ait écrits, et surtout par la tendresse persistante de sa mère. Le 9 thermidor, la Terreur prit fin : deux jours de plus, et André eût été libre.

Sa mort fut celle d'un homme politique, d'un journaliste et d'un orateur ardent, d'un citoyen courageux et fidèle à ses principes. Il avait écrit à Versailles, en 1793 : « Je veux qu'on dise un jour : Un nommé André Chénier fut un des cinq ou six que ni la frénésie générale ni la crainte ne purent engager à ployer le genou devant des assassins couronnés et à s'asseoir à la table où l'on boit le sang des hommes. » Quant au poète, il était à peine connu hors du cercle de sa famille et de ses amis décimés. Il

n'avait publié que deux pièces de vers, LE JEU DE PAUME, où il saluait la Révolution, et L'HYMNE sur les Suisses, qui lui promettait l'échafaud. Laissons le prosateur, dont les œuvres ont été publiées, et qui mériterait une étude spéciale ; parlons du poète.

VII

L'œuvre poétique de Chénier a été une lente et sainte exhumation. Emporté par la tourmente, le poète passa presque inaperçu de ses contemporains, non pas pourtant sans avoir, nous le répétons, éveillé l'attention de ses proches, de ses amis, d'un petit nombre d'hommes plus clairvoyants, qui eurent ses confidences ou connurent ses premiers écrits. Sans parler de Lebrun et d'Alfieri, lui promettant l'immortalité selon les lois de la convention poétique, rappelons qu'en 1788 Palissot lui consacrait une notice et trouvait dans ses vers (des fragments de ses poèmes, sans doute), dont il avait eu communication, « un caractère de pensées mâles et profondes qui ne peuvent appartenir qu'à l'homme de génie ». Quand LA JEUNE CAPTIVE parut, dans la DÉCADE du 20 nivôse an III, par les soins de Marie-Joseph, la pièce était accompagnée de la note suivante : « ... Il avait beaucoup étudié, beaucoup écrit et publié fort peu. Fort peu de gens aussi

savent quelle perte ont faite en lui la poésie, la philosophie et l'érudition antique. »

La première édition, en 1819, fut une révélation. Mais que de chemin à faire encore pour arriver à la pleine possession du poète ! L'histoire de ses manuscrits, consultés, prêtés, péniblement déchiffrés, dépouillés par emprunts intermittents et incomplets, corrigés, altérés souvent, est bien étrange : elle semble l'histoire des manuscrits d'un ancien, dont Chénier a eu la destinée. On l'a retrouvé fragment par fragment, on a dû le restituer à plusieurs reprises, comme un de ces temples grecs mutilés que des fouilles successives ont mis au jour. La fable des trois portefeuilles, qui auraient renfermé les œuvres à trois degrés d'achèvement, et dont nous n'aurions que le troisième, c'est-à-dire presque uniquement les ébauches et les cartons du poète, cette tradition propagée par le premier éditeur, déjà combattue d'instinct par Sainte-Beuve, avant même qu'il eût vu le portefeuille unique, est démentie par les faits, par le bon sens et le goût, par les démonstrations irréfutables de la famille. L'arrangement arbitraire, les omissions, les mutilations volontaires de Latouche, ont fait place à des textes fidèles, où les signes et les indications même du poète ont servi de fil conducteur, et qui, s'ils ne satisfont pas complètement la critique, s'ils permettent encore bien des doutes, n'en sont pas moins d'un prix inestimable pour les lettres. Jamais on n'avait ainsi

pénétré dans le secret du travail d'un grand poète, dans son atelier et son officine; jamais on n'avait surpris de si près la part de l'effort nécessaire et celle de l'inspiration, la part de l'imitation et celle du génie original, depuis les essais et les tâtonnements de l'idée naissante, depuis la note rapide où des lignes de prose sont liées déjà par des vers délicieux, jusqu'à la pièce parfaite et au grand vol poétique. Chénier, dans le courant de l'été de 1791, écrivait, s'adressant à de Pange, alors en Suisse : « ... Tu sais combien mes Muses sont vagabondes. Elles ne peuvent achever promptement un projet, elles en font marcher cent à la fois. Elles font un pied à ce poème et une épaule à celui-là; ils boitent tous, et ils seront sur pied tous ensemble. Elles les couvent tous à la fois; ils sortiront de la coque à la fois, ils s'envoleront à la fois... » Il remettait en vers ces mêmes images dans une épître à Lebrun. Ainsi, nous assistons à sa façon de préparer l'œuvre, à son art d'imiter, de butiner dans cent jardins ou en plein bois, de fondre les suc différents en un miel; et c'est déjà un ravissement que de découvrir ces « degrés successifs d'inspiration », si délicatement signalés par M. Caro dans sa belle étude sur Chénier; toutes ces pièces d'orfèvrerie, petites et grandes, commencées, ébauchées, abandonnées et reprises, ou concurremment travaillées!

Ce qui survit d'abord, en quelques pièces à peu près achevées et parfaites, c'est le poète bucolique et

le poète élégiaque. Le charme pénétrant des idylles, la grâce élégante et vive des élégies, n'ont rien d'égal en France, ni avant Chénier ni depuis. L'AVEUGLE, LE MENDIANT, LE JEUNE MALADE, LA LIBERTÉ, LA JEUNE TARENTINE, ne sont ni d'un temps ni d'une école : ils appartiennent à l'éternelle poésie. Les épîtres amoureuses de Chénier sont moins étrangères à son époque, et le convenu y tient plus de place ; mais, malgré quelques notes qui détonnent, qu'on est loin de l'art factice de Parny, de Bertin, de Dorat ! comme on sent les transports de la passion, le cœur qui palpète, le tempérament de l'homme, et, s'il est permis de le dire, la pratique émue de l'amour ! Rien de moins exact que de voir Chénier, ainsi que l'a fait la Restauration, à travers René ou Werther : il est bien du XVIII^e siècle par la sensualité ; il vit, il aime, il possède ; et, comme il a, avec le goût des grandes maisons, du luxe et des festins, les caprices de l'amour facile, ses faiblesses, ses entraînements, ses regrets, ses retours, il s'enivre de la beauté, même infidèle ; mais il a une sincérité qui se communique, une émotion qui va jusqu'à purifier les sens ou à les supprimer, et parfois, pour de plus nobles tendresses, un charme d'idéal que Racine et Lamartine nous font seuls éprouver au même degré. Si ses élégies font connaître l'amant, ses épîtres nous ouvrent le cœur de l'ami, et rarement l'amitié a parlé plus pénétrant langage. Ses iambes et ses poèmes promettaient peut-être encore plus que tout le reste.

Il n'est pas un poète, pas un lettré qui ne s'attriste à la pensée que les POÈMES de Chénier ne sont que d'incomplets essais, et ne déplore que l'HERMÈS surtout n'ait pas été achevé. Comme ce poème de LA NATURE, que Lebrun a esquissé, que Goethe aussi a rêvé, Chénier, fils de Newton, de Dalember, de Raynal, de Diderot, rattachant Empédocle et Lucrèce à Buffon et à Cabanis, voulait écrire le grand poème didactique du siècle. Nous avons dit ce qu'il amassait de documents, ce qu'il multipliait de lectures pour alimenter son œuvre, et comme il « remplissait lentement sa ruche industrielle ». Quelle abondance d'idées, que de souvenirs, que de tableaux, que de rêves ! Tout devait entrer dans son poème, science, philosophie, politique, arts, découvertes, toute la vie, toute la pensée de son temps ; et il ne semble pas que la conception ait été trop vaste pour son jeune génie.

N'y avait-il pas, à vrai dire, quelque chose d'encyclopédique dans cette tête solide, puissante et rêveuse à la fois, au teint basané ou pâli depuis par la captivité, au front haut et dénudé, aux tempes larges, aux pommettes saillantes, aux yeux petits, mais doux et perçants, surmontés de longs et fins sourcils, aux lèvres énigmatiques ; dont tous les traits, atténués plus tard par la souffrance, mais accentués de force et de finesse, au point de faire hésiter le jugement sur la laideur ou la beauté du visage (les contemporains, en effet, ne sont pas

d'accord), nous poursuivent obstinément dans ce portrait peint par Suvée, qui donne l'idée du génie et de la bonté, communique la tristesse, garantit le charme, mais permet l'incertitude sur le reste? Cette tête de Chénier est particulière et presque unique à la fin du XVIII^e siècle, où tant de têtes, coupées ou non, nous ont fait connaître toutes les expressions possibles et, pour ainsi dire, toute la gamme des passions humaines, des plus nobles aux plus basses. Elle attire et retient : on ne l'oublie pas.

Ce qui mériterait une étude toute spéciale, allant jusqu'au détail minutieux, presque scolaire, c'est, dans Chénier, la part respective de l'imitation et de l'invention. Grec, en quelque sorte, de naissance, imprégné des lettres antiques, depuis surtout qu'il s'était nourri non seulement de l'ANTHOLOGIE de Brunck, dont la lecture fut un événement considérable dans sa vie, mais des œuvres de la poésie ancienne tout entière, Chénier, recommençant à sa façon Ronsard et la Pléiade, fut à lui seul une Renaissance. Sa tentative, plus exactement, rappellerait celle d'Horace à Rome. Il est poète autrement que ses contemporains, païen autrement qu'eux, Grec ou Latin autrement. L'antiquité le remplit, mais elle a passé par son imagination en même temps que par sa mémoire ; elle a subi une opération, une transfusion spéciale, une distillation savante que le XVI^e siècle n'avait pas su faire. La mythologie est

moins un ornement qu'il emprunte qu'un culte qu'il pratique, dont il sait les sanctuaires les plus oubliés, les cérémonies et les mystères. Ses vers ne sont pas, comme les rapprochements induiraient à le croire, une pure mosaïque, mais une assimilation antérieure et plus subtile, qui fait corps et âme avec le poète. Même les notes qui doivent servir un jour, les passages reproduits, presque traduits, ont une marque personnelle, et portent l'estampille originale. Chénier fait voir ce phénomène, peut-être unique, d'un imitateur si inspiré qu'il devient lui-même un Homère, un Théocrite, un Properce, un Tibulle, un Virgile, et qu'au lieu de nous donner leur pâle image, il les évoque et les rend vivants à la poésie. L'indication des sources où il a puisé serait un livre plus gros que le sien, et quand on lit Chénier, c'est à peine si l'on songe à tout ce qu'il doit à d'autres, tant est bien faite la sertissure de toutes ces pierres fines, taillées et polies de nouveau pour l'enchâssement final. Il est impossible de tant demander à autrui et de tirer tant de soi-même à la fois. Le XVII^e siècle avait aimé, imité la Grèce et Rome, mais sans jamais remonter, sauf quelques exceptions, comme Fénelon dans son *TÉLÉMAQUE*, comme La Fontaine ou Racine, jusqu'à la simplicité antique. Le XVIII^e siècle ne comprit guère l'antiquité grecque, que Voltaire même trouvait grossière. La poésie se desséchait dans la déclamation philosophique, dans la description inexacte et infidèle de

la nature, et dans une fausse sensibilité qui allait de la fadeur au libertinage, sans s'arrêter à la délicatesse ou à la passion. Quand on compare André Chénier à Lebrun, si froid dans l'élegie, si tendu dans ses odes gonflées de métaphores à peine compréhensibles, si emphatique dans ses hymnes officiels; à Saint-Lambert, si stérile en pleine abondance des SAISONS; à Delille, d'une si pédante élégance; à Dorat, toujours vague et prétentieux; à Léonard, à Florian, à Berquin, dont les idylles enfantines et les plates romances ne supportent plus la lecture; à Parny, à Bertin, plus licencieux sans être plus naturels, et dont la sensualité créole n'a même pas gardé, dans ses caprices érotiques, les morbides langueurs du climat natal; quand on le rapproche enfin de tous ces versificateurs qui ont chanté la nature sans en communiquer la sensation, et l'amour sans en allumer la flamme, c'est alors que l'on mesure l'étendue de la réforme que préparaient à notre poésie fatiguée, épuisée, l'imagination riante et la ferme intelligence de Chénier!

Sur des penses nouveaux faisons des vers antiques.

Cette idée, il l'a mainte fois reprise et développée, en prose ou en vers. Son poème de L'INVENTION tout entier est un art poétique, complémentaire de ceux d'Horace et de Boileau, allant plus haut et plus loin. Toute sa théorie est là, toute sa doctrine.

Mais il faut rapprocher de ces quelques centaines de vers admirables la troisième Épître à Lebrun, où Chénier, dans une langue merveilleuse, expose et précise les procédés de son travail ; il s'en explique aussi dans la dix-septième pièce du premier livre des Élégies ; et ces divers morceaux, réunis, comparés, rapprochés, nous font pénétrer jusqu'au fond même du génie de Chénier. Comme Régnier, comme La Fontaine, comme Musset plus tard (ces noms viennent tout naturellement à l'esprit), il se fait à lui-même sa langue ; il a sa force, sa grâce à lui, ses tours et ses constructions à lui, ses images à lui, ses irrégularités à lui, son art qui ne ressemble à aucun autre. Sainte-Beuve le premier a nommé Régnier à côté d'André Chénier, « tous deux, dit-il, un peu en dehors de leurs époques chronologiques ». C'est une vue très juste.

Qu'il y ait des imperfections, des défauts même dans Chénier, qui s'en étonnerait ? A-t-il pu s'isoler absolument de son temps ? N'a-t-il pas accepté, plus qu'il n'aurait fallu quelquefois, l'influence des idées, des sentiments, des formes du style en usage ? Ne faut-il pas, pour goûter toute une partie de l'œuvre de Chénier, une connaissance bien complète et de plus en plus rare de l'antiquité grecque ? N'y a-t-il pas un peu d'érudition surabondante et alexandrine dans ces noms et ces attributs de dieux et de déesses employés couramment, dans cette géographie minutieuse des terres classiques, dans ces tradi-

tions et ces légendes pour lesquelles le dictionnaire ne serait pas de trop? Cette profusion de souvenirs, même exempte de pédantisme, n'apporte-t-elle pas quelque obscurité, préjudiciable à l'œuvre, et le poète n'en devient-il pas moins accessible aux illettrés? La périphrase, chère à Lebrun, n'apparaît-elle point, inopportune et surannée, en plus d'un endroit des *Élégies* et des *Épîtres*? Lebrun, sur ce point et sur d'autres, aurait pu gâter Chénier : il avait une idée peu juste de la poésie; il y voulait des hardiesses trop étudiées, des allégories perpétuelles, d'inintelligibles périphrases. Quand il s'échauffe, c'est une chaleur du désert, sèche et sans rien qui rafraîchisse. Chénier échappe le plus souvent à ces défauts, à ces périls. Et pourtant, dans les fragments de ses poèmes, dans *L'AMÉRIQUE*, dans *HERMÈS* même, il y a des parties à la *Delille*, à la *Chêneddollé*, ou qui tiennent des poèmes philosophiques de *Voltaire*; mais ce sont, ne l'oublions pas, des ébauches et des préparations, des fonds de toile pour la peinture : tels de ces fragments datent de 1782 ou de 1783; Chénier avait vingt ans! Sait-on bien à quelles corrections, à quels remaniements, à quels retranchements il se fût arrêté, à quel point de perfection il eût porté ses poésies, s'il avait eu à les revoir, à les publier lui-même? Tel qu'il est, quel mystère et quel problème pour la critique qu'un tel génie se développant librement dans l'atmosphère des

Saint-Lambert et des Lebrun, tenté d'imiter comme eux, d'écrire comme eux, et se dégageant, se détachant si vite de la fausse antiquité et de la fausse poésie pour arriver à être, à la fois, le plus grand des poètes classiques depuis Racine et le précurseur des maîtres de la poésie moderne !

Nous touchons ici à un point délicat. Dans quelle mesure faut-il rattacher Chénier à l'école romantique proprement dite ? Son influence a été presque nulle pour le fond des sujets et la matière de la poésie ; ce n'est pas vers l'antiquité païenne, mais vers le moyen âge que remontait la nouvelle école, et lui-même n'a presque rien emprunté à l'Allemagne et à l'Angleterre, tant préconisées par Mme de Staël, si prépondérantes dans le mouvement littéraire de la Restauration. Le premier travail était fait, l'impulsion donnée, quand on apprit à connaître Chénier en 1819 ; Henri de Latouche sentait bien que la poésie de Chénier était pour les novateurs une force et un appui, et qu'en leur procurant cette parenté poétique, il établissait un lien entre le passé et le présent. Ce qui était effectivement nouveau dans Chénier, outre ses iambes et toute la partie politique et militante de ses œuvres, c'était, d'une part, l'allure plus libre des développements, la sincérité des peintures, la nouveauté hardie des expressions, et, d'autre part, ces procédés ingénieux de facture où le vers français, assoupli, plus encore

que chez *La Fontaine*, par la variété des coupes et des enjambements, donnait dans une mesure parfaite des modèles qui pouvaient justifier les réformateurs. Quant à l'action directe de *Chénier*, c'est plus tard et sur une plus jeune école qu'elle s'est fait sentir avec éclat, quand l'antiquité et la mythologie reparurent, comme une poétique archéologie, dans les poèmes de la seconde moitié du XIX^e siècle, auxquels il a comme servi lui-même de source antique, où l'on puise encore.

En résumé, il ne ressemble à personne dans notre littérature. Héritier moderne des Grecs de l'ANTHOLOGIE, avec la philosophie et les aspirations de son siècle, avec une sincérité et une ingénuité pleines de grâce et une force secrète qui s'échappera en cris sublimes aux heures de colère et de danger ; tendre et passionné, fier et ardent, inspiré au milieu même des dernières finesses de son art, *Chénier* forme la transition entre deux périodes littéraires, aussi digne de participer à la gloire de ses aînés que de s'unir à celle de ses successeurs.

Quand on songe au peu qu'il a laissé, à ces travaux inachevés, à cette mort prématurée qui a fauché tant de projets et d'espérances, peut-on douter qu'il ne se fût élevé plus haut encore, à moins que la vie publique ne l'eût détourné de plus en plus de la poésie ? Il n'est peut-être pas, dans toute l'histoire des lettres, d'exemple plus frappant des justes retours de la fortune. Heureux le poète qui, presque ignoré

de ses contemporains, frappé en pleine éclosion, voué à l'oubli à l'heure de sa mort, reparaît, comme Chénier, tout rayonnant de sa propre lumière, jeune et charmant, admiré, adoré, supérieur aux maîtres de la poésie de son temps, l'égal des plus illustres, après avoir dormi un quart de siècle parmi les plus ignorés ! Il aima, il exprima la beauté, la jeunesse, la grâce ; il mourut pour la vérité et la justice : quel poète n'envierait sa destinée ? Sainte-Beuve a dit le dernier mot sur André Chénier : « Une flûte de buis, un archet d'or, une lyre d'ivoire. » Ajoutons-y la corde d'airain toute vibrante encore à travers la plus tragique page de nos révolutions.





POÉSIES

PUBLIÉES DU VIVANT DE L'AUTEUR

LE JEU DE PAUME

A LOUIS DAVID, PEINTRE

I

REPRENDS ta robe d'or, ceins ton riche bandeau,
Jeune et divine Poésie !
Quoique ces temps d'orage éclipsent ton flambeau,
Aux lèvres de David, roi du savant pinceau,
Porte la coupe d'ambroisie.
La patrie, à son art indiquant nos beaux jours,
A confirmé mes antiques discours :
Quand je lui répétais que la liberté mâle
Des arts est le génie heureux ;

André Chénier.

Que nul talent n'est fils de la faveur royale ;
 Qu'un pays libre est leur terre natale.
 Là, sous un soleil généreux ,
 Ces arts, fleurs de la vie et délices du monde ,
 Forts, à leur croissance livrés ,
 Atteignent leur grandeur féconde :
 La palette offre l'âme aux regards enivrés ;
 Les autres de Paros de dieux peuplent la terre ;
 L'airain coule et respire ; en portiques sacrés
 S'élancent le marbre et la pierre.

II

Toi-même, belle vierge à la touchante voix ,
 Nymphé ailée, aimable sirène,
 Ta langue s'amollit dans le palais des voïs ;
 Ta hauteur se rabaisse, et d'enfantines lois
 Oppriment ta marche incertaine ;
 Ton feu n'est que lueur, ta beauté n'est que fard.
 La liberté du génie et de l'art
 T'ouvre tous les trésors. Ta grâce auguste et fière
 De nature et d'éternité
 Fleurit. Tes pas sont grands. Ton front ceint de lumière
 Touche les cieux. Ta flamme agite, éclaire,
 Dompte les cœurs. La liberté,
 Pour dissoudre en secret nos entraves pesantes,
 Arme ton fraternel secours.
 C'est de tes lèvres séduisantes
 Qu'invisible elle vole, et par d'heureux détours
 Trompe les noirs verrous, les fortes citadelles,

Et les mobiles ponts qui défendent les tours,
Et les nocturnes sentinelles.

III

Son règne, au loin semé par tes doux entretiens,
Germe dans l'ombre au cœur des sages.
Ils attendent son heure, unis par tes liens,
Tous, en un monde à part, frères, concitoyens,
Dans tous les lieux, dans tous les âges.
Tu guidais mon David à la suivre empressé,
Quand, avec toi, dans le sein du passé,
Fuyant parmi les morts sa patrie asservie,
Sous sa main, rivale des dieux,
La toile s'enflammait d'une éloquente vie;
Et la ciguë, instrument de l'envie,
Portant Socrate dans les cieus;
Et le premier consul, plus citoyen que père,
Rentré seul par son jugement,
Aux pieds de sa Rome si chère
Savourant de son cœur le glorieux tourment;
L'obole mendié seul appui d'un grand homme;
Et l'Albain terrassé dans le mâle serment
Des trois frères sauveurs de Rome.

IV

Un plus noble serment d'un si digne pinceau
Appelle aujourd'hui l'industrie.
Marathon, tes Persans et leur sanglant tombeau

Vivaient par ce bel art. Un sublime tableau
 Naît aussi pour notre patrie.
 Elle expirait : son sang était tari ; ses flancs
 Ne portaient plus son poids. Depuis mille ans,
 A soi-même inconnue, à son heure suprême,
 Ses guides tremblants, incertains,
 Fuyaient. Il fallut donc, dans le péril extrême,
 De son salut la charger elle-même.
 Longtemps, en trois races d'humains,
 Chez nous l'homme a maudit ou vanté sa naissance :
 Les ministres de l'encensoir,
 Et les grands, et le peuple immense,
 Tous à leurs envoyés confieront leur pouvoir.
 Versailles les attend. On s'empresse d'élire ;
 On nomme. Trois palais s'ouvrent pour recevoir
 Les représentants de l'empire.

V

D'abord pontifes, grands, de cent titres ornés,
 Fiers d'un règne antique et farouche,
 De siècles ignorants à leurs pieds prosternés,
 De richesses, d'aïeux vertueux et prônés.
 Douce Égalité, sur leur bouche,
 A ton nom seul pétille un rire âcre et jaloux.
 Ils n'ont point vu sans effroi, sans courroux,
 Ces élus plébéiens, forts des maux de nos pères,
 Forts de tous nos droits éclaircis,
 De la dignité d'homme, et des vastes lumières
 Qui du mensonge ont percé les barrières.
 Le sénat du peuple est assis.

Il invite en son sein, où respire la France,
Les deux fiers sénats; mais leurs cœurs
N'ont que des refus. Il commence :
Il doit tout voir; créer l'État, les lois, les mœurs.
Puissant par notre aveu, sa main sage et profonde
Veut sonder notre plaie, et de tant de douleurs
Dévoiler la source féconde.

VI

On tremble. On croit, n'osant encor lever le bras,
Les disperser par l'épouvante.
Ils s'assemblaient; leur seuil, méconnaissant leurs pas,
Les rejette. Contre eux, prête à des attentats,
Luit la baïonnette insolente.
Dieu! vont-ils fuir? Non, non. Du peuple accompagnés,
Tous par la ville ils errent indignés :
Comme Latone enceinte, et déjà presque mère,
Victime d'un jaloux pouvoir,
Sans asile flottait, courait la terre entière,
Pour mettre au jour les dieux de la lumière.
Au loin fut un ample manoir,
Où le réseau noueux, en élastique égide,
Arme d'un bras souple et nerveux,
Repoussant la balle rapide,
Exerçait la jeunesse en de robustes jeux.
Peuple, de tes élus cette retraite obscure
Fut la Délos. O murs! temple à jamais fameux!
Berceau des lois! sainte mesure!

VII

N'allons pas d'or, de jaspe, avilir à grands frais
 Cette vénérable demeure ;

Sa rouille est son éclat. Qu'immuable à jamais
 Elle règne au milieu des dômes, des palais.

Qu'au lit de mort tout Français pleure
 S'il n'a point vu ces murs où renaît son pays.

Que Sion, Delphe, et la Mecque, et Saïs
 Aient de moins de croyants attiré l'œil fidèle.

Que ce voyage souhaité
 Récompense nos fils. Que ce toit leur rappelle

Ce tiers état, à la honte rebelle,

Fondateur de la liberté :

Comme en hâte arrivait la troupe courageuse,
 A travers d'humides torrents

Que versait la nue orageuse ;

Cinq prêtres avec eux ; tous amis, tous parents,
 S'embrassant au hasard dans cette longue enceinte ;

Tous jurant de périr ou vaincre les tyrans,

De ranimer la France éteinte ;

VIII

De ne se point quitter que nous n'eussions des lois
 Qui nous feraient libres et justes.

Tout un peuple, inondant jusqu'aux faîtes des toits,
 De larmes, de silence, ou de confuses voix,

Applaudissait ces vœux augustes.

O jour! jour triomphant! jour saint! jour immortel!
Jour le plus beau qu'ait fait luire le ciel
Depuis qu'au fier Clovis Bellone fut propice!
O soleil! ton char étonné
S'arrêta. Du sommet de ton brûlant solstice
Tu contempiais ce divin sacrifice!
O jour de splendeur couronné!
Tu verras nos neveux, superbes de ta gloire,
Vers toi d'un œil religieux
Remonter au loin dans l'histoire.
Ton lustre impérissable, honneur de leurs aïeux,
Du dernier avenir ira percer les ombres.
Moins belle la comète aux longs crins radieux
Enflamme les nuits les plus sombres.

IX

Que faisaient cependant les sénats séparés?
Le front ceint d'un vaste plumage,
Ou de mitres, de croix, d'hermines décorés,
Que tentaient-ils d'efforts pour demeurer sacrés?
Pour arrêter le noble ouvrage?
Pour n'être point Français? pour commander aux lois?
Pour ramener ces temps de leurs exploits
Où ces tyrans, valets sous le tyran suprême,
Aux cris du peuple indifférents,
Partageaient le trésor, l'État, le diadème?
Mais l'équité dans leurs sanhédrins même
Trouve des amis. Quelques grands,
Et de dignes pasteurs une troupe fidèle,
Par ta céleste main poussés,

Conscience, chaste immortelle,
 Viennent aux vrais Français, d'attendre enfin lassés,
 Se joindre, à leur orgueil abandonnant des prêtres
 D'opulence perdus, des nobles insensés
 Ensevelis dans leurs ancêtres.

X

Bientôt ce reste même est contraint de plier.
 O raison ! divine puissance !
 Ton souffle impérieux dans le même sentier
 Les précipite tous. Je vois le fleuve entier
 Rouler en paix son onde immense,
 Et dans ce lit commun tous ces faibles ruisseaux
 Perdre à jamais et leurs noms et leurs eaux.
 O France ! sois heureuse entre toutes les mères.
 Ne pleure plus des fils ingrats,
 Qui jadis s'indignaient d'être appelés nos frères ;
 Tous revenus des lointaines chimères,
 La famille est toute en tes bras.
 Mais que vois-je ! ils feignaient ? Aux bords de notre Seine
 Pourquoi ces belliqueux apprêts ?
 Pourquoi vers notre cité reine
 Ces camps, ces étrangers, ces bataillons français
 Traînés à conspirer au trépas de la France ?
 De quoi rit ce troupeau d'eunuques du palais ?
 Riez, lâche et perfide engeance !

XI

D'un roi facile et bon corrupteurs détrônés,
Riez ; mais le torrent s'amasse.
Riez ; mais du volcan les feux emprisonnés
Bouillonnent. Des lions si longtemps enchaînés
Vous n'attendiez plus tant d'audace !
Le peuple est réveillé. Le peuple est souverain.
Tout est vaincu. La tyrannie en vain,
Monstre aux bouches de bronze, arme pour cette guerre
Ses cent yeux, ses vingt mille bras,
Ses flancs gros de salpêtre, où mugit le tonnerre :
Sous son pied faible elle sent fuir sa terre,
Et meurt sous les pesants éclats
Des créneaux fulminants, des tours et des murailles
Qui ceignaient son front détesté.
Déraciné dans ses entrailles,
L'enfer de la Bastille, à tous les vents jeté,
Vole, débris infâme et cendre inanimée ;
Et de ces grands tombeaux, la belle Liberté,
Altière, étincelante, armée,

XII

Sort. Comme un triple foudre éclate au haut des cieux,
Trois couleurs dans sa main agile
Flottent en long drapeau. Son cri victorieux
Tonne. A sa voix, qui sait, comme la voix des dieux,

En homme transformer l'argile,
 La terre tressaillit. Elle quitta son deuil ;
 Le genre humain d'espérance et d'orgueil
 Sourit ; les noirs donjons s'écroulèrent d'eux-mêmes ;
 Jusqu' sur les trônes lointains
 Les tyrans ébranlés , en hâte à leurs fronts blêmes ,
 Pour retenir leurs tremblants diadèmes ,
 Portèrent leurs royales mains.
 A son souffle de feu , soudain de nos campagnes
 S'écoulaient les soldats épars
 Comme les neiges des montagnes ;
 Et le fer ennemi tourné vers nos remparts ,
 Comme aux rayons lancés du centre ardent d'un verre ,
 Tout à coup à nos yeux fondu de toutes parts ,
 Fuit et s'échappe sous la terre.

XIII

Il renaît citoyen ; en moisson de soldats
 Se résout la glèbe aguerrie.
 Cérès même et sa faux s'arment pour les combats.
 Sur tous ses fils jurant d'affronter le trépas
 Appuyée au loin , la patrie
 Brave les rois jaloux, le transfuge imposteur,
 Des paladins le fer gladiateur,
 Des Zoïles verbeux l'hypocrite délire.
 Salut, peuple français ! ma main
 Tresse pour toi les fleurs que fait naître la lyre.
 Reprends tes droits, rentre dans ton empire.
 Par toi sous le niveau divin
 La fière Égalité range tout devant elle.

Ton choix, de splendeur revêtu,
Fait les grands. La race mortelle
Par toi lève son front si longtemps abattu.
Devant les nations, souverains légitimes,
Ces fronts dits souverains s'abaissent. La vertu
Des honneurs aplanit les cimes.

XIV

O peuple deux fois né ! peuple vieux et nouveau !
Tronc rajeuni par les années !
Phénix sorti vivant des cendres du tombeau !
Et vous aussi, salut, vous, porteurs du flambeau
Qui nous montra nos destinées !
Paris vous tend les bras, enfants de notre choix !
Pères d'un peuple, architectes des lois !
Vous qui savez fonder, d'une main ferme et sûre,
Pour l'homme un code solennel,
Sur tous ses premiers droits sa charte antique et pure,
Ses droits sacrés, nés avec la nature,
Contemporains de l'Éternel.
Vous avez tout dompté ; nul joug ne vous arrête ;
Tout obstacle est mort sous vos coups ;
Vous voilà montés sur le faite.
Soyez prompts à fléchir sous vos devoirs jaloux.
Bienfaiteurs, il vous reste un grand compte à nous rendre ;
Il vous reste à borner et les autres et vous :
Il vous reste à savoir descendre.

XV

Vos cœurs sont citoyens ; je le veux. Toutefois
 Vous pouvez tout. Vous êtes hommes.
 Hommes ! d'un homme libre écoutez donc la voix.
 Ne craignez plus que vous : magistrats, peuples, rois,
 Citoyens, tous tant que nous sommes,
 Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux,
 L'ambition, serpent insidieux,
 Arbre impur que déguise une brillante écorce.
 L'empire, l'absolu pouvoir,
 Ont, pour la vertu même, une mielleuse amorce.
 Trop de désirs naissent de trop de force.
 Qui peut tout pourra trop vouloir.
 Il pourra négliger, sûr du commun suffrage,
 Et l'équitable humanité,
 Et la décence au doux langage
 L'obstacle nous fait grands. Par l'obstacle excité,
 L'homme, heureux à poursuivre une pénible gloire,
 Va se perdre à l'écueil de la prospérité,
 Vaincu par sa propre victoire.

XVI

Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer
 De sa subite indépendance.
 Contenez dans son lit cette orageuse mer.
 Par vous seuls dépouillé de ses liens de fer,

Dirigez sa bouillante enfance.
Vers les lois, le devoir, et l'ordre, et l'équité,
Guidez, hélas! sa jeune liberté.
Gardez que nul remords n'en attriste la fête.
Repoussant d'antiques affronts,
Qu'il brise pour jamais, dans sa noble conquête,
Le joug honteux qui pesait sur sa tête
Sans le poser sur d'autres fronts.
Ah! ne le laissez pas, dans la sanglante rage
D'un ressentiment inhumain,
Souiller sa cause et votre ouvrage.
Ah! ne le laissez pas, sans conseil et sans frein,
Armant, pour soutenir ses droits si légitimes,
La torche incendiaire et le fer assassin,
Venger la raison par des crimes.

XVII

Peuple! ne croyons pas que tout nous soit permis.
Craignez vos courtisans avides,
O peuple souverain! A votre oreille admis,
Cent orateurs bourreaux se nomment vos amis.
Ils soufflent des feux homicides.
Aux pieds de notre orgueil prostituant les droits,
Nos passions pour eux deviennent lois.
La pensée est livrée à leurs lâches tortures.
Partout cherchant des trahisons,
A nos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,
Ils vont forgeant d'exécrables pâtures.
Leurs feuilles noires de poisons
Sont autant de gibets affamés de carnage.

Ils attisent de rang en rang
 La proscription et l'outrage.
 Chaque jour dans l'arène ils déchirent le flanc
 D'hommes que nous livrons à la fureur des bêtes.
 Ils nous vendent leur mort. Ils emplissent de sang
 Les coupes qu'ils nous tiennent prêtes.

XVIII

Peuple, la Liberté, d'un bras religieux,
 Garde l'immuable équilibre
 De tous les droits humains, tous émanés des cieux.
 Son courage n'est point féroce et furieux;
 Et l'oppresseur n'est jamais libre.
 Périssent l'homme vil! périssent les flatteurs,
 Des rois, du peuple, infâmes corrupteurs!
 L'amour du souverain, de la loi salutaire,
 Toujours teint leurs lèvres de miel.
 Peur, avarice ou haine est leur dieu sanguinaire.
 Sur la vertu toujours leur langue amère
 Distille l'opprobre et le fiel.
 Hyde en vain écrasé, toujours prompt à renaître,
 Séjans, Tigellins empressés
 Vers quiconque est devenu maître;
 Si, voués au lacet, de faibles accusés
 Expirent sous les mains de leurs coupables frères;
 Si le meurtre est vainqueur, si des bras insensés
 Forcent des toits héréditaires,

XIX

C'est bien. « Fais-toi justice, ô peuple souverain »,
Dit cette cour lâche et hardie.
Ils avaient dit : « C'est bien », quand, la lyre à la main,
L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,
Applaudissait à l'incendie.
Ainsi de deux partis les aveugles conseils
Chassent la paix. Contraires, mais pareils,
Dans un égal abîme, une égale démente
De tous deux entraîne les pas.
L'un, Vandale stupide, en son humble arrogance,
Veut être esclave et despote, et s'offense
Que ramper soit honteux et bas ;
L'autre arme son poignard du sceau de la loi sainte ;
Il veut du faible sans soutien
Savourer les pleurs ou la crainte.
L'un du nom de sujet, l'autre de citoyen,
Masque son âme inique et de vices flétrie ;
L'un sur l'autre acharnés, ils comptent tous pour rien
Liberté, vérité, patrie.

XX

De prières, d'encens, prodigue nuit et jour,
Le fanatisme se relève.
Martyrs, bourreaux, tyrans, rebelles tour à tour,
Ministres effrayants de concorde et d'amour

Venus pour apporter le glaive,
 Ardents contre la terre à soulever les cieux,
 Rivaux des lois, d'humbles séditions,
 De trouble et d'anathème artisans implacables...

Mais où vais-je? L'œil tout-puissant
 Pénètre seul les cœurs à l'homme impénétrables.

Laissons cent fois échapper les coupables
 Plutôt qu'outrager l'innocent.

Si plus d'un, pour tromper, étale un faux scrupule,
 Plus d'un, par les méchants conduit,
 N'est que vertueux et crédule.

De l'exemple éloquent laissons germer le fruit.
 La vertu vit encore. Il est, il est des âmes
 Où la patrie aimée et sans faste et sans bruit
 Allume de constantes flammes.

XXI

Par ces sages esprits, forts contre les excès,
 Rocs affermis du sein de l'onde,
 Raison, fille du temps, tes durables succès
 Sur le pouvoir des lois établiront la paix.

Et vous, usurpateurs du monde,
 Rois, colosses d'orgueil, en délices noyés,
 Ouvrez les yeux, hâtez-vous. Vous voyez
 Quel tourbillon divin de vengeances prochaines
 S'avance vers vous. Croyez-moi,

Prévenez l'ouragan et vos chutes certaines.
 Aux nations déguisez mieux vos chaînes;
 Allégez-leur le poids d'un roi.

Effacez de leur sein les livides blessures,

Traces de vos pieds oppresseurs.

Le ciel parle dans leurs murmures.

Si l'aspect d'un bon roi peut adoucir vos mœurs,

Ou si le glaive ami, sauveur de l'esclavage,

Sur vos fronts suspendu, peut éclairer vos cœurs

D'un effroi salutaire et sage,

XXII

Apprenez la justice, apprenez que vos droits

Ne sont point votre vain caprice.

Si votre sceptre impie ose frapper les lois,

Parricides, tremblez ; tremblez, indignes rois.

La Liberté législatrice,

La sainte Liberté, fille du sol français,

Pour venger l'homme et punir les forfaits,

Va parcourir la terre en arbitre suprême.

Tremblez ! ses yeux lancent l'éclair.

Il faudra comparaître et répondre vous-même,

Nus, sans flatteurs, sans cour, sans diadème,

Sans gardes hérissés de fer.

La Nécessité traîne, inflexible et puissante,

A ce tribunal souverain,

Votre majesté chancelante :

Là seront recueillis les pleurs du genre humain ;

Là, juge incorruptible, et la main sur sa foudre,

Elle entendra le peuple, et les sceptres d'airain

Disparaîtront, réduits en poudre.

HYMNE

SUR L'ENTRÉE TRIOMPHALE DES SUISSES RÉVOLTÉS
DU RÉGIMENT DE CHATEAUVIEUX
FÊTÉS A PARIS SUR UNE MOTION DE COLLOT-D'HERBOIS

SALUT, divin triomphe ! entre dans nos murailles !
Rends-nous ces guerriers illustrés
Par le sang de Désille et par les funérailles
De tant de Français massacrés.
Jamais rien de si grand n'embellit ton entrée :
Ni quand l'ombre de Mirabeau
S'achemina jadis vers la voûte sacrée
Où la gloire donne un tombeau ;
Ni quand Voltaire mort et sa cendre bannie
Rentrèrent aux murs de Paris,
Vainqueurs du fanatisme et de la calomnie,
Prosternés devant ses écrits.
Un seul jour peut atteindre à tant de renommée,
Et ce beau jour luira bientôt !
C'est quand tu conduiras Jourdan à notre armée,
Et Lafayette à l'échafaud.
Quelle rage à Coblentz ! quel deuil pour tous nos princes
Qui, partout diffamant nos lois,

Excitent contre nous et contre nos provinces
Et les esclaves et les rois !
Ils voulaient nous voir tous à la folie en proie ;
Que leur front doit être abattu !
Tandis que, parmi nous, quel orgueil, quelle joie,
Pour les amis de la vertu,
Pour vous tous, ô mortels, qui rougissez encore
Et qui savez baisser les yeux,
De voir des échevins que la Râpée honore
Asseoir sur un char radieux
Ces héros que jadis sur les bancs des galères
Assit un arrêt outrageant,
Et qui n'ont égorgé que très peu de nos frères,
Et volé que très peu d'argent !
Eh bien ! que tardez-vous, harmonieux Orphées ?
Si sur la tombe des Persans
Jadis Pindare, Eschyle, ont dressé des trophées,
Il faut de plus nobles accents.
Quarante meurtriers, chéris de Robespierre,
Vont s'élever sur nos autels.
Beaux-arts qui faites vivre et la toile et la pierre,
Hâtez-vous, rendez immortels
Le grand Collot-d'Herbois, ses clients helvétiques,
Ce front que donne à des héros
La vertu, la taverne, et le secours des piques !
Peuplez le ciel d'astres nouveaux.
O vous ! enfants d'Eudoxe, et d'Hipparque, et d'Euclide,
C'est par vous que les blonds cheveux
Qui tombèrent du front d'une reine timide
Sont tressés en célestes feux ;
Par vous l'heureux vaisseau des premiers Argonautes
Flotte encor dans l'azur des airs ;

Faites gémir Atlas sous de plus nobles hôtes,
Comme eux dominateurs des mers.
Que la Nuit de leurs noms embellisse ses voiles,
Et que le nocher aux abois
Invoque en leur gaïère, ornement des étoiles,
Les Suisses de Collot-d'Herbois !





POÉSIES ANTIQUES

PETITS POÈMES

I

L'AVEUGLE

DIEU dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrete,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;
Ils l'écoutaient de loin, et, s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?

Serait-ce un habitant de l'empire céleste ?
 Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste
 Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
 Émeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
 Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
 « Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger
 (Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
 Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
 Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !)
 Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
 Les humains près de qui les flots t'ont amené
 Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
 Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
 Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;
 Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
 Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre ;
 Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
 Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
 Ne me comparez point à la troupe immortelle :
 Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
 Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux ?
 Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux !
 Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
 C'est à celui-là seul que je suis comparable ;
 Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris,
 Des chansons à Phœbus voulu ravir le prix,
 Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,
 Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide ;

Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »
Disent-ils. Et, tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants venus de Jupiter ;
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître ;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
Croyez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots :
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révévés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années :
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous ; je me confie à toi.

Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !
Comment, et d'où viens-tu ? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

— Des marchands de Symé m'avaient pris avec eux.
J'allai voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours :
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais, pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

— Enfants ! du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
Et les riches, grossiers, avarés, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable
Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

— Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire ?
 Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
 Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
 D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

— Les barbares ! J'étais assis près de la poupe.
 « Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
 « Chante : si ton esprit n'est point comme tes yeux,
 « Amuse notre ennui ; tu rendras grâce aux dieux... »
 J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;
 Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
 Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
 J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
 Symé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
 Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
 Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli ;
 Que ton nom dans la nuit demeure enseveli !

— Viens ! suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,
 Et chérit les amis de la muse divine.
 Un siège aux clous d'argent te place à nos festins ;
 Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
 Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
 Te feront de tes maux oublier la mémoire.
 Et si, dans le chemin, rapsode ingénieux,
 Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieus,
 Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
 T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

— Oui, je le veux ; marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
 Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?

— Syros est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Syros, deux fois hospitalière !
 Car sur ses bords heureux je suis déjà venu ;
 Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
 Ils croissaient comme vous ; mes yeux s'ouvraient encore
 Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore ;
 J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
 A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
 J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète, et les cent villes,
 Et du fleuve Ægyptus les rivages fertiles ;
 Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
 Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
 La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
 Sur un arbuste assise, et se console et chante.
 Commençons par les dieux : Souverain Jupiter,
 Soleil qui vois, entends, connais tout, et toi, mer,
 Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop tentes,
 Salut ! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,
 Muses ! vous savez tout, vous, déesses ; et nous,
 Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

Il poursuit ; et déjà les antiques ombrages
 Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages ;
 Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
 Et voyageurs quittant leur chemin commence,
 Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
 L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide ;
 Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,
 Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer :
 Car en de longs détours de chansons vagabondes
 Il enchaînait de tout les semences fécondes,
 Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
 Les fleuves descendus du sein de Jupiter,

Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles ;
D'abord le roi divin, et l'Olympe, et les cieux,
Et le monde, ébranlés d'un signe de ses yeux,
Et les dieux partagés en une immense guerre,
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre,
Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers
Une nuit de poussière, et les chars meurtriers,
Et les héros armés, brillant dans les campagnes
Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes,
Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,
Et d'une voix humaine excitant les héros ;
De là, portant ses pas dans les paisibles villes,
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles ;
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
Et les assauts mortels aux épouses plaintives,
Et les mères en deuil, et les filles captives ;
Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
Bêlants ou mugissants, les rustiques pipeaux,
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes,
Et la flûte, et la lyre, et les notes dansantes.
Puis, déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers sur les gouffres amers.
De là, dans le sein frais d'une roche azurée,
En foule il appelait les filles de Nérée,
Qui bientôt, à des cris s'élevant sur les eaux,
Aux rivages troyens parcouraient des vaisseaux ;
Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,
Et puis les demi-dieux et le champ d'asphodèle,
Et la foule des morts, vieillards seuls et souffrants,
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,

Enfants dont au berceau la vie est terminée,
 Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.
 Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,
 Quels doux frémissements vous agitèrent tous,
 Quand bientôt, à Lemnos, sur l'enclume divine,
 Il forgeait cette trame irrésistible et fine
 Autant que d'Arachné les pièges inconnus,
 Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus !
 Et quand il revêtait d'une pierre soudaine
 La fière Niobé, cette mère thébaine ;
 Et quand il répétait en accents de douleurs
 De la triste Aédon l'imprudence et les pleurs,
 Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,
 Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire ;
 Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
 Le puissant népenthès, oubli de tous les maux ;
 Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage ;
 Du paisible lotos il mêlait le breuvage :
 Les mortels oubliaient, à ce philtre charmés,
 Et la douce patrie et les parents aimés.
 Enfin, l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée
 Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,
 Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,
 La nuit où son ami reçut à son festin
 Le peuple monstrueux des enfants de la Nue,
 Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue
 Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.
 Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :
 « Attends ; il faut ici que mon affront s'expie,
 Traître ! » Mais, avant lui, sur le centaure impie
 Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,
 Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.

L'insolent quadrupède en vain s'écrie ; il tombe,
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.
Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule, écrase Cymèle, Évagre, Périphas.
Pirithoüs égorge Antimaque, et Pétrée,
Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,
Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main,
Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.
Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique, immense,
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
Sent de sa tête énorme éclater les débris.
Hercule et sa massue entassent en trophée
Clanis, Démoléon, Lycothas, et Riphée
Qui portait sur ses crins, de taches colorés,
L'héritaire éclat des nuages dorés.
Mais d'un double combat Eurynome est avide,
Car ses pieds, agités en un cercle rapide,
Battent à coups pressés l'armure de Nestor ;
Le quadrupède Hélops fuit ; l'agile Crantor,
Le bras levé, l'atteint ; Eurynome l'arrête.
D'un érable noueux il va fendre sa tête,
Lorsque le fils d'Égée, invincible, sanglant,
L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,
Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
S'élance, va saisir sa chevelure horrible,
L'entraîne, et, quand sa bouche, ouverte avec effort,
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.
L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,
Et le bois porte au loin des hurlements de femme,
L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,
Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

Ainsi le grand vieillard en images hardies
 Déployait le tissu des saintes mélodies.
 Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
 Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
 De sa bouche abonder les paroles divines,
 Comme en hiver la neige aux sommets des collines.
 Et, partout accourus, dansant sur son chemin,
 Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
 Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
 Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île
 Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
 Convive du nectar, disciple aimé des dieux ;
 Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
 Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE. »

II

LE MENDIANT

C'était quand le printemps a reverdi les prés.
 La fille de Lycus, vierge aux cheveux dorés,
 Sous les monts Achéens, non loin de Cérynée,

 Errait à l'ombre, aux bords du faible et pur Crathis :
 Car les eaux du Crathis, sous des berceaux de frêne,
 Entouraient de Lycus le fertile domaine.
 Soudain, à l'autre bord,
 Du fond d'un bois épais un noir fantôme sort
 Tout pâle, demi-nu, la barbe hérissée :

Il remuait à peine une lèvre glacée,
 Des hommes et des dieux implorait le secours,
 Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours.
 Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse ;
 Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,
 A ce hideux aspect sorti du fond du bois,
 Veut fuir ; mais elle entend sa lamentable voix.
 Il tend les bras, il tombe à genoux ; il lui crie
 Qu'au nom de tous les dieux il la conjure, il prie,
 Et qu'il n'est point à craindre, et qu'une ardente faim
 L'aiguillonne et le tue, et qu'il expire enfin.

« Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,
 C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,
 Nymphé, souvent les vœux des malheureux humains
 Ouvrent des immortels les bienfaisantes mains.
 Ou si c'est quelque front porteur d'une couronne
 Qui te nomme sa fille et te destine au trône,
 Souviens-toi, jeune enfant, que le Ciel quelquefois
 Venge les opprimés sur la tête des rois.
 Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,
 Crains de laisser périr l'étranger en détresse :
 L'étranger qui supplie est envoyé des dieux. »

Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux,
 et d'une voix encore
 Tremblante : « Ami, le Ciel écoute qui l'implore.
 Mais ce soir, quand la nuit descend sur l'horizon,
 Passe le pont mobile, entre dans la maison ;
 J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans méfiance.
 Pour la douzième fois célébrant ma naissance,
 Mon père doit donner une fête aujourd'hui.

Il m'aime, il n'a que moi ; viens t'adresser à lui.
C'est le riche Lycus. Viens ce soir ; il est tendre,
Il est humain ; il pleure aux pleurs qu'il voit répandre. »

Elle achève ces mots, et, le cœur palpitant,
S'enfuit : car l'étranger sur elle, en l'écoutant,
Fixait de ses yeux creux l'attention avide.
Elle rentre, cherchant dans le palais splendide
L'esclave près de qui toujours ses jeunes ans
Trouvent un doux accueil et des soins complaisants.
Cette sage affranchie avait nourri sa mère ;
Maintenant sous des lois de vigilance austère,
Elle et son vieil époux au devoir rigoureux
Rangent des serviteurs le cortège nombreux.
Elle la voit de loin dans le fond du portique,
Court, et posant ses mains sur ce visage antique :

« Indulgente nourrice, écoute, il faut de toi
Que j'obtienne un grand bien. Ma mère, écoute-moi :
Un pauvre, un étranger, dans la misère extrême,
Gémit sur l'autre bord. mourant, affamé, blême...
Ne me décèle point. De mon père aujourd'hui
J'ai promis qu'il pourrait solliciter l'appui.
Fais qu'il entre ; et surtout, ô mère de ma mère !
Garde que nul mortel n'insulte à sa misère.

— Oui, ma fille ; chacun fera ce que tu veux,
Dit l'esclave en baisant son front et ses cheveux ;
Oui, qu'à ton protégé ta fête soit ouverte.
Ta mère, mon élève (inestimable perte !),
Aimait à soulager les faibles abattus :

Tu lui ressembleras autant par tes vertus
Que par tes yeux si doux et tes grâces naïves.

Mais cependant la nuit assemble les convives :
En habits somptueux, d'essences parfumés,
Ils entrent. Aux lambris d'ivoire et d'or formés
Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines ;
Le toit s'égayé et rit de mille odeurs divines.
La table au loin circule, et d'apprêts savoureux
Se charge. L'encens vole en longs flots vaporeux ;
Sur leurs bases d'argent, des formes animées
Élèvent dans leurs mains des torches enflammées ;
Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux,
En vases hérissés d'hommes ou d'animaux,
Partout, sur les buffets, sur la table, étincellent ;
Plus d'une lyre est prête, et partout s'amoncellent
Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.
On s'étend sur les lits teints de mille couleurs.
Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,
Est admise. La rose a couronné sa tête.
Mais, pour que la décence impose un juste frein,
Lui-même est par eux tous élu roi du festin.
Et déjà vins, chansons, joie, entretiens sans nombre,
Lorsque, la double porte ouverte, un spectre sombre
Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier.
La jeune enfant rougit. Il court vers le foyer,
Il embrasse l'autel, s'assied parmi la cendre.
Et tous, l'œil étonné, se taisent pour l'entendre.

« Lycus, fils d'Événor, que les dieux et le temps
N'osent jamais troubler tes destins éclatants.
Ta pourpre, tes trésors, ton front noble et tranquille,

Semblent d'un roi puissant, l'idole de sa ville.
 A ton riche banquet un peuple convié
 T'honore comme un dieu de l'Olympe envoyé.
 Regarde un étranger qui meurt dans la poussière,
 Si tu ne tends vers lui ta main hospitalière.
 Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais :
 Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.
 Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente
 Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante !...
 Je fus riche autrefois : mon banquet opulent
 N'a jamais repoussé l'étranger suppliant.
 Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage,
 La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,
 Par qui l'homme, souvent importun, odieux,
 Est contraint de rougir et de baisser les yeux !

— Étranger, tu dis vrai, le hasard téméraire
 Des bons ou des méchants fait le destin prospère.
 Mais sois mon hôte. Ici l'on hait plus que l'enfer
 Le public ennemi, le riche au cœur de fer,
 Enfant de Némésis, dont le dédain barbare
 Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.
 Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.
 Ma fille, c'est bien fait ; poursuis toujours ainsi.
 Respecter l'indigence est un devoir suprême.
 Souvent les immortels (et Jupiter lui-même)
 Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil traînés,
 Viennent tenter le cœur des humains fortunés. »

D'accueil et de faveur un murmure s'élève.
 Lycus descend, accourt, tend la main, le relève :
 « Salut, père étranger ; et que puissent tes vœux

Trouver le Ciel propice à tout ce que tu veux !
 Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage ;
 Mais cesse avec ta main de cacher ton visage.
 Souvent marchent ensemble indigence et vertu ;
 Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,
 Seul, vit avec les dieux et brave un sort inique.
 Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,
 Sur de molles toisons, en un calme sommeil,
 Tu peux ici dans l'ombre attendre le soleil.
 Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,
 Tes parents, si les dieux ont épargné leur vie :
 Car tout mortel errant nourrit un long amour
 D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.
 Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille
 A l'heure qui jadis a vu naître ma fille ;
 Salut ! Vois, l'on t'apporte et la table et le pain :
 Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.
 Puis, si nulle raison ne te force au mystère,
 Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père. »
 Il retourne à sa place, après que l'indigent
 S'est assis. Sur ses mains, de l'aiguière d'argent,
 Par une jeune esclave une eau pure est versée.
 Une table de cèdre, où l'éponge est passée,
 S'approche, et vient offrir à son avide main
 Et les fumantes chairs sur le disque d'airain,
 Et l'amphore vineuse, et la coupe aux deux anses.
 « Mange et bois, dit Lycus ; oublions les souffrances :
 Ami, leur lendemain est, dit-on, un beau jour. »

 Bientôt Lycus se lève et fait emplir sa coupe,
 Et veut que l'échanson verse à toute la troupe,
 « Pour boire à Jupiter, qui nous daigne envoyer

L'étranger, devenu l'hôte de mon foyer. »
 Le vin de main en main va coulant à la ronde ;
 Lycus lui-même emplit une coupe profonde ,
 L'envoie à l'étranger : « Salut , mon hôte , bois.
 De ta ville bientôt tu reverras les toits ,
 Fussent-ils par delà les glaces du Caucase. »
 Des mains de l'échanson l'étranger prend le vase ,
 Se lève, et sur eux tous il invoque les dieux ;
 On boit. Il se rassied , et , jusque sur les yeux
 Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage ,
 De sourire et de plainte il mêle son langage :

« Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits
 De l'importun besoin j'ai calmé les abois,
 Oserai-je à ma langue abandonner les rênes ?
 Je n'ai plus ni pays, ni parents, ni domaines.
 Mais écoute : le vin, par toi-même versé,
 M'ouvre la bouche. Ainsi, puisque j'ai commencé,
 Entends ce que peut-être il eût mieux valu taire.
 Excuse enfin ma langue, excuse ma prière :
 Car du vin, tu le sais, la téméraire ardeur
 Souvent à l'excès même enhardit la pudeur.
 Meurtri de durs cailloux ou de sables arides,
 Déchiré de buissons ou d'insectes avides,
 D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé,
 Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé,
 Je parais énervé, sans vigueur, sans courage ;
 Mais je suis né robuste et n'ai point passé l'âge.
 La force et le travail, que je n'ai point perdus,
 Par un peu de repos me vont être rendus.
 Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques :
 Je puis dresser au char tes coursiers olympiques,

Du, sous les feux du jour, courbé vers le sillon.
 Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon :
 Je puis même, tournant la meule nourricière,
 Broyer le pur froment en farine légère ;
 Je puis, la serpe en main, planter et diriger
 Et le cep et la treille, espoir de ton verger.
 Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée,
 Et devant mes pas l'herbe ou la moisson tombée
 Viendra remplir ta grange en la belle saison,
 Afin que nul mortel ne dise en ta maison,
 Me regardant d'un œil insultant et colère :
 « O vorace étranger, qu'on nourrit à rien faire ! »

— Vénérable indigent, va, nul mortel chez moi
 N'oserait élever sa langue contre toi.

Tu peux ici rester, même oisif et tranquille,
 Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.

— L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.

— L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer.

— Il change d'infortune ! — Ami, reprends courage :

Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage.

Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein,

Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.

— Mon hôte, en tes discours préside la sagesse.

Mais quoi ! la confiante et paisible richesse

Parle ainsi. L'indigent espère en vain du sort ;

En espérant toujours il arrive à la mort.

Dévoré de besoins, de projets, d'insomnie,

Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.

Rebuté des humains durs, envieux, ingrats,

Il a recours aux dieux qui ne l'entendent pas.
 Toutefois ta richesse accueille mes misères ;
 Et, puisque ton cœur s'ouvre à la voix des prières,
 Puisqu'il sait, ménageant le faible humilié,
 D'indulgence et d'égards tempérer la pitié,
 S'il est des dieux du pauvre, ô Lycus ! que ta vie
 Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie.

— Je te le dis encore, espérons, étranger.
 Que mon exemple au moins serve à t'encourager.
 Des changements du sort j'ai fait l'expérience.
 Toujours un même éclat n'a point à l'indigence
 Fait du riche Lycus envier le destin :
 J'ai moi-même été pauvre et j'ai tendu la main.
 Cléotas, de Larisse, en ses jardins immenses,
 Offrit à mon travail de justes récompenses.
 « Jeune ami, j'ai trouvé quelques vertus en toi ;
 « Va, sois heureux, dit-il, et te souviens de moi. »
 Oui, oui, je m'en souviens : Cléotas fut mon père ;
 Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère.
 A tous les malheureux je rendrai désormais
 Ce que dans mon malheur je dus à ses bienfaits.
 Dieux, l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage,
 Vous n'avez point ici d'autre visible image ;
 Il porte votre empreinte, il sortit de vos mains
 Pour vous représenter aux regards des humains.
 Veillez sur Cléotas ! Qu'une fleur éternelle,
 Fille d'une âme pure, en ses traits étincelle ;
 Que nombre de bienfaits, ce sont là ses amours,
 Fassent une couronne à chacun de ses jours ;
 Et, quand une mort douce et d'amis entourée
 Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée,

Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui
A des fils, s'il se peut, encor meilleurs que lui !

— Hôte des malheureux, le sort inexorable
Ne prend point les avis de l'homme secourable.
Tous, par sa main de fer en aveugles poussés,
Nous vivons ; et tes vœux ne sont point exaucés.
Cléotas est perdu ; son injuste patrie
L'a privé de ses biens ; elle a proscrit sa vie.
De ses concitoyens dès longtemps envié,
De ses nombreux amis en un jour oublié,
Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,
Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate,
Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,
Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux,
Seul maintenant, sa faim, visitant les feuillages,
Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages ;
Ou, chez le riche altier apportant ses douleurs,
Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire
Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,
Sous les feux du midi, sous le froid des hivers,
Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,
Pauvre et semblable à moi, languissant et débile,
Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,
Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,
Et sans que nul mortel, attendri sur ses maux,
D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage ;
Les torrents et la mer, l'aquilon et l'orage,
Des corbeaux et des loups les tristes hurlements
Répondant seuls, la nuit, à ses gémissements ;
N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,

D'autres consolateurs que ses larmes amères,
 Il se traîne; et souvent sur la pierre il s'endort
 A la porte d'un temple, en invoquant la mort.
 — Que m'as-tu dit? La foudre a tombé sur ma tête.
 Dieux! ah! grands dieux! partons. Plus de jeux, plus de fête.
 Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs;
 Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.
 Ah! dieux! quand dans le vin, les festins, l'abondance,
 Enivré des vapeurs d'une folle opulence,
 Celui qui lui doit tout chante, et s'oublie, et rit,
 Lui peut-être il expire, affamé, nu, proscrit,
 Maudissant, comme ingrat, son vieil ami qui l'aime.
 Parle : était-ce bien lui? le connais-tu toi-même?
 En quels lieux était-il? où portait-il ses pas?
 Il sait où vit Lycus; pourquoi ne vient-il pas?
 Parle : était-ce bien lui? parle, parle, te dis-je;
 Où l'as-tu vu? — Mon hôte, à regret je t'afflige.
 C'était lui, je l'ai vu.

 Les douleurs de son âme
 Avaient changé ses traits. Ses deux fils et sa femme,
 A Delphes, confiés au ministre du dieu,
 Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu.
 Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes,
 On les avait suivis jusques aux Thermopyles.
 Il en gardait encore un douloureux effroi.
 Je le connais; je fus son ami comme toi.
 D'un même sort jaloux une même injustice
 Nous a tous deux plongés au même précipice.
 Il me donna jadis (ce bien seul m'est resté)
 Sa marque d'alliance et d'hospitalité.
 Vois si tu la connais. » De surprise immobile,

Lycus a reconnu son propre sceau d'argile,
Ce sceau, don mutuel d'immortelle amitié,
Jadis à Cléotas par lui-même envoyé.
Il ouvre un œil avide, et longtemps envisage
L'étranger. Puis enfin sa voix trouve un passage :
« Est-ce toi, Cléotas, toi qu'ainsi je revoi ?
Tout ici t'appartient. O mon père ! est-ce toi ?
Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.
Cléotas, ô mon père ! ô toi qui fus mon maître,
Viens ; je n'ai fait ici que garder ton trésor,
Et ton ancien Lycus veut te servir encor.
J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne. »

Et, dépouillant soudain la pourpre tyrienne
Que tient sur son épaule une agrafe d'argent,
Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.
Les convives levés l'entourent ; l'allégresse
Rayonne en tous les yeux. La famille s'empresse ;
On cherche des habits, on réchauffe le bain.
La jeune enfant approche ; il rit, lui tend la main :
« Car c'est toi, lui dit-il, c'est toi qui la première,
Ma fille, m'as ouvert la porte hospitalière. »





ÉLÉGIES

I

LE JEUNE MALADE

APOLLON, dieu sauveur, dieu des savants mystères,
Dieu de la vie, et dieu des plantes salutaires,
Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant,
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant !
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée,
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils ;
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.
Apollon, si jamais, échappé du tombeau,
Il retourne au Ménale avoir soin du troupeau,
Ces mains, ces vieilles mains, orneront ta statue
De ma coupe d'onyx à tes pieds suspendue,
Et, chaque été nouveau, d'un jeune taureau blanc
La hache à ton autel fera couler le sang.

Eh bien ! mon fils, es-tu toujours impitoyable ?
Ton funeste silence est-il inexorable ?

Enfant, tu veux mourir ? Tu veux, dans ses vieux ans,
Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs ?
Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière,
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père ?
C'est toi qui me devais ces soins religieux,
Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.
Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume ?
Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis ?

— Ma mère, adieu ; je meurs, et tu n'as plus de fils.
Non, tu n'as plus de fils, ma mère bien-aimée.
Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
Me ronge ; avec effort je respire, et je crois
Chaque fois respirer pour la dernière fois.
Je ne parlerai pas ; adieu... Ce lit me blesse,
Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse ;
Tout me pèse et me lasse. Aide-moi, je me meurs.
Tourne-moi sur le flanc. Ah ! j'expire ! ô douleurs !

— Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage ;
Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
La mauve, le dictame, ont avec les pavots
Mêlé leurs sucS puissants qui donnent le repos ;
Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,
Une Thessalienne a composé des charmes.
Ton corps débile a vu trois retours du soleil
Sans connaître Cérès, ni tes yeux le sommeil.
Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière ;
C'est ta mère, ta vieille inconsolable mère
Qui pleure ; qui jadis te guidait pas à pas,
T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras ;

Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire ;
 Qui chantait, et souvent te forçait à sourire,
 Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,
 De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.
 Tiens, presse de ta lèvre, hélas ! pâle et glacée,
 Par qui cette mamelle était jadis pressée,
 Un suc qui te nourrisse et vienne à ton secours,
 Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours.

— O coteaux d'Érymanthe ! ô vallons ! ô bocage !
 O vent sonore et frais qui troublais le feuillage,
 Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
 Agitais les replis de leur robe de lin !
 De légères beautés troupe agile et dansante !
 Tu sais, tu sais, ma mère, aux bords de l'Érymanthe...
 Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons...
 O visage divin ! ô fêtes ! ô chansons !
 Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure...
 Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.
 Dieux ! ces bras et ces fleurs, ces cheveux, ces pieds nus
 Si blancs, si délicats ! je ne les verrai plus !
 Oh ! portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe,
 Que je la voie encor, cette nymphe dansante !
 Oh ! que je voie au loin la fumée à longs flots
 S'élever de ce toit au bord de cet enclos !
 Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,
 Sa voix, trop heureux père ! enchante ta vieillesse.
 Dieux ! par-dessus la haie élevée en remparts,
 Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,
 Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,
 S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée.
 Oh ! que tes yeux sont doux ! que ton visage est beau !

Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau ?
Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,
Dire sur mon tombeau : « Les Parques sont cruelles ! »

— Ah ! mon fils, c'est l'amour ! c'est l'amour insensé
Qui t'a jusqu'à ce point cruellement blessé ?
Ah ! mon malheureux fils ! Oui, faibles que nous sommes,
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur
Verra que cet amour est toujours leur vainqueur.
Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle nymphe dansante,
Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Érymanthe ?
N'es-tu pas riche et beau... du moins quand la douleur
N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur ?
Parle. Est-ce cette *Æglé*, fille du roi des ondes,
Ou cette jeune *Irène* aux longues tresses blondes ?
Ou ne sera-ce point cette fière beauté
Dont j'entends le beau nom chaque jour répété,
Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses ?
Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,
Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi ?
Cette belle *Daphné*?... — Dieux ! ma mère, tais-toi,
Tais-toi. Dieux ! qu'as-tu dit ? Elle est fière, inflexible ;
Comme les immortels, elle est belle et terrible !
Mille amants l'ont aimée ; ils l'ont aimée en vain.
Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain.
Non, garde que jamais elle soit informée...
Mais, ô mort ! ô tourment ! ô mère bien-aimée !
Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.
Écoute ma prière et viens à mon secours.
Je meurs ; va la trouver : que tes traits, que ton âge,
De sa mère à ses yeux offrent la sainte image.

Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux;
 Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux;
 Prends la coupe d'onyx à Corinthe ravie;
 Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma
 Jette tout à ses pieds; apprends-lui qui je suis;
 Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils;
 Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse;
 Adjure cieux et mers, dieu, temple, autel, déesse...
 Pars; et, si tu reviens sans les avoir fléchis,
 Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

— J'aurai toujours un fils; va, la belle espérance
 Me dit... » Elle s'incline, et, dans un doux silence,
 Elle couvre ce front terni par les douleurs
 De baisers maternels entremêlés de pleurs.
 Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante.
 La démarche de crainte et d'âge chancelante,
 Elle arrive; et, bientôt revenant sur ses pas,
 Haletante, de loin : « Mon cher fils, tu vivras,
 Tu vivras. » Elle vient s'asseoir près de la couche
 Le vieillard la suivait, le sourire à la bouche.
 La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
 Vient, jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé
 Tremble; sous ses tissus il veut cacher sa tête.
 « Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,
 Dit-elle; que fais-tu? pourquoi veux-tu mourir?
 Tu souffres. L'on me dit que je peux te guérir;
 Vis, et formons ensemble une seule famille.
 Que mon père ait un fils, et ta mère une fille. »

II

LA JEUNE TARENTINE

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Téthys, doux alcyons, pleurez !
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Téthys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréides
S'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le poussent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ;
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,

Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
 Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :
 « Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
 Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
 L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,
 Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux. »

III

NÉÈRE

.....
 . . . Tel qu'à sa mort, pour la dernière fois,
 Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
 De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
 Chante, avant de partir, ses adieux à la vie ;
 Ainsi, les yeux remplis de langueur et de mort,
 Pâle, elle ouvrit sa bouche en un dernier effort :

« O vous, du Sébéthus naïades vagabondes,
 Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes.
 Adieu, mon Clinias ! moi, celle qui te plus,
 Moi, celle qui t'aimai, que tu ne verras plus.
 O cieux , ô terre, ô mer, prés, montagnes, rivages,
 Fleurs, bois mélodieux, vallons, grottes sauvages,
 Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours
 Néère tout son bien, Néère ses amours ;
 Cette Néère, hélas ! qu'il nommait sa Néère,
 Qui, pour lui criminelle, abandonna sa mère ;

Qui, pour lui fugitive, errant de lieux en lieux,
Aux regards des humains n'osa lever les yeux.
Oh ! soit que l'astre pur des deux frères d'Hélène
Calme sous ton vaisseau la vague ionienne,
Soit qu'aux bords de Pæstum, sous ta soigneuse main,
Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin ;
Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
Tombe en une muette et molle rêverie,
Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi :
Je viendrai, Clinias, je volerai vers toi.
Mon âme vagabonde, à travers le feuillage,
Frémira ; sur les vents ou sur quelque nuage
Tu la verras descendre, ou, du sein de la mer
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air,
Et ma voix, toujours tendre et doucement plaintive,
Caresser en fuyant ton oreille attentive. »

IV

CLYTIE

MES MANES A CLYTIE. « Adieu, Clytie, adieu.
Est-ce toi dont les pas ont visité ce lieu ?
Parle, est-ce toi, Clytie, ou dois-je attendre encore ?
Ah ! si tu ne viens pas seule ici, chaque aurore,
Rêver au peu de jours où j'ai vécu pour toi,
Voir cette ombre qui t'aime et parler avec moi,
D'Élysée à mon cœur la paix devient amère,
Et la terre à mes os ne sera plus légère.

Chaque fois qu'en ces lieux un air frais du matin
 Vient caresser ta bouche et voler sur ton sein,
 Pleure, pleure, c'est moi ; pleure, fille adorée :
 C'est mon âme qui fuit sa demeure sacrée,
 Et sur ta bouche encore aime à se reposer.
 Pleure, ouvre-lui tes bras et rends-lui son baiser. »

V

CHRYSE

Pourquoi, belle Chrysé, t'abandonnant aux voiles,
 T'éloigner de nos bords sur la foi des étoiles ?
 Dieux ! je t'ai vue en songe ; et, de terreur glacé,
 J'ai vu sur des écueils ton vaisseau fracassé,
 Ton corps flottant sur l'onde, et tes bras avec peine
 Cherchant à repousser la vague ionienne.
 Les filles de Nérée ont volé près de toi.
 Leur sein fut moins troublé de douleur et d'effroi
 Quand, du bélier doré qui traversait leurs ondes,
 La jeune Hellé tomba dans leurs grottes profondes
 Oh ! que j'ai craint de voir à cette mer, un jour,
 Tiphys donner ton nom et plaindre mon amour !
 Que j'adressai de vœux aux dieux de l'onde amère !
 Que de vœux à Neptune, à Castor, à son frère !
 Glaucus ne te vit point : car sans doute avec lui,
 Déesse, au sein des mers tu vivrais aujourd'hui.
 Déjà tu n'élevais que des mains défaillantes ;
 Tu me nommais déjà de tes lèvres mourantes,
 Quand, pour te secourir, j'ai vu fendre les flots
 Au dauphin qui sauva le chanteur de Lesbos.

VI

AMYMONE

Salut , belle Amymone ; et salut , onde amère
A qui je dois la belle à mes regards si chère.
Assise dans sa barque , elle franchit les mers.
Son écharpe à longs plis serpente dans les airs.
Ainsi l'on vit Thétis flottant vers le Pénée,
Conduite à son époux par le blond Hyménée,
Fendre la plaine humide, et, se tenant au frein,
Presser le dos glissant d'un agile dauphin.
Si tu fusses tombée en ces gouffres liquides,
La troupe aux cheveux noirs des fraîches Néréides
A ton aspect, sans doute, aurait eu de l'effroi,
Mais pour te secourir n'eût point volé vers toi.
Près d'elles descendue, à leurs yeux exposée,
Opis et Cymodoce et la blanche Nésée
Eussent rougi d'envie , et sur tes doux attraits
Cherché, non sans dépit , quelques défauts secrets ;
Et loin de toi chacune, avec un soin extrême,
Sous un roc de corail menant le dieu qu'elle aime,
L'eût tourmenté de cris amers, injurieux,
S'il avait, en partant, jeté sur toi les yeux.

VII

PASIPHAË

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée,
O reine ! ô de Minos épouse désolée !
Heureuse si jamais, dans ses riches travaux,
Cérès n'eût pour le joug élevé des troupeaux !
Tu voles épier sous quelle yeuse obscure,
Tranquille, il ruminait son antique pâture ;
Quel lit de fleurs reçut ses membres nonchalants ;
Quelle onde a ranimé l'albâtre de ses flancs.
O nymphes, entourez, fermez, nymphes de Crète,
De ces vallons fermez, entourez la retraite.
Oh ! craignez que vers lui des vestiges épars
Ne viennent à guider ses pas et ses regards.
Insensée, à travers ronces, forêts, montagnes,
Elle court. O fureur ! dans les vertes campagnes,
Une belle génisse à son superbe amant
Adressait devant elle un doux mugissement.
La perfide mourra ; Jupiter la demande.
Elle-même à son front attache la guirlande,
L'entraîne, et sur l'autel prenant le fer vengeur :
« Sois belle maintenant, et plais à mon vainqueur. »
Elle frappe. Et sa haine, à la flamme lustrale,
Rit de voir palpiter le cœur de sa rivale.

VIII

LA JEUNE LOCRIENNE

« Fuis, ne me livre point. Pars avant son retour ;
Lève-toi ; pars, adieu ; qu'il n'entre, et que ta vue
Ne cause un grand malheur, et je serais perdue !
Tiens, regarde , adieu, pars : ne vois-tu pas le jour ? »

Nous aimions sa naïve et riante folie,
Quand soudain, se levant, un sage d'Italie,
Maigre, pâle, pensif, qui n'avait point parlé,
Pieds nus, la barbe noire, un sectateur zélé
Du muet de Samos qu'admire Métaponte,
Dit : « Locriens perdus, n'avez-vous pas de honte ?
Des mœurs saintes jadis furent votre trésor ;
Vos vierges, aujourd'hui riches de pourpre et d'or,
Ouvrent leur jeune bouche à des chants adultères.
Hélas ! qu'avez-vous fait des maximes austères
De ce berger sacré que Minerve autrefois
Daignait former en songe à vous donner des lois ? »
Disant ces mots, il sort... Elle était interdite ;
Son œil noir s'est mouillé d'une larme subite ;
Nous l'avons consolée, et ses ris ingénus,
Ses chansons, sa gaîté, sont bientôt revenus.
Un jeune Thurien, aussi beau qu'elle est belle
(Son nom m'est inconnu), sortit presque avec elle ;
Je crois qu'il la suivit et lui fit oublier
Le grave Pythagore et son grave écolier.

IX

Bel astre de Vénus, de son front délicat
Puisque Diane encor voile le doux éclat,
Jusques à ce tilleul, au pied de la colline,
Prête à mes pas secrets ta lumière divine.
Je ne vais point tenter de nocturnes larcins,
Ni tendre aux voyageurs des pièges assassins.
J'aime : je vais trouver des ardeurs mutuelles,
Une nymphe adorée, et belle entre les belles,
Comme, parmi les feux que Diane conduit,
Illuminent tes feux si purs, ornement de la nuit.





IDYLLES

I

LA LIBERTÉ

UN CHEVRIER, UN BERGER.

LE CHEVRIER.

BERGER, quel es-tu donc ? qui t'agite ? et quels dieux
De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux ?

LE BERGER.

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre,
Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi ! tu sors de ces monts où tu n'as vu que toi,
Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi !

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute aux bois, à la prairie ;
Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie ;
Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,
Je me plais sur le roc à voir passer le jour.

LE CHEVRIER.

Mais Cérès a maudit cette terre àpre et dure ;
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure ;

Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,
 Brûlent et font hâter les pas du voyageur.
 Point de fleurs, point de fruits ; nul ombrage fertile
 N'y donne au rossignol un balsamique asile.
 Quelque olivier au loin, maigre fécondité,
 Y rampe et fait mieux voir leur triste nudité.
 Comment as-tu donc su d'herbes accoutumées
 Nourrir dans ce désert tes brebis affamées ?

LE BERGER.

Que m'importe ? est-ce à moi qu'appartient ce troupeau ?
 Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Au moins un rustique pipeau
 A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage ?
 Tiens, veux-tu cette flûte ? Elle fut mon ouvrage.
 Prends : sur ce buis, fertile en agréables sons,
 Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non, garde tes présents. Les oiseaux de ténèbres,
 La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres,
 Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter ;
 Voilà quelles chansons je voudrais imiter.
 Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée :
 Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs et la rosée,
 Et de vos rossignols les soupirs caressants,
 Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens :
 Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas ! que je te trouve à plaindre !
 Oui, l'esclavage est dur ; oui, tout mortel doit craindre
 De servir, de plier sous une injuste loi,
 De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.

Protège-moi toujours, ô Liberté chérie !
O mère des vertus, mère de la patrie !

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.
Toutefois tes discours sont pour moi des affronts :
Ton prétendu bonheur et m'afflige et me brave ;
Comme moi je voudrais que tu fusses esclave.

LE CHEVRIER.

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi.
Mais les dieux n'ont-ils point de remède pour toi ?
Il est des baumes doux, des lustrations pures
Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point ; il n'est pour moi que des douleurs :
Mon sort est de servir, il faut qu'il s'accomplisse.
Mais j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service ;
C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet
Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La terre notre mère, et sa douce richesse,
Ne peut-elle, du moins, égayer ta tristesse ?
Vois combien elle est belle ; et vois l'été vermeil,
Prodigue de trésors brillants fils du soleil,
Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,
Varier du printemps l'uniforme verdure ;
Vois l'abricot naissant, sous les yeux d'un beau ciel,
Arrondir son fruit doux et blond comme le miel ;
Vois la pourpre des fleurs dont le pêcher se pare
Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare ;
Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,
De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,

Du joyeux moissonneur attendent la faucille.
 D'agrestes déités quelle noble famille :
 La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,
 Les épis sur le front, les épis dans les mains,
 Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
 Verser la corne d'or où fleurit l'abondance !

LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas ;
 Moi, j'ai des yeux d'esclave, et je ne les vois pas.
 Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,
 Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile ;
 Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain
 Qui va nourrir un autre et me laisse ma faim.
 Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère,
 Elle est pour moi marâtre ; et la nature entière
 Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur,
 Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

LE CHEVRIER.

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible,
 N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible ?
 N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux ?
 Moi, je me plais auprès de mes jeunes chevreaux ;
 Je m'occupe à leurs jeux, j'aime leur voix bêlante ;
 Et quand sur la rosée et sur l'herbe brillante
 Vers leur mère en criant je les vois accourir,
 Je bondis avec eux de joie et de plaisir.

LE BERGER.

Ils sont à toi ; mais moi, j'eus une autre fortune :
 Ceux-ci de mes tourments sont la cause importune.
 Deux fois, avec ennui, promenés chaque jour,
 Un maître soupçonneux nous attend au retour.
 Rien ne le satisfait ! ils ont trop peu de laine ;

Ou bien ils sont mourants, ils se traînent à peine ;
 En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois
 En saisit un , l'emporte et s'enfuit dans les bois,
 C'est ma faute ; il fallait braver ses dents avides.
 Je dois rendre les loups innocents et timides.
 Et puis, menaces , cris, injure, emportements,
 Et lâches cruautés qu'il nomme châtimens.

LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les dieux sont favorables :
 Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables ?
 Autour de leurs autels, parés de nos festons,
 Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,
 Du chaume, quelques fleurs, et, par ces sacrifices,
 Te rendre Jupiter et les nymphes propices ?

LE BERGER.

Non : les danses , les jeux , les plaisirs des bergers ,
 Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.
 Que parles-tu de dieux, de nymphes et d'offrandes ?
 Moi, je n'ai pour les dieux ni chaumes ni guirlandes :
 Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs ;
 Je ne les aime pas, ils m'ont donné des fers.

LE CHEVRIER.

Eh bien ! que n'aimes-tu ? Quelle amertume extrême
 Résiste aux doux souris d'une vierge qu'on aime ?
 L'autre jour, à la mienne, en ce bois fortuné,
 Je vins offrir le don d'un chevreau nouveau-né.
 Son œil tomba sur moi, si doux, si beau, si tendre !...
 Sa voix prit un accent !... Je crois toujours l'entendre.

LE BERGER.

Eh ! quel œil virginal voudrait tomber sur moi ?
 Ai-je, moi, des chevreaux à donner comme toi ?
 Chaque jour, par ce maître inflexible et barbare,

Mes agneaux sont comptés avec un soin avare.
 Trop heureux quand il daigne à mes cris superflus
 N'en pas redemander plus que je n'en reçus.
 O juste Némésis ! si jamais je puis être
 Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,
 Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,
 Sanguinaire, cruel comme on l'est envers moi !

LE CHEVRIER.

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,
 Dieux ! de mes serviteurs la cohorte fidèle
 Me trouvera toujours humain, compatissant,
 A leurs justes désirs facile et complaisant,
 Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître,
 Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

LE BERGER.

Et moi, je le maudis, cet instant douloureux
 Qui me donna le jour pour être malheureux ;
 Pour agir quand un autre exige, veut, ordonne ;
 Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne ;
 Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
 Engraissent d'un tyran l'insolence et l'orgueil.

LE CHEVRIER.

Berger infortuné ! ta plaintive détresse
 De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.
 Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux
 Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux ;
 Qu'ils aillent avec toi, je te les abandonne.
 Adieu. Puisse du moins ce peu que je te donne
 De ta triste mémoire effacer tes malheurs,
 Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs !

LE BERGER.

Oui, donne et sois maudit : car, si j'étais plus sage,

Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage.
 De mon despote avare ils choqueront les yeux.
 Il ne croit pas qu'on donne : il est fourbe, envieux ;
 Il dira que chez lui j'ai volé le salaire
 Dont j'aurai pu payer les chevreaux et la mère,
 Et, d'un si beau prétexte ardent à se servir,
 C'est à moi que lui-même il viendra les ravir.

II

OARISTYS

DAPHNIS, NAÏS

DAPHNIS.

Hélène daigna suivre un berger ravisseur ;
 Berger comme Pâris, j'embrasse mon Hélène.

NAÏS.

C'est trop t'enorgueillir d'une faveur si vaine.

DAPHNIS.

Ah ! ces baisers si vains ne sont pas sans douceur.

NAÏS.

Tiens, ma bouche essuyée en a perdu la trace.

DAPHNIS.

Eh bien ! d'autres baisers en vont prendre la place.

NAÏS.

Adresse ailleurs ces vœux dont l'ardeur me poursuit :
 Va, respecte une vierge.

DAPHNIS.

Imprudente bergère !

Ta jeunesse te flatte ; ah ! n'en sois pas si fière :
Comme un songe insensible elle s'évanouit.

NAÏS.

Chaque âge a ses honneurs, et la saison dernière
Aux fleurs de l'oranger fait succéder son fruit.

DAPHNIS.

Viens sous ces oliviers ; j'ai beaucoup à te dire.

NAÏS.

Non ; déjà tes discours ont voulu me tenter.

DAPHNIS.

Suis-moi sous ces ormeaux ; viens, de grâce, écouter
Les sons harmonieux que ma flûte respire :
J'ai fait pour toi des airs, je te les veux chanter ;
Déjà tout le vallon aime à les répéter.

NAÏS.

Va, tes airs langoureux ne sauraient me séduire.

DAPHNIS.

Eh quoi ! seule à Vénus penses-tu résister ?

NAÏS.

Je suis chère à Diane ; elle me favorise.

DAPHNIS.

Vénus a des liens qu'aucun pouvoir ne brise.

NAÏS.

Diane saura bien me les faire éviter.

Berger, retiens ta main ;... berger, crains ma colère.

DAPHNIS.

Quoi ! tu veux fuir l'Amour ? l'Amour, à qui jamais
Le cœur d'une beauté ne pourra se soustraire ?

NAÏS.

Oui, je veux le braver. Ah !... si je te suis chère, ...
Berger, retiens ta main, ... laisse mon voile en paix.

DAPHNIS.

Toi-même, hélas ! bientôt livreras ces attraits
A quelque autre berger bien moins digne de plaire.

NAÏS.

Beaucoup m'ont demandée, et leurs désirs confus
N'obtinrent, avant toi, qu'un refus pour salaire.

DAPHNIS.

Et je ne dois, comme eux, attendre qu'un refus ?

NAÏS.

Hélas ! l'hymen aussi n'est qu'une loi de peine ;
Il n'apporte, dit-on, qu'ennuis et que douleurs.

DAPHNIS.

On ne te l'a dépeint que de fausses couleurs :
Les danses et les jeux, voilà ce qu'il amène.

NAÏS.

Une femme est esclave....

DAPHNIS.

Ah ! plutôt elle est reine.

NAÏS.

Tremble près d'un époux et n'ose lui parler.

DAPHNIS.

Eh ! devant qui ton sexe est-il fait pour trembler ?

NAÏS.

A des travaux affreux Lucine nous condamne.

DAPHNIS.

Il est bien doux alors d'être chère à Diane.

NAÏS.

Quelle beauté survit à ces rudes combats ?

DAPHNIS.

Une mère y recueille une beauté nouvelle :

Des enfants adorés feront tous tes appas ;

Tu brilleras en eux d'une splendeur plus belle.

NAÏS.

Mais, tes vœux écoutés, quel en serait le prix ?

DAPHNIS.

Tout : mes troupeaux , mes bois et ma belle prairie ;
 Un jardin grand et riche, une maison jolie,
 Un bercail spacieux pour tes chères brebis ;
 Enfin, tu me diras ce qui pourra te plaire ;
 Je jure de quitter tout pour te satisfaire :
 Tout pour toi sera fait aussitôt qu'entrepris.

NAÏS.

Mon père...

DAPHNIS.

Oh ! s'il n'est plus que lui qui te retienne,
 Il approuvera tout dès qu'il saura mon nom.

NAÏS.

Quelquefois il suffit que le nom seul prévienne :
 Quel est ton nom ?

DAPHNIS.

Daphnis ; mon père est Palémon.

NAÏS.

Il est vrai, ta famille est égale à la mienne.

DAPHNIS.

Rien n'éloigne donc plus cette douce union.

NAÏS.

Montre-les-moi, ces bois qui seront mon partage.

DAPHNIS.

Viens ; c'est à ces cyprès de leurs fleurs couronnés.

NAÏS.

Restez, chères brebis, restez sous cet ombrage.

DAPHNIS.

Taureaux, paisez en paix ; à celle qui m'engage
 Je vais montrer les biens qui lui sont destinés.

NAÏS.

Satyre, que fais-tu? Quoi! ta main ose encore...

DAPHNIS.

Eh! laisse-moi toucher ces fruits délicieux...

Et ce jeune duvet...

NAÏS.

Berger,... au nom des dieux!...

Ah!... je tremble...

DAPHNIS.

Et pourquoi? que crains-tu? je t'adore,

Viens.

NAÏS.

Non; arrête... Vois, cet humide gazon
Va souiller ma tunique, et je serais perdue;
Mon père le verrait.

DAPHNIS.

Sur la terre étendue,

Saura te garantir cette épaisse toison.

NAÏS.

Dieux! quel est ton dessein? Tu m'ôtes ma ceinture?

DAPHNIS.

C'est un don pour Vénus; vois, son astre nous luit.

NAÏS.

Attends. Si quelqu'un vient... Ah! dieux! j'entends du bruit.

DAPHNIS.

C'est ce bois qui de joie et s'agite et murmure.

NAÏS.

Tu déchires mon voile!... Où me cacher? Hélas!
Me voilà nue! où fuir?

DAPHNIS.

A ton amant unie,
De plus riches habits couvriront tes appas.

NAÏS.

Tu promets maintenant, tu préviens mon envie ;
Bientôt à mes regrets tu m'abandonneras.

DAPHNIS.

Oh ! non, jamais. Pourquoi, grands dieux ! ne puis-je
Te donner et mon sang, et mon âme, et ma vie !

NAÏS.

Ah !... Daphnis ! je me meurs... Apaise ton courroux,
Diane.

DAPHNIS.

Que crains-tu ? L'Amour sera pour nous.

NAÏS.

Ah ! méchant ! qu'as-tu fait ?

DAPHNIS.

J'ai signé ma promesse.

NAÏS.

J'entrai fille en ce bois et chère à ma déesse.

DAPHNIS.

Tu vas en sortir femme et chère à ton époux.

III

MNASYLE ET CHLOË

CHLOË.

Fleurs, bocage sonore, et mobiles roseaux
Où murmure Zéphyre au murmure des eaux,
Parlez, le beau Mnasye est-il sous vos ombrages ?
Il visite souvent vos paisibles rivages.

Souvent j'écoute, et l'air qui gémit dans vos bois
A mon oreille au loin vient apporter sa voix.

MNASYLE.

Onde, mère des fleurs, naïade transparente
Qui pressez mollement cette enceinte odorante,
Amenez-y Chloé, l'amour de mes regards.
Vos bords m'offrent souvent ses vestiges épars.
Souvent ma bouche vient, sous vos sombres allées,
Baiser l'herbe et les fleurs que ses pas ont foulées.

CHLOÉ.

Oh ! s'il pouvait savoir quel amoureux ennui
Me rend cher ce bocage où je rêve de lui !
Peut-être je devais d'un souris favorable
L'inviter, l'engager à me trouver aimable.

MNASYLE.

Si pour m'encourager quelque dieu bienfaiteur
Lui disait que son nom fait palpiter mon cœur !
J'aurais dû l'inviter, d'une voix douce et tendre,
A se laisser aimer, à m'aimer, à m'entendre.

CHLOÉ.

Ah ! je l'ai vu ; c'est lui. Dieux ! je vais lui parler !
O ma bouche, ô mes yeux, gardez de vous troubler.

MNASYLE.

Le feuillage a frémi. Quelque robe légère...
C'est elle ! O mes regards, ayez soin de vous taire.

CHLOÉ.

Quoi ! Mnasye est ici ? Seule, errante, mes pas
Cherchaient ici le frais et ne t'y croyaient pas.

MNASYLE.

Seul, au bord de ces flots que le tilleul couronne,
J'avais fui le soleil et n'attendais personne...

.

IV

ARCAS ET PALÉMON

PALÉMON.

Tu poursuis Damalis ; mais cette blonde tête
 Pour le joug de Vénus n'est point encore prête.
 C'est une enfant encore ; elle fuit tes liens,
 Et ses yeux innocents n'entendent pas les tiens.
 Ta génisse naissante au sein du pâturage
 Ne cherche au bord des eaux que le saule et l'ombrage ;
 Sans répondre à la voix des époux mugissants,
 Elle se mêle aux jeux de ses frères naissants.
 Le fruit encore vert, la vigne encore acide,
 Tentent de ton palais l'inquiétude avide.
 Va, l'automne, bientôt succédant à des fleurs,
 Saura mûrir pour toi leurs mielleuses liqueurs.
 Tu la verras bientôt, lascive et caressante,
 Tourner vers les baisers sa tête languissante.
 Attends. Le jeune épi n'est point couronné d'or ;
 Le sang du doux mûrier ne jaillit point encor ;
 La fleur n'a point percé sa tunique sauvage ;
 Le jeune oiseau n'a point encore de plumage.
 Qui prévient le moment l'empêche d'arriver.

ARCAS.

Qui le laisse échapper ne peut le retrouver.
 Les fleurs ne sont pas tout. Le verger vient d'éclorre
 Et l'automne a tenu les promesses de Flore.
 Le fruit est mûr et garde en sa douce âpreté

D'un fruit à peine mûr l'aimable crudité.
 L'oiseau d'un doux plumage enveloppe son aile.
 Du milieu des bourgeons le feuillage étincelle.
 La rose et Damalis de leur jeune prison
 Ont ensemble percé la jalouse cloison.
 Effrayée et confuse, et versant quelques larmes,
 Sa mère en souriant a calmé ses alarmes.
 L'hyménée a souri quand il a vu son sein
 Pouvoir bientôt remplir une amoureuse main.
 Sur le coing parfumé le doux printemps colore
 Une molle toison intacte et vierge encore.
 La grenade entr'ouverte au fond de ses réseaux
 Nous laisse voir l'éclat de ses rubis nouveaux.

.

V

HYLAS

AU CHEVALIER DE PANGE

Le navire, éloquent fils des bois du Pénée,
 Qui portait à Colchos la Grèce fortunée,
 Craignant près de l'Euxin les menaces du Nord,
 S'arrête et se confie au doux calme d'un port.
 Aux regards des héros le rivage est tranquille;
 Ils descendent. Hylas prend un vase d'argile,
 Et va, pour leurs banquets sur l'herbe préparés,
 Chercher une onde pure en ces bords ignorés.
 Reines, au sein d'un bois, d'une source prochaine,

Trois naïades l'ont vu s'avancer dans la plaine.
 Elles ont vu ce front de jeunesse éclatant,
 Cette bouche, ces yeux. Et leur onde à l'instant,
 Plus limpide, plus belle, un plus léger zéphyre,
 Un murmure plus doux l'avertit et l'attire :
 Il accourt. Devant lui l'herbe jette des fleurs ;
 Sa main errante suit l'éclat de leurs couleurs ;
 Elle oublie, à les voir, l'emploi qui la demande,
 Et s'égare à cueillir une belle guirlande.
 Mais l'onde encor soupire et sait le rappeler.
 Sur l'immobile arène il l'admire couler,
 Se courbe, et, s'appuyant à la rive penchante,
 Dans le cristal sonnante plonge l'urne pesante.
 De leurs roseaux touffus les trois nymphes soudain
 Volent, fendent leurs eaux, l'entraînent par la main
 En un lit de joncs frais et de mousses nouvelles.
 Sur leur sein, dans leurs bras, assis au milieu d'elles,
 Leur bouche, en mots mielleux où l'amour est vanté,
 Le rassure, et le loue, et flatte sa beauté.
 Leurs mains vont caressant sur sa joue enfantine
 De la jeunesse en fleur la première étamine,
 Ou sèchent en riant quelques pleurs gracieux
 Dont la frayeur subite avait rempli ses yeux.

« Quand ces trois corps d'albâtre atteignaient le rivage,
 D'abord j'ai cru, dit-il, que c'était mon image
 Qui, de cent flots brisés prompte à suivre la loi,
 Ondoyante, volait et s'élançait vers moi. »

Mais Alcide inquiet, que presse un noir augure,
 Va, vient, le cherche, crie auprès de l'onde pure :
 « Hylas ! Hylas ! » Il crie et mille et mille fois.

Le jeune enfant de loin croit entendre sa voix,
Et du fond des roseaux, pour adoucir sa peine,
Lui répond d'une voix inentendue et vaine.

De Pange, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil
Court cette jeune idylle au teint frais et vermeil.
« Va trouver mon ami, va, ma fille nouvelle »,
Lui disais-je. Aussitôt, pour te paraître belle,
L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillants ;
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs ;
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
Et sa flûte à la main, sa flûte qui s'apprête
A défier un jour les pipeaux de Segrais,
Seuls connus parmi nous aux nymphes des forêts.

VI

LYDÉ

« Mon visage est flétri des regards du soleil.
Mon pied blanc sous la ronce est devenu vermeil.
J'ai suivi tout le jour le fond de la vallée ;
Des bêlements lointains partout m'ont appelée.
J'ai couru : tu fuyais sans doute loin de moi :
C'étaient d'autres pasteurs. Où te chercher, ô toi
Le plus beau des humains ? Dis-moi, fais-moi connaître
Où sont donc tes troupeaux, où tu les mènes paître.

O jeune adolescent ! tu rougis devant moi.
Vois mes traits sans couleur ; ils pâlisent pour toi :
C'est ton front virginal, ta grâce, ta décence ;

Viens. Il est d'autres jeux que les jeux de l'enfance.
 O jeune adolescent, viens savoir que mon cœur
 N'a pu de ton visage oublier la douceur.
 Bel enfant, sur ton front la volupté réside.
 Ton regard est celui d'une vierge timide.
 Ton sein blanc, que ta robe ose cacher au jour,
 Semble encore ignorer qu'on soupire d'amour.
 Viens le savoir de moi; viens, je veux te l'apprendre.
 Viens remettre en mes mains ton âme vierge et tendre,
 Afin que mes leçons, moins timides que toi,
 Te fassent soupirer et languir comme moi;
 Et qu'enfin rassuré, cette joue enfantine
 Doive à mes seuls baisers cette rougeur divine.
 Oh! je voudrais qu'ici tu vinses un matin
 Reposer mollement ta tête sur mon sein!
 Je te verrais dormir, retenant mon haleine
 De peur de t'éveiller, ne respirant qu'à peine.
 Mon écharpe de lin, que je ferais flotter,
 Loin de ton beau visage aurait soin d'écarter
 Les insectes volants et la jalouse abeille... »

La nymphe l'aperçoit, et l'arrête, et soupire.
 Vers un banc de gazon, tremblante, elle l'attire;
 Elle s'assied. Il vient, timide avec candeur,
 Ému d'un peu d'orgueil, de joie et de pudeur.
 Les deux mains de la nymphe errent à l'aventure.
 L'une, de son front blanc, va de sa chevelure
 Former les blonds anneaux. L'autre de son menton
 Caresse lentement le mol et doux coton.
 « Approche, bel enfant, approche, lui dit-elle,
 Toi si jeune et si beau, près de moi jeune et belle.

Viens, ô mon bel ami, viens, assieds-toi sur moi.
 Dis, quel âge, mon fils, s'est écoulé pour toi?
 Aux combats du gymnase as-tu quelque victoire?
 Aujourd'hui, m'a-t-on dit, tes compagnons de gloire,
 Trop heureux! te pressaient entre leurs bras glissants,
 Et l'olive a coulé sur tes membres luisants.

Tu baisses tes yeux noirs? Bienheureuse la mère
 Qui t'a formé si beau, qui t'a nourri pour plaire!
 Sans doute elle est déesse. Eh quoi! ton jeune sein
 Tremble et s'élève? Enfant, tiens, porte ici ta main.
 Le mien plus arrondi s'élève davantage.

Ce n'est pas (le sais-tu? déjà dans le bocage
 Quelque voile de nymphe est-il tombé pour toi?),
 Ce n'est pas cela seul qui diffère chez moi.

Tu souris? tu rougis? Que ta joue est brillante!
 Que ta bouche est vermeille et ta peau transparente!
 N'es-tu pas Hyacinthe au blond Phœbus si cher?
 Ou ce jeune Troyen ami de Jupiter?

Ou celui qui, naissant pour plus d'une immortelle,
 Entr'ouvrit de Myrrha l'écorce maternelle?
 Enfant, qui que tu sois, oh! tes yeux sont charmants.
 Bel enfant, baise-moi. Mon cœur de mille amants
 Rejeta mille fois la poursuite enflammée;
 Mais toi seul aime-moi, j'ai besoin d'être aimée.

.
 La pierre de ma tombe à la race future
 Dira qu'un seul hymen délia ma ceinture.

.
 Viens: là, sur des joncs frais ta place est toute prête.
 Viens, viens, sur mes genoux, viens reposer ta tête.
 Les yeux levés sur moi, tu resteras muet,
 Et je te chanterai la chanson qui te plaît.

Comme on voit, au moment où Phœbus va renaître,
 La nuit prête à s'enfuir, le jour prêt à paraître,
 Je verrai tes beaux yeux, les yeux de mon ami,
 En un léger sommeil se fermer à demi.

Tu me diras : « Adieu ! je dors ; adieu ! ma belle. »
 « Adieu ! dirai-je, adieu ! dors, mon ami fidèle,
 « Car le. . . aussi dort, le front vers les cieux. »
 Et j'irai te baiser et le front et les yeux.

.

Ne me regarde point ; cache, cache tes yeux ;
 Mon sang en est brûlé ; tes regards sont des feux.
 Viens, viens. Quoique vivant et dans ta fleur première,
 Je veux avec mes mains te fermer la paupière,
 Ou, malgré tes efforts, je prendrai ces cheveux
 Pour en faire un bandeau qui te cache les yeux

.

FRAGMENT

« Laisse, ô blanche Lydé, toi par qui je soupire,
 Sur ton pâle berger tomber un doux sourire.
 Et de ton grand œil noir daignant chercher ses pas,
 Dis-lui : « Pâle berger, viens, je ne te hais pas. »
 — Pâle berger aux yeux mourants, à la voix tendre,
 Cesse, à mes doux baisers cesse enfin de prétendre.
 Non, berger, je ne puis ; je n'en ai point pour toi.
 Ils sont tous à Mœris, ils ne sont plus à moi. »

VII

L'AMOUR ET LE BERGER

Loin des bords trop fleuris de Gnide et de Paphos,
Effrayé d'un bonheur ennemi du repos,
J'allais, nouveau pasteur, aux champs de Syracuse
Invoquer dans mes vers la nymphe d'Aréthuse,
Lorsque Vénus, du haut des célestes lambris,
Sans armes, sans carquois, vint m'amener son fils.
Tous deux ils souriaient : « Tiens, berger, me dit-elle,
Je te laisse mon fils, sois son guide fidèle ;
Des champêtres douceurs instruis ses jeunes ans ;
Montre-lui la sagesse, elle habite les champs. »
Elle fuit. Moi, crédule à cette voix perfide
J'appelle près de moi l'enfant doux et timide.
Je lui dis nos plaisirs et la paix des hameaux :
Un dieu même au Pénée abreuvant des troupeaux ;
Bacchus et les moissons ; quel dieu, sur le Ménale,
Forma de neuf roseaux une flûte inégale.
Mais lui, sans écouter mes rustiques leçons,
M'apprenait à son tour d'amoureuses chansons :
La douceur d'un baiser et l'empire des belles ;
Tout l'Olympe soumis à des beautés mortelles ;
Des flammes de Vénus Pluton même animé ;
Et le plaisir divin d'aimer et d'être aimé.
Que ses chants étaient doux ! je m'y laissai surprendre.
Mon âme ne pouvait se lasser de l'entendre.
Tous mes préceptes vains, bannis de mon esprit,

Pour jamais firent place à tout ce qu'il m'apprit.
 Il connaît sa victoire, et sa bouche embaumée
 Verse un miel amoureux sur ma bouche pâmée.
 Il coula dans mon cœur; et, de cet heureux jour,
 Et ma bouche et mon cœur n'ont respiré qu'amour.

VIII

PANNYCHIS

Plusieurs jeunes filles entourent un petit enfant,... le caressent... « On dit que tu as fait une chanson pour Pannychis, ta cousine? — Oui, je l'aime, Pannychis... Elle est belle; elle a cinq ans comme moi... Nous avons arrondi ce berceau en buisson de roses... Nous nous promenons sous cet ombrage... On ne peut pas nous y troubler, car il est trop bas pour qu'on y puisse entrer. Je lui ai donné une statue de Vénus que mon père m'a faite avec du buis : elle l'appelle sa fille, elle la couche sur des feuilles dans une écorce de grenade... Tous les amants font toujours des chansons pour leur bergère,... et moi aussi, j'en ai fait une pour elle... — Eh bien, chante-nous ta chanson, et nous te donnerons des raisins, des figues mielleuses... »

Donnez-les-moi d'abord, et puis je vais chanter...

Il tend ses deux mains... On lui donne,... et puis,

D'une voix douce et claire il se met à chanter :
 « Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes ;
 Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.
 Vois comme je suis grand ! vois comme je suis beau !

Hier je me suis mis auprès de mon chevreau :
Par Pollux et Minerve ! il ne pouvait qu'à peine
Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.
D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr
Pour un beau scarabée étincelant d'azur ;
il couche sur la laine, et je te le destine.
Ce matin j'ai trouvé parmi l'algue marine
Une vaste coquille aux brillantes couleurs ;
Nous l'emplirons de terre, il y viendra des fleurs.
Je veux, pour te montrer une flotte nombreuse,
Lancer sur notre étang des écorces d'yeuse.
Le chien de la maison est si doux ! chaque soir
Mollement sur son dos je veux te faire asseoir ;
Et, marchant devant toi jusques à notre asile,
Je guiderai les pas de ce coursier docile. »

...Il s'en va bien baisé, bien caressé... Les jeunes beautés le suivent de loin. Arrivées aux rosiers, elles regardent par-dessus le berceau, sous lequel elles les voient occupés à former avec des buissons de myrte un temple de verdure autour d'un petit autel, pour leur statue de Vénus. Elles rient. Ils lèvent la tête, les voient et leur disent de s'en aller. On les embrasse, ... et, en s'en allant, la jeune Myrto dit : « Heureux âge !... Mes compagnes, venez voir aussi chez moi les monuments de notre enfance... J'ai entouré d'une haie, pour le conserver, le jardin que j'avais alors... Une chèvre l'aurait brouté tout entier en une heure... C'est là que je vivais avec Clinias ; il m'appelait déjà sa femme, et je l'appelais mon époux... Nous n'étions pas plus hauts que telle plante. Nous nous serions perdus dans une forêt de thym... Vous y verrez encore les romarins s'élever en berceau comme des cyprès autour du tombeau de marbre où sont écrits les vers d'Anyté... Mon bien-aimé m'avait donné une cigale et une sauterelle ; elles moururent, je leur élevai ce tombeau parmi le romarin. J'étais en pleurs... La belle Anyté passa, sa lyre à la main. « Qu'as-tu ? me demanda-

t-elle. — Ma cigale et ma sauterelle sont mortes... — Ah ! dit-elle, nous devons tous mourir... » (Cinq ou six vers de morale.) Puis elle écrivit sur la pierre :

« O sauterelle , à toi, rossignol des fougères,
A toi, verte cigale, amante des bruyères,
Mirto de cette tombe éleva les honneurs,
Et sa joue enfantine est humide de pleurs :
Car l'avare Achéron, les sœurs impitoyables
Ont ravi de ses jeux ces compagnons aimables. »

IX

LES COLOMBES

Deux belles s'étaient baisées... Le poète-berger, témoin jaloux de leurs caresses, chante ainsi :

« Que les deux beaux oiseaux, les colombes fidèles,
Se baisent. Pour s'aimer les dieux les firent belles.
Sous leur tête mobile, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.
Leur voix est pure et tendre, et leur âme innocente,
Leurs yeux doux et sereins, leur bouche caressante.
L'une a dit à sa sœur : « Ma sœur

Ma sœur, en un tel lieu croissent l'orge et le millet...

L'autour et l'oiseleur, ennemis de nos jours,
De ce réduit, peut-être, ignorent les détours,
Viens

Je te choisirai moi-même les graines que tu aimes, et mon bec s'entrelacera dans le tien. »

.
L'autre a dit à sa sœur : « Ma sœur, une fontaine
Coule dans ce bosquet »

L'oie ni le canard n'en ont jamais souillé les eaux, ni leurs cris... Viens, nous y trouverons une boisson pure.

Et nous y baignerons notre tête et nos ailes,

et mon bec ira polir ton plumage. » — Elles vont, elles se promènent en roucoulant au bord de l'eau ; elles boivent, se baignent, mangent, puis, sur un rameau, leurs becs s'entrelacent ; elles se polissent leur plumage l'une à l'autre.

Le voyageur, passant en ces fraîches campagnes,
Dit : « O les beaux oiseaux ! ô les belles compagnes ! »

Il s'arrêta longtemps à contempler leurs jeux ;
Puis, reprenant sa route et les suivant des yeux,
Dit : « Baisez, baisez-vous, colombes innocentes,
Vos cœurs sont doux et purs et vos voix caressantes ;
Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat. »





ÉPIGRAMMES

I

SUR UN GROUPE

DE JUPITER ET D'EUROPE

ÉTRANGER, ce taureau qu'au sein des mers profondes
D'un pied léger et sûr tu vois fendre les ondes,
Est le seul que jamais Amphitrite ait porté.
Il nage aux bords crétois. Une jeune beauté
Dont le vent fait voler l'écharpe obéissante
Sur ses flancs est assise, et d'une main tremblante
Tient sa corne d'ivoire, et, les pleurs dans les yeux,
Appelle ses parents, ses compagnes, ses jeux ;
Et, redoutant la vague et ses assauts humides,
Retire et veut sous soi cacher ses pieds timides.

L'art a rendu l'airain fluide et frémissant.
On croit le voir flotter. Ce nageur mugissant,
Ce taureau, c'est un dieu, c'est Jupiter lui-même.
Dans ces traits déguisés, du monarque suprême

Tu reconnais encore et la foudre et les traits.
Sidon l'a vu descendre au bord de ses guérets,
Sous ce front emprunté couvrant ses artifices,
Brillant objet des vœux de toutes les génisses.

La vierge tyrienne, Europe, son amour,
Imprudente, le flatte : il la flatte à son tour :
Et, se fiant à lui, la belle désirée
Ose asseoir sur son flanc cette charge adorée.
Il s'élançe dans l'onde ; et le divin nageur,
Le taureau, roi des dieux, l'humide ravisseur,
A déjà passé Chypre et ses rives fertiles ;
Il approche de Crète, et va voir les cent villes.

II

MNAÏS

Bergers, vous dont ici la chèvre vagabonde,
La brebis se traînant sous sa laine féconde,
Au front de la colline accompagnent les pas,
A la jeune Mnaïs rendez, rendez, hélas !
Par Cybèle et Cérès et sa fille adorée,
Une grâce légère, une grâce sacrée,
Naguère auprès de vous elle avait son berceau.
Et sa vingtième année a trouvé le tombeau.
Que vos agneaux au moins viennent près de ma cendre
Me bêler les accents de leur voix douce et tendre,
Et paître au pied d'un roc où, d'un son enchanteur,
La flûte parlera sous les doigts du pasteur.

Qu'au retour du printemps, dépouillant la prairie,
Des dons du villageois ma tombe soit fleurie ;
Puis, d'une brebis mère et docile à sa main,
En un vase d'argile il pressera le sein,
Et sera chaque jour d'un lait pur arrosée
La pierre en ce tombeau sur mes mânes posée.
Morts et vivants, il est encor pour nous unir
Un commerce d'amour et de doux souvenir.

III

A L'HIRONDELLE

Fille de Pandion , ô jeune Athénienne,
La cigale est ta proie, hirondelle inhumaine,
Et nourrit tes petits qui, débiles encor,
Nus, tremblants, dans les airs n'osent prendre l'essor.
Tu voles ; comme toi la cigale a des ailes.
Tu chantes ; elle chante. A vos chansons fidèles
Le moissonneur s'égaye, et l'automne orageux
En des climats lointains vous chasse toutes deux.
Oses-tu donc porter, dans ta cruelle joie,
A ton nid sans pitié cette innocente proie ?
Et faut-il voir périr un chanteur sans appui
Sous ta morsure, hélas ! d'un chanteur comme lui ?

IV

L'AMOUR LABOUREUR

Nouveau cultivateur, armé d'un aiguillon,
L'Amour guide le soc et trace le sillon ;
Il presse sous le joug les taureaux qu'il enchaîne.
Son bras porte le grain qu'il sème dans la plaine.
Levant le front, il crie au monarque des dieux :
« Toi, mûris mes moissons, de peur que, loin des cieux,
Au joug d'Europe encor ma vengeance puissante
Ne te fasse courber ta tête mugissante. »

V

L'AMOUR ENDORMI

Là reposait l'Amour, et sur sa joue en fleur
D'une pomme brillante éclatait la couleur.
Je vis, dès que j'entrai sous cet épais bocage,
Son arc et son carquois suspendus au feuillage.
Sur des monceaux de rose au calice embaumé
Il dormait. Un souris sur sa bouche formé
L'entr'ouvrait mollement, et de jeunes abeilles
Venaient cueillir le miel de ses lèvres vermeilles.

VI

« Virginité chérie ! ô compagne innocente !
 Où vas-tu ! Je te perds ; ah ! tu fuis loin de moi !
 — Oui, je pars loin de toi ; pour jamais je m'absente.
 Adieu. C'est pour jamais. Je ne suis plus à toi. »

VII

MÉDÉE

Au sang de ses enfants, de vengeance égarée,
 Une mère plongea sa main dénaturée ;
 Et l'amour, l'amour seul, avait conduit sa main.
 Mère, tu fus impie, et l'amour inhumain.
 Mère ! amour ! qui des deux eut plus de barbarie ?
 L'amour fut inhumain ; mère, tu fus impie.

Plût aux dieux que la Thrace aux rameurs de Jason
 Eût fermé le Bosphore, orageuse prison ;
 Que, Minerve abjurant leur fatale entreprise,
 Pélion n'eût jamais, au bord du bel Amphryse,
 Vu le chêne, le pin, ses plus antiques fils,
 Former, lancer aux flots, sous la main de Tiphys,
 Ce navire animé, fier conquérant du Phase,
 Qui sut ravir aux bois du menaçant Caucase
 L'or du bélier divin, présent de Néphélé,
 Téméraire nageur qui fit périr Hellé !

VIII

Ah ! prends un cœur humain, laboureur trop avide,
Lorsque d'un pas tremblant l'indigence timide
De tes larges moissons vient, le regard confus,
Recueillir après toi les restes superflus.
Souviens-toi que Cybèle est la mère commune ;
Laisse la probité que trahit la fortune,
Comme l'oiseau du ciel, se nourrir à tes pieds
De quelques grains épars sur la terre oubliés.

IX

Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile
Le soir emplis de lait trente vases d'argile,
Crains la génisse pourpre, au farouche regard,
Qui marche toujours seule, et qui pâit à l'écart.
Libre, elle lutte et fuit intraitable et rebelle.
Tu ne presseras point sa féconde mamelle,
A moins qu'avec adresse un de ses pieds lié
Sous un cuir souple et lent ne demeure plié.





ÉTUDES ET FRAGMENTS

I

BACCHUS

VIENS, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,
O Dionyse, Évan, Iacchus et Lénée;
Viens, tel que tu parus aux déserts de Naxos,
Quand ta voix rassurait la fille de Minos.
Le superbe éléphant, en proie à ta victoire,
Avait de ses débris formé ton char d'ivoire.
De pampres, de raisins, mollement enchaîné,
Le tigre aux larges flancs de taches sillonné,
Et le lynx étoilé, la panthère sauvage,
Promenaient avec toi ta cour sur ce rivage.
L'or reluisait partout aux axes de tes chars.
Les Ménades couraient en longs cheveux épars
Et chantaient Évius, Bacchus et Thyonée,
Et Dionyse, Évan, Iacchus et Lénée,
Et tout ce que pour toi la Grèce eut de beaux noms.
Et la voix des rochers répétait leurs chansons;
Et le rauque tambour, les sonores cymbales,
Les hautbois tortueux, et les doubles crotales

Qu'agitaient en dansant sur ton bruyant chemin
Le faune, le satyre et le jeune sylvain,
Au hasard attroupés autour du vieux Silène,
Qui, sa coupe à la main, de la rive indienne,
Toujours ivre, toujours débile, chancelant,
Pas à pas cheminait sur son âne indolent.

II

HERCULE

CÉta, mont ennobli par cette nuit ardente,
Quand l'infidèle époux d'une épouse imprudente
Reçut de son amour un présent trop jaloux,
Victime du centaure immolé par ses coups !
Il brise tes forêts : ta cime épaisse et sombre
En un bûcher immense amoncelle sans nombre
Les sapins résineux que son bras a ployés.
Il y porte la flamme ; il monte, sous ses pieds
Étend du vieux lion la dépouille héroïque,
Et, l'œil au ciel, la main sur la massue antique,
Attend sa récompense et l'heure d'être un dieu.
Le vent souffle et mugit. Le bûcher tout en feu
Brille autour du héros, et la flamme rapide
Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide !

III

LE SATYRE ET LA FLUTE

Toi ! de Mopsus ami ! Non loin de Bérécynte
 Certain satyre un jour trouva la flûte sainte
 Dont Hyagnis calmait ou rendait furieux
 Le cortège énervé de la mère des dieux.
 Il appelle aussitôt, des fanges du Méandre,
 Les nymphes de l'Asie, et leur dit de l'entendre ;
 Que tout l'art d'Hyagnis n'était que dans ce bui ;
 Qu'il a, grâce au destin, des doigts tout comme lui.
 On s'assied. Le voilà qui se travaille et sue,
 Souffle, agite ses doigts, tord sa lèvre touffue,
 Enfle sa joue épaisse, et fait tant qu'à la fin
 Le bois résonne et pousse un cri rauque et chagrin.
 L'auditoire étonné se lève, non sans rire.
 Les éloges railleurs fondent sur le satyre
 Qui pleure, et des chiens même, en fuyant vers le bois,
 Évite comme il peut les dents et les abois.

EUPHROSYNE

Ah ! ce n'est point à moi qu'on s'occupe de plaire.
 Ma sœur plus tôt que moi dut le jour à ma mère.
 Si quelques beaux bergers apportent une fleur,

Je sais qu'en me l'offrant ils regardent ma sœur.
S'ils vantent les attraits dont brille mon visage,
Ils disent à ma sœur : « C'est ta vivante image. »
Ah ! pourquoi n'ai-je encor vu que douze moissons ?
Nul amant ne me flatte en ses douces chansons ;
Nul ne dit qu'il mourra si je suis infidèle.
Mais j'attends. L'âge vient. Je sais que je suis belle.
Je sais qu'on ne voit point d'attraits plus désirés
Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés,
Dans une bouche étroite un double rang d'ivoire,
Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.

V

A compter nos brebis je remplace ma mère ;
Dans nos riches enclos j'accompagne mon père ;
J'y travaille avec lui. C'est moi de qui la main,
Au retour de l'été, fait résonner l'airain
Pour arrêter bientôt d'une ruche troublée
Avec ses jeunes rois la jeunesse envolée.
Une ruche nouvelle à ces peuples nouveaux
Est ouverte ; et l'essaim, conduit dans les rameaux
Qu'un olivier voisin présente à son passage,
Pend en grappe bruyante à son amer feuillage.

VI

J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle ;
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.
Debout sur ses genoux, mon innocente main
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein,

Et sa main quelquefois, aimable et caressante,
 Feignait de châtier mon enfance imprudente.
 C'est devant ses amants, auprès d'elle confus,
 Que la fière beauté me caressait le plus.
 Que de fois (mais, hélas! que sent-on à cet âge?)
 Les baisers de sa bouche ont pressé mon visage!
 Et les bergers disaient, me voyant triomphant :
 « Oh ! que de biens perdus ! ô trop heureux enfant ! »

VII

Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche,
 Quand lui-même, appliquant la flûte sur ma bouche,
 Riant et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
 M'appelait son rival et déjà son vainqueur.
 Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
 A souffler une haleine harmonieuse et pure ;
 Et ses savantes mains prenaient mes jeunes doigts,
 Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois,
 Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
 A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

VIII

L'impur et fier époux que la chèvre désire
 Baisse le front, se dresse et cherche le satyre.
 Le satyre, averti de cette inimitié,
 Affermit sur le sol la corne de son pied ;
 Et leurs obliques fronts, lancés tous deux ensemble,
 Se choquent ; l'air frémit, le bois s'agite et tremble.

IX

Voilà ce que chantait aux Naïades prochaines
Ma Muse jeune et fraîche, amante des fontaines,
Assise au fond d'un antre aux nymphes consacré,
D'acanthé et d'aubépine et de lierre entouré.
L'Amour, qui l'écoutait caché dans le feuillage,
Sortit, la salua sirène du bocage
Ses blonds cheveux flottants par lui furent pressés
D'hyacinthe et de myrte en couronne tressés :
« Car ta voix, lui dit-il, est douce à mon oreille,
Autant que le cytise à la mielleuse abeille. »

X

ÉPILOGUE

Ma Muse pastorale aux regards des Français
Ose ne point rougir d'habiter les forêts.
Elle veut présenter aux belles de nos villes
La champêtre innocence et les plaisirs tranquilles ;
Et, ramenant Palès des climats étrangers,
Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.
Elle a vu, me suivant dans mes courses rustiques,
Tous les lieux illustrés par des chants bucoliques.
Ses pas de l'Arcadie ont visité les bois,
Et ceux du Mincius, que Virgile autrefois
Vit, à ses doux accents, incliner leur feuillage ;
Et d'Hermus aux flots d'or l'harmonieux rivage,

Où Bion, de Vénus répétant les douleurs,
Du beau sang d'Adonis a fait naître des fleurs ;
Vous, Aréthuse aussi, que de toute fontaine
Théocrite et Moschus firent la souveraine ;
Et les bords montueux de ce lac enchanté,
Des vallons de Zurich pure divinité,
Qui du sage Gessner à ses nymphes avides
Murmure les chansons sous leurs antres humides.
Elle s'est abreuvée à ces savantes eaux,
Et partout sur leurs bords a coupé des roseaux.
Puisse-t-elle en avoir pris sur les mêmes tiges
Que ces chanteurs divins, dont les doctes prestiges
Ont aux fleuves charmés fait oublier leur cours,
Aux troupeaux l'herbe tendre, au pasteur ses amours !
De ces roseaux liés par des nœuds de fougère
Elle osait composer sa flûte bocagère,
Et voulait, sous ses doigts exhalant de doux sons,
Chanter Pomone et Pan, les ruisseaux, les moissons,
Les vierges aux doux yeux, et les grottes muettes,
Et de l'âge d'amour les ardeurs inquiètes.





ÉLÉGIES

LIVRE PREMIER

MÉDITATIONS, VOYAGES

I

A ABEL

ABEL, doux confident de mes jeunes mystères,
Vois : mai nous a rendu nos courses solitaires.
Viens à l'ombre écouter mes nouvelles amours ;
Viens. Tout aime au printemps, et moi j'aime toujours.
Tant que du sombre hiver dura le froid empire,
Tu sais si l'aquilon s'unit avec ma lyre.
Ma Muse aux durs glaçons ne livre point ses pas ;
Délicate, elle tremble à l'aspect des frimas,
Et près d'un pur foyer, cachée en sa retraite,
Entend les vents mugir, et sa voix est muette.
Mais, sitôt que Procné ramène les oiseaux,

Dès qu'au riant murmure et des bois et des eaux
 Les champs ont revêtu leur robe d'hyménée,
 A ses caprices vains sans crainte abandonnée,
 Elle renaît; sa voix a retrouvé des sons;
 Et, comme la cigale, amante des buissons,
 De rameaux en rameaux tour à tour reposée,
 D'un peu de fleur nourrie et d'un peu de rosée,
 S'égaye, et, des beaux jours prophète harmonieux,
 Aux chants du laboureur mêle son chant joyeux;
 Ainsi, courant partout sous les nouveaux ombrages,
 Je vais chantant Zéphyr, les nymphes, les bocages,
 Et les fleurs du printemps et leurs riches couleurs,
 Et mes belles amours, plus belles que les fleurs.

II

Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire.
 Tu fuis, tu ne ris plus; rien ne saurait te plaire.
 La soie à tes travaux offre en vain des couleurs;
 L'aiguille sous tes doigts n'anime plus des fleurs.
 Tu n'aimes qu'à rêver, muette, seule, errante,
 Et la rose pâlit sur ta bouche mourante.
 Ah! mon œil est savant et depuis plus d'un jour,
 Et ce n'est pas à moi qu'on peut cacher l'amour.
 Les belles font aimer; elles aiment. Les belles
 Nous charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles!
 Sois tendre, même faible (on doit l'être un moment),
 Fidèle, si tu peux. Mais conte-moi comment,
 Quel jeune homme aux yeux bleus, empressé sans audace,
 Aux cheveux noirs, au front plein de charme et de grâce...
 Tu rougis? On dirait que je t'ai dit son nom.

Je le connais pourtant. Autour de ta maison
 C'est lui qui va, qui vient : et, laissant ton ouvrage,
 Tu cours, sans te montrer, épier son passage.
 Il fuit vite ; et ton œil, sur sa trace accouru,
 Le suit encor longtemps quand il a disparu.
 Nul, en ce bois voisin où trois fêtes brillantes
 Font voler au printemps nos nymphes triomphantes,
 Nul n'a sa noble aisance et son habile main
 A soumettre un coursier aux volontés du frein.

III

AU CHEVALIER DE PANGE

Quand la feuille en festons a couronné les bois,
 L'amoureux rossignol n'étouffe point sa voix.
 Il serait criminel aux yeux de la nature
 Si, de ses dons heureux négligeant la culture,
 Sur son triste rameau, muet dans ses amours,
 Il laissait sans chanter expirer les beaux jours.
 Et toi, rebelle aux dons d'une si tendre mère,
 Dégoûté de poursuivre une Muse étrangère,
 Dont tu choisis la cour trop bruyante pour toi,
 Tu t'es fait du silence une coupable loi !
 Tu naquis rossignol. Pourquoi, loin du bocage
 Où des jeunes rosiers le balsamique ombrage
 Eût redit tes doux sons sans murmure écoutés,
 T'en allais-tu chercher la Muse des cités ?
 Cette Muse, d'éclat, de pourpre environnée,
 Qui, le glaive à la main, du diadème ornée,

Vient au peuple assemblé, d'une dolente voix,
 Pleurer les grands malheurs, les empires, les rois?
 Que n'étais-tu fidèle à ces Muses tranquilles
 Qui cherchent la fraîcheur des rustiques asiles,
 Le front ceint de lilas et de jasmins nouveaux,
 Et vont sur leurs attraits consulter les ruisseaux?
 Viens dire à leurs concerts la beauté qui te brûle.
 Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle,
 Fuirais-tu les hameaux, ce séjour enchanté
 Qui rend plus séduisant l'éclat de la beauté?
 L'Amour aime les champs, et les champs l'ont vu naître.
 La fille d'un pasteur, une vierge champêtre,
 Dans le fond d'une rose, un matin de printemps,
 Le trouva nouveau-né.
 Le sommeil entr'ouvrait ses lèvres colorées.
 Elle saisit le bout de ses ailes dorées,
 L'ôta de son berceau d'une timide main,
 Tout trempé de rosée, et le mit dans son sein.
 Tout, mais surtout les champs sont restés son empire.
 Là tout aime, tout plaît, tout jouit, tout soupire;
 Là de plus beaux soleils dorent l'azur des cieux;
 Là les prés, les gazons, les bois harmonieux,
 De mobiles ruisseaux la colline animée,
 L'âme de mille fleurs dans les zéphyrsemée;
 Là parmi les oiseaux l'Amour vient se poser;
 Là sous les antres frais habite le baiser.
 Les Muses et l'Amour ont les mêmes retraites.
 L'astre qui fait aimer est l'astre des poètes.
 Bois, écho, frais zéphyr, dieux champêtres et doux,
 Le génie et les vers se plaisent parmi vous.
 J'ai choisi parmi vous ma Muse jeune et chère;
 Et, bien qu'entre ses sœurs elle soit la dernière,

Elle plaît. Mes amis, vos yeux en sont témoins.
 Et puis une plus belle eût voulu plus de soins ;
 Délicate et craintive, un rien la décourage,
 Un rien sait l'animer. Curieuse et volage,
 Elle va parcourant tous les objets flatteurs
 Sans se fixer jamais, non plus que sur les fleurs
 Les zéphyrz vagabonds, doux rivaux des abeilles,
 Ou le baiser ravi sur des lèvres vermeilles.
 Une source brillante, un buisson qui fleurit,
 Tout amuse ses yeux ; elle pleure, elle rit.
 Tantôt à pas rêveurs, mélancolique et lente,
 Elle erre avec une onde et pure et languissante ;
 Tantôt elle va, vient, d'un pas léger et sûr,
 Poursuit le papillon brillant d'or et d'azur,
 Ou l'agile écureuil, ou, dans un nid timide,
 Sur un oiseau surpris pose une main rapide.
 Quelquefois, gravissant la mousse du rocher,
 Dans une touffe épaisse elle va se cacher,
 Et sans bruit épier sur la grotte pendante
 Ce que dira le faune à la nymphe imprudente,
 Qui dans cet antre sourd et des faunes ami
 Refusait de le suivre, et pourtant l'a suivi.
 Souvent même, écoutant de plus hardis caprices,
 Elle ose regarder au fond des précipices,
 Où sur le roc mugit le torrent effréné
 Du droit sommet d'un mont tout à coup déchaîné.
 Elle aime aussi chanter à la moisson nouvelle,
 Suivre les moissonneurs et lier la javelle.
 L'Automne au front vermeil, ceint de pampres nouveaux,
 Parmi les vendangeurs l'égare en des coteaux ;
 Elle cueille la grappe, ou blanche, ou purpurine ;
 Le doux jus des raisins teint sa bouche enfantine ;

Ou, s'ils pressent leurs vins, elle accourt pour les voir,
Et son bras avec eux fait crier le pressoir.

Viens, viens, mon jeune ami; viens, nos Muses t'attendent;
Nos fêtes, nos banquets, nos courses, te demandent;
Viens voir ensemble et l'ancre et l'onde et les forêts.
Chaque soir une table aux suaves apprêts
Assoira près de nous nos belles adorées;
Ou, cherchant dans le bois des nymphes égarées,
Nous entendrons les ris, les chansons, les festins;
Et les verres emplis sous les bosquets lointains
Viendront animer l'air, et, du sein d'une treille,
De leur voix argentine égayer notre oreille.
Mais si, toujours ingrat à ces charmantes sœurs,
Ton front rejette encor leurs couronnes de fleurs,
Si de leurs soins pressants la douce impatience
N'obtient que d'un refus la dédaigneuse offense,
Qu'à ton tour la beauté dont les yeux t'ont soumis
Refuse à tes soupirs ce qu'elle t'a promis;
Qu'un rival loin de toi de ses charmes dispose;
Et, quand tu lui viendras présenter une rose,
Que l'ingrate étonnée, en recevant ce don,
Ne t'ait vu de sa vie et demande ton nom.

IV

O Muses, accourez, solitaires divines,
Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines!
Soit qu'en ses beaux vallons Nîme égare vos pas;
Soit que de doux pensers, en de rians climats,
Vous retiennent aux bords de Loire ou de Garonne;

Soit que parmi les chœurs de ces nymphes du Rhône,
 La lune, sur les prés où son flambeau vous luit,
 Dansantes vous admire au retour de la nuit ;
 Venez. J'ai fui la ville aux Muses si contraire,
 Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire.
 Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour
 Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour.
 Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre
 L'oisive rêverie au suave délire ;
 Et les rapides chars et leurs cercles d'airain
 Effarouchent les vers qui se taisent soudain.
 Venez. Que vos bontés ne me soient point avarés !

Mais, oh ! faisant de vous mes pénates, mes lares,
 Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi !
 Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi
 Dormir et ne rien faire, inutile poète,
 Goûter le doux oubli d'une vie inquiète !
 Vous savez si toujours, dès mes plus jeunes ans,
 Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs ;
 Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires,
 Cet âge d'or si cher à vos doctes mémoires,
 Ces fleuves, ces vergers, Éden aimé des cieux
 Et du premier humain berceau délicieux ;
 L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,
 Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente ;
 Joseph, qui dans Sichem cherche et retrouve, hélas !
 Ses dix frères pasteurs qui ne l'attendaient pas ;
 Rachel, objet sans prix qu'un amoureux courage
 N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage.
 Oh ! oui, je veux un jour, en des bords retirés,
 Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,

Avoir un humble toit, une source d'eau vive
 Qui parle, et dans sa fuite et féconde et plaintive
 Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.
 Là, je veux, ignorant le monde et ses travaux,
 Loin du superbe ennui que l'éclat environne,
 Vivre comme jadis, aux champs de Babylone,
 Ont vécu, nous dit-on, ces pères des humains
 Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints ;
 Avoir amis, enfants, épouse belle et sage ;
 Errer, un livre en main, de bocage en bocage ;
 Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,
 Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs.

Douce mélancolie ! aimable mensongère,
 Des antres, des forêts déesse tutélaire,
 Qui vient d'une insensible et charmante langueur
 Saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur,
 Quand, sorti vers le soir des grottes reculées,
 Il s'égaré à pas lents au penchant des vallées,
 Et voit des derniers feux le ciel se colorer
 Et sur les monts lointains un beau jour expirer.
 Dans sa volupté sage, et pensive et muette,
 Il s'assied, sur son sein laisse tomber sa tête.
 Il regarde à ses pieds, dans le liquide azur
 Du fleuve qui s'étend comme lui calme et pur,
 Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages,
 Et la pourpre en festons couronnant les nuages.
 Il revoit près de lui, tout à coup animés ;
 Ces fantômes si beaux, de nos cœurs tant aimés,
 Dont la troupe immortelle habite sa mémoire ;
 Julie, amante faible et tombée avec gloire ;
 Clarisse, beauté sainte où respire le ciel,

Dont la douleur ignore et la haine et le fiel,
 Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure ;
 Clémentine, adorée, âme céleste et pure,
 Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,
 Ne perd point l'innocence en perdant la raison.
 Mânes aux yeux charmants, vos images chéries
 Accourent occuper ses belles rêveries ;
 Ses yeux laissent tomber une larme. Avec vous
 Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.
 A vos persécuteurs il reproche leur crime.
 Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.
 Mais tout à coup il pense, ô mortels déplaisirs !
 Que ces touchants objets de pleurs et de soupirs
 Ne sont peut-être, hélas ! que d'aimables chimères,
 De l'âme et du génie enfants imaginaires.
 Il se lève, il s'agite à pas tumultueux ;
 En projets enchanteurs il égare ses vœux :
 Il ira, le cœur plein d'une image divine,
 Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,
 Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,
 La servir, l'adorer et vivre à ses genoux.

V

A LE BRUN

Mânes de Callimaque, ombre de Philétas,
 Dans vos saintes forêts daignez guider mes pas.
 J'ose, nouveau pontife, aux antres du Permesse,
 Mêler des chants français dans les chœurs de la Grèce.

Dites en quel vallon vos écrits médités
Soumirent à vos vœux les plus rares beautés.
Qu'aisément à ce prix un jeune cœur s'embrase !
Je n'ai point pour la gloire inquiété Pégase.
L'obscurité tranquille est plus chère à mes yeux
Que de ses favoris l'éclat laborieux.
Peut-être, n'écoutant qu'une jeune manie,
J'eusse aux rayons d'Homère allumé mon génie,
Et, d'un essor nouveau jusqu'à lui m'élevant,
Volé de bouche en bouche heureux et triomphant ;
Mais la tendre Élégie et sa grâce touchante
M'ont séduit : l'Élégie à la voix gémissante,
Au ris mêlé de pleurs, aux longs cheveux épars,
Belle, levant au ciel ses humides regards.
Sur un axe brillant c'est moi qui la promène
Parmi tous ces palais dont s'enrichit la Seine ;
Le peuple des Amours y marche auprès de nous ;
La lyre est dans leurs mains, cortège aimable et doux
Qu'aux fêtes de la Grèce enleva l'Italie,
Et ma fière Camille est la sœur de Délie.
L'Élégie, ô Le Brun, renaît dans nos chansons,
Et les Muses pour elle ont amolli nos sons.
Avant que leur projet, qui fut bientôt le nôtre,
Pour devenir amis nous offrît l'un à l'autre,
Elle avait ton amour comme elle avait le mien ;
Elle allait de ta lyre implorer le soutien.
Pour montrer dans Paris sa langueur séduisante,
Elle implorait aussi ma lyre complaisante.
Femme, et pleine d'attraits, et fille de Vénus,
Elle avait deux amants l'un à l'autre inconnus.
J'ai vu qu'à ses faveurs ta part est la plus belle ;
Et pourtant je me plais à lui rester fidèle,

A voir mon vers au rire, aux pleurs abandonné,
 De rose ou de cyprès par elle couronné.
 Par la lyre attendris, les rochers du Riphée
 Se pressaient, nous dit-on, sur les traces d'Orphée ;
 Des murs fils de la lyre ont gardé les Thébains ;
 Arion à la lyre a dû de longs destins.
 Je lui dois des plaisirs : j'ai vu plus d'une belle,
 A mes accents émue, accuser l'infidèle
 Qui me faisait pleurer et dont j'étais trahi,
 Et souhaiter l'amour de qui le sent ainsi.
 Mais, dieux ! que de plaisir quand, muette, immobile,
 Mes chants font soupirer ma naïve Camille ;
 Quand mon vers, tour à tour humble, doux, outrageant,
 Éveille sur sa bouche un sourire indulgent ;
 Quand, ma voix altérée enflammant son visage,
 Son baiser vole et vient l'arrêter au passage !
 Oh ! je ne quitte plus ces bosquets enchanteurs
 Où rêva mon Tibulle aux soupirs séducteurs,
 Où le feuillage encor dit Corinne charmante,
 Où Cynthia est écrite en l'écorce odorante,
 Où les sentiers français ne me conduisaient pas,
 Où mes pas de Le Brun ont rencontré les pas.

Ainsi, que mes écrits, enfants de ma jeunesse,
 Soient un code d'amour, de plaisir, de tendresse ;
 Que partout de Vénus ils dispersent les traits ;
 Que ma voix, que mon âme, y vivent à jamais ;
 Qu'une jeune beauté, sur la plume et la soie,
 Attendant le mortel qui fait toute sa joie,
 S'amuse à mes chansons, y médite à loisir
 Les baisers dont bientôt elle veut l'accueillir.
 Qu'à bien aimer tous deux mes chansons les excitent ;

Qu'ils s'adressent mes vers, qu'ensemble ils les récitent;
 Lassés de leurs plaisirs, qu'au feu de mes pinceaux
 Ils s'animent encore à des plaisirs nouveaux;
 Qu'au matin sur sa couche, à me lire empressée,
 Lise du cloître austère éloigne sa pensée;
 Chaque bruit qu'elle entend, que sa tremblante main
 Me glisse dans ses draps et tout près de son sein;
 Qu'un jeune homme, agité d'une flamme inconnue,
 S'écrie aux doux tableaux de ma Muse ingénue:
 « Ce poète amoureux, qui me connaît si bien,
 Quand il a peint son cœur, avait lu dans le mien. »

VI

Les esclaves d'Amour ont tant versé de pleurs!
 S'il a quelques plaisirs, il a tant de douleurs!
 Qu'il garde ses plaisirs. Dans un vallon tranquille
 Les Muses contre lui nous offrent un asile;
 Les Muses, seul objet de mes jeunes désirs,
 Mes uniques amours, mes uniques plaisirs.
 L'Amour n'ose troubler la paix de ce rivage.
 Leurs modestes regards ont, loin de leur bocage,
 Fait fuir ce dieu cruel, leur légitime effroi.
 Chastes Muses, veillez, veillez toujours sur moi

Mais non, le dieu d'amour n'est point l'effroi des Muses;
 Elles cherchent ses pas, elles aiment ses ruses
 Le cœur qui n'aime rien a beau les implorer,
 Leur troupe qui s'enfuit ne veut pas l'inspirer.
 Qu'un amant les invoque, et sa voix les attire:
 C'est ainsi que toujours elles montent ma lyre.

Si je chante les dieux ou les héros, soudain
 Ma langue balbutie et se travaille en vain ;
 Si je chante l'Amour, ma chanson d'elle-même
 S'écoule de ma bouche et vole à ce que j'aime.

VII

Oh ! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours
 Sur le sein d'une belle en arrêter le cours !
 Qu'au milieu des langueurs, au milieu des délices,
 Achevant de Vénus les plus doux sacrifices,
 Mon âme, sans efforts, sans douleurs, sans combats,
 Se dégage et s'envole, et ne le sente pas !
 Qu'attiré sur ma tombe, où la pierre luisante
 Offrira de ma fin l'image séduisante,
 Le voyageur ému dise avec un soupir :
 « Ainsi puissé-je vivre et puissé-je mourir ! »

VIII

A DE PANGE

De Pange, le mortel dont l'âme est innocente,
 Dont la vie est paisible et de crimes exempte,
 N'a pas besoin du fer qui veille autour des rois,
 Des flèches dont le Scythe a rempli son carquois,
 Ni du plomb que l'airain vomit avec la flamme.
 Incapable de nuire, il ne voit dans son âme
 Nulle raison de crainte, et, loin de s'alarmer,
 Confiant, il se livre aux délices d'aimer.

O de Pange! ami sage, est bien fou qui s'ennuie!
 Si les destins deux fois nous permettaient la vie,
 L'une pour les travaux et les soins vigilants,
 L'autre pour les amours, les plaisirs nonchalants,
 On irait d'une vie âpre et laborieuse
 Vers l'autre vie au moins pure et voluptueuse.
 Mais, si nous ne vivons, ne mourons qu'une fois.
 Eh! pourquoi, malheureux, sous de bizarres lois
 Tourmenter cette vie et la perdre sans cesse,
 Haletants vers le gain, les honneurs, la richesse;
 Oubliant que le sort, immuable en son cours,
 Nous fit des jours mortels, et combien peu de jours!
 Sans les dons de Vénus, quelle serait la vie?
 Dès l'instant où Vénus me doit être ravie,
 Que je meure! Sans elle ici-bas rien n'est doux.

.

Humains, nous ressemblons aux feuilles d'un ombrage
 Dont au faite des cieus le soleil remonté
 Rafraîchit dans nos bois les chaleurs de l'été.
 Mais l'hiver, accourant d'un vol sombre et rapide,
 Nous sèche, nous flétrit, et son souffle homicide
 Secoue et fait voler, dispersés dans les vents,
 Tous ces feuillages morts qui font place aux vivants.
 La Parque, sur nos pas, fait courir devant elle
 Midi, le soir, la nuit, et la nuit éternelle,
 Et par grâce, à nos yeux qu'attend le long sommeil,
 Laisse voir au matin un regard du soleil.
 Quand cette heure s'enfuit, de nos regrets suivie,
 La mort est désirable, et vaut mieux que la vie.
 O jeunesse rapide! ô songe d'un moment!
 Puis l'infirme vieillesse, arrivant tristement,

Presse d'un malheureux la tête chancelante,
 Courbe sur un bâton sa démarche tremblante,
 Lui couvre d'un nuage et les yeux et l'esprit,
 Et de soucis cuisants l'enveloppe et l'aigrit :
 C'est son bien dissipé, c'est son fils, c'est sa femme,
 Ou les douleurs du corps, si pesantes à l'âme,
 Ou mille autres ennuis. Car, hélas ! nul mortel
 Ne vit exempt de maux sous la voûte du ciel.
 Oh ! quel présent funeste eut l'époux de l'Aurore,
 De vieillir chaque jour, et de vieillir encore,
 Sans espoir d'échapper à l'immortalité !
 Jeune, son front plaisait. Mais quoi ! toute beauté
 Se flétrit sous les doigts de l'aride vieillesse.
 Sur le front du vieillard habite la tristesse ;
 Il se tourmente, il pleure ; il veut que vous pleuriez.
 Ses yeux par un beau jour ne sont plus égayés.
 L'ombre épaisse et touffue, et les prés, et Zéphyre,
 Ne lui disent plus rien, ne le font plus sourire.
 La troupe des enfants, en l'écoutant venir,
 Le fuit comme ennemi de leur jeune plaisir ;
 Et, s'il aime, en tous lieux sa faiblesse exposée
 Sert aux jeunes beautés de fable et de risée.

IX

AUX FRÈRES DE PANGE

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre,
 Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.
 Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceul,
 Que les pontifes saints autour de mon cercueil,

5 Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,
De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
Et sous des murs sacrés aillent ensevelir
Ma vie et ma dépouille, et tout mon souvenir.
Eh! qui peut sans horreur, à ses heures dernières,
Se voir au loin périr dans des mémoires chères?
L'espoir que des amis pleureront notre sort
Charme l'instant suprême et console la mort.
Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques
Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,
Des regards d'un beau ciel doucement animé,
Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.
C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile,
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,
La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite;
Quels maux ont abrégé ses rapides instants;
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.
Ah! le meurtre jamais n'a souillé mon courage.
Ma bouche du mensonge ignore le langage,
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,
Ne trahit le secret recélé dans mon sein.
Nul forfait odieux, nul remords implacable
Ne déchire mon âme inquiète et coupable.
Vos regrets la verront pure et digne de pleurs.
Oui, vous plaindrez sans doute, en mes longues douleurs,
Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,
Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclore,
Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.
Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis.

Souvent à vos festins, qu'égaya ma jeunesse,
 Au milieu des éclats d'une vive allégresse,
 Frappés d'un souvenir, hélas! amer et doux,
 Sans doute vous direz : « Que n'est-il avec nous! »

Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.
 A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.
 La vie eut bien pour moi de volages douceurs;
 Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs.
 Mais, oh! que mollement reposera ma cendre,
 Si parfois, un penchant impérieux et tendre
 Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,
 Vos yeux en approchant pensent voir leur ami;
 Si vos chants de mes feux vont redisant l'histoire;
 Si vos discours flatteurs, tout pleins de ma mémoire,
 Inspirent à vos fils, qui ne m'ont point connu,
 L'ennui de naître à peine et de m'avoir perdu!
 Qu'à votre belle vie ainsi ma mort obtienne
 Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne;
 Que jamais les douleurs, par de cruels combats,
 N'allument dans vos flancs un pénible trépas;
 Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes;
 Que les peines d'autrui causent seules vos larmes;
 Que vos heureux destins, les délices du ciel,
 Coulent toujours trempés d'ambrosie et de miel,
 Et non sans quelque amour paisible et mutuelle.
 Et, quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,
 Près de vous désolée, en accusant les dieux,
 Pleure, et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux.

X

Souffre un moment encor ; tout n'est que changement.
 L'axe tourne, mon cœur ; souffre encore un moment.
 La vie est-elle toute aux ennuis condamnée ?
 L'hiver ne glace point tous les mois de l'année.
 L'Eurus retient souvent ses bonds impétueux ;
 Le fleuve, emprisonné dans des rocs tortueux,
 Lutte, s'échappe, et va, par des pentes fleuries,
 S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.
 C'est ainsi que, d'écueils et de vagues pressé,
 Pour mieux goûter le calme il faut avoir passé
 Des pénibles détroits d'une vie orageuse
 Dans une vie enfin plus douce et plus heureuse.
 La Fortune, arrivant à pas inattendus,
 Frappe, et jette en vos mains mille dons imprévus :
 On le dit. Sur mon seuil jamais cette volage
 N'a mis le pied. Mais quoi ! son opulent passage,
 Moi qui l'attends plongé dans un profond sommeil,
 Viendra, sans que j'y pense, enrichir mon réveil.

Toi qu'aidé de l'aimant plus sûr que les étoiles,
 Le nocher sur la mer poursuit à pleines voiles ;
 Qui sais de ton palais, d'esclaves abondant,
 De diamant, d'azur, d'émeraudes ardent,
 Aux gouffres du Potose, aux antres de Golconde,
 Tenir les rênes d'or qui gouvernent le monde,
 Brillante déité ! tes riches favoris
 Te fatiguent sans cesse et de vœux et de cris :
 Peu satisfait le pauvre. O belle souveraine !

Peu ; seulement assez pour que, libre de chaîne,
 Sur les bords où, malgré ses rides, ses revers,
 Belle encor, l'Italie attire l'univers,
 Je puisse au sein des arts vivre et mourir tranquille !
 C'est là que mes désirs m'ont promis un asile ;
 C'est là qu'un plus beau ciel peut-être dans mes flancs
 Éteindra les douleurs et les sables brûlants.
 Là j'irai t'oublier, rire de ton absence ;
 Là, dans un air plus pur respirer en silence,
 Et nonchalant du terme où finiront mes jours,
 La santé, le repos, les arts et les amours.

XI

AUX FRÈRES DE PANGE

Vous restez, mes amis, dans ces murs où la Seine
 Voit sans cesse embellir les bords dont elle est reine,
 Et près d'elle partout voit changer tous les jours
 Les fêtes, les travaux, les belles, les amours.
 Moi, l'espoir du repos et du bonheur peut-être,
 Cette fureur d'errer, de voir et de connaître,
 La santé que j'appelle et qui fuit mes douleurs
 (Bien sans qui tous les biens n'ont aucunes douceurs),
 A mes pas inquiets tout me livre et m'engage.
 C'est au milieu des soins compagnons du voyage
 Que m'attend une sainte et studieuse paix
 Que les flèches d'amour ne troubleront jamais.
 Je suivrai des amis ; mais mon âme d'avance,
 Vous, mes autres amis, pleure de votre absence,

Et voudrait, partagée en des penchants si doux,
 Et partir avec eux et rester près de vous.
 Ce couple fraternel, ces âmes que j'embrasse
 D'un lien qui, du temps craignant peu la menace,
 Se perd dans notre enfance, unit nos premiers jours,
 Sont mes guides encore ; ils le furent toujours.
 Toujours leur amitié, généreuse, empressée,
 A porté mes ennuis et ne s'est point lassée.
 Quand Phœbus, que l'hiver chasse de vos remparts,
 Va de loin vous jeter quelques faibles regards,
 Nous allons, sur ses pas, visiter d'autres rives,
 Et poursuivre au Midi ses chaleurs fugitives.
 Nous verrons tous ces lieux dont les brillants destins
 Occupent la mémoire ou les yeux des humains :
 Marseille où l'Orient amène la fortune ;
 Et Venise élevée à l'hymen de Neptune ;
 Le Tibre, fleuve-roi ; Rome, fille de Mars,
 Qui régna par le glaive et règne par les arts ;
 Athènes qui n'est plus, et Byzance, ma mère ;
 Smyrne qu'habite encor le souvenir d'Homère.
 Croyez, car en tous lieux mon cœur m'aura suivi,
 Que partout où je suis vous avez un ami.
 Mais le sort est secret ! Quel mortel peut connaître
 Ce que lui porte l'heure ou l'instant qui va naître !
 Souvent ce souffle pur dont l'homme est animé,
 Esclave d'un climat, d'un ciel accoutumé,
 Redoute un autre ciel, et ne veut plus nous suivre
 Loin des lieux où le temps l'habitua de vivre.
 Peut-être, errant au loin, sous de nouveaux climats,
 Je vais chercher la mort qui ne me cherchait pas.
 Alors, ayant sur moi versé des pleurs fidèles,
 Mes amis reviendront, non sans larmes nouvelles,

Vous conter mon destin, nos projets, nos plaisirs,
Et mes derniers discours et mes derniers soupirs.

Vivez heureux ! gardez ma mémoire aussi chère,
Soit que je vive encor, soit qu'en vain je l'espère.
Si je vis, le soleil aura passé deux fois
Dans les douze palais où résident les mois,
D'une double moisson la grange sera pleine,
Avant que dans vos bras la voile nous ramène.
Si longtemps autrefois nous n'étions point perdus !
Aux plaisirs citadins tout l'hiver assidus,
Quand les jours repoussaient leurs bornes circonscrites
Et des nuits à leur tour usurpaient les limites,
Comme oiseaux du printemps, loin du nid paresseux,
Nous visitions les bois et les coteaux vineux,
Les peuples, les cités, les brillantes naïades ;
Et l'humide départ des sinistres Pléiades
Nous renvoyait chercher la ville et ses plaisirs,
Ou, souvent rassemblés, livrés à nos loisirs,
Honteux d'avoir trouvé nos amours infidèles,
Disputer des beaux-arts, de la gloire et des belles.
Ah ! nous ressemblions, arrêtés ou flottants,
Aux fleuves, comme nous voyageurs inconstants.
Ils courent à grand bruit ; ils volent, ils bondissent ;
Dans les vallons riants leurs flots se ralentissent.
Quand l'hiver, accourant du blanc sommet des monts,
Vient mettre un frein de glace à leurs pas vagabonds,
Ils luttent vainement, leurs ondes sont esclaves ;
Mais le printemps revient amollir leurs entraves,
Leur frein s'use et se brise au souffle du zéphyr,
Et l'onde en liberté recommence à courir.

XII

De l'art de Pyrgotèle élève ingénieux,
 Dont, à l'aide du tour, le fer industriel
 Aux veines des cailloux du Gange ou de Syrie
 Sait confier les traits de la jeune Marie,
 Grave sur l'améthyste ou l'onyx étoilé
 Ce que d'elle aujourd'hui les dieux m'ont révélé.
 Souvent, lorsqu'au transport mon âme s'abandonne
 L'harmonieux démon descend et m'environne,
 Chante; et ses ailes d'or, agitant mes cheveux,
 Rafraîchissent mon front qui bouillonne de feux.
 Il m'a dit ta naissance, ô jeune Florentine!
 C'est vous, nymphes d'Arno, qui des bras de Lucine
 Vîntes la recueillir, et vos rians berceaux
 L'endormirent au bruit de l'onde et des roseaux;
 Et Phœbus, du Cancer hôte ardent et rapide,
 Ne pouvait point la voir, dans cette grotte humide
 Sous des piliers de nacre entourés de jasmin,
 Reposer sur un lit de pervenche et de thym.
 Abandonnant les fleurs, de sonores abeilles
 Vinrent en bourdonnant sur ses lèvres vermeilles
 S'asseoir et déposer ce miel doux et flatteur
 Qui coule avec sa voix et pénètre le cœur.
 Reine aux yeux éclatants, la belle Poésie
 Lui sourit et trempa sa bouche d'ambroisie,
 Arma ses faibles mains des fertiles pinceaux
 Qui font vivre la toile en magiques tableaux,
 Et mit dans ses regards ce feu, cette âme pure
 Qui sait voir la beauté, fille de la nature.

Une lyre aux sept voix lui faisait écouter
 Les sons que Pausilippe est fier de répéter ;
 Et les douces Vertus et les Grâces décentes,
 Les bras entrelacés, autour d'elle dansantes,
 Veillaient sur son sommeil, et surent la cacher
 A Vénus, à l'Amour, qui brûlaient d'approcher ;
 Et puis, au lieu de lait, pour nourrir son enfance,
 Mêlèrent la candeur, la gâité, l'indulgence,
 La bienveillance amie au sourire ingénu,
 Et le talent modeste à soi seul inconnu,
 Et la sainte fierté que nul revers n'opprime,
 La paix, la conscience ignorante du crime,
 La simplicité chaste aux regards caressants,
 Près de qui les pervers deviendraient innocents.

Artiste, pour l'honneur de ton durable ouvrage,
 Graves-y tous ces dons brillants sur son visage.
 Grave, si tu le peux, son âme et ses discours,
 Sa voix, lien puissant d'où dépendent nos jours,
 Les jours de ses amis, troupe heureuse et fidèle,
 Qui vivent tous pour elle, et qui mourraient pour elle.
 De la seule beauté le flambeau passager
 Allume dans les sens un feu prompt et léger ;
 Mais les douces Vertus et les Grâces décentes
 N'inspirent aux cœurs purs que des flammes constantes.

XIII

Que ton œil voyageur de peuples en déserts
 Parcoure l'ancien monde et traverse les mers :
 Rome antique partout, Rome, Rome immortelle,

Vit et respire, et tout semble vivre par elle.
 De l'Atlas au Liban, de l'Euphrate au Bétis,
 Du Tage au Rhin glacé, de l'Elbe au Tanais,
 Et des flots de l'Euxin à ceux de l'Hyrcanie,
 Partout elle a gravé le sceau de son génie.
 Partout de longs chemins, des temples, des cités,
 Des ponts, des aqueducs en arcades voûtés,
 Des théâtres, des forts assis sur des collines,
 Des bains, de grands palais ou de grandes ruines,
 Gardent, empreints encor d'une puissante main,
 Et cette Rome auguste et le grand nom romain;
 Et d'un peuple ignorant les débiles courages,
 Étonnés et confus de si vastes ouvrages,
 Aiment mieux assurer que de ces monuments
 Le bras seul des démons jeta les fondements.

XIV

Partons, la voile est prête, et Byzance m'appelle.
 Je suis vaincu ; je suis au joug d'une cruelle.
 Le temps, les longues mers, peuvent seuls m'arracher
 Ses traits que, malgré moi, je vais toujours chercher ;
 Son image partout à mes yeux répandue,
 Et les lieux qu'elle habite, et ceux où je l'ai vue,
 Son nom qui me poursuit, tout offre à tout moment
 Au feu qui me consume un funeste aliment.
 Ma chère liberté, mon unique héritage,
 Trésor qu'on méconnaît tant qu'on en a l'usage,
 Si doux à perdre, hélas ! et sitôt regretté,
 M'attends-tu sur ces bords, ma chère liberté ?

XV

Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
 Et nymphe du Bosphore et nymphe Propontide,
 Qui voyez aujourd'hui du barbare Osmalin
 Le croissant oppresseur toucher à son déclin ;
 Hèbre, Pangée, Hæmus, et Rhodope et Riphée,
 Salut, Thrace, ma mère et la mère d'Orphée,
 Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps :
 Car c'est là qu'une Grecque, en son jeune printemps,
 Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,
 Me fit naître Français dans les murs de Byzance.

XVI

Ainsi, vainqueur de Troie et des vents et des flots,
 D'un navire emprunté pressant les matelots,
 Le fils du vieux Laërte arrive en sa patrie,
 Baise en pleurant le sol de son île chérie.
 Il reconnaît le port couronné de rochers
 Où le vieillard des mers accueille les nochers,
 Et que l'olive épaisse entoure de son ombre ;
 Il retrouve la source et l'ancre humide et sombre
 Où l'abeille murmure, où, pour charmer les yeux,
 Teints de pourpre et d'azur, des tissus précieux
 Se forment sous les mains des naïades sacrées ;
 Et dans ses premiers vœux ces nymphes adorées
 (Que ses yeux n'osaient plus espérer de revoir)
 De vivre, de régner, lui permettent l'espoir.

O des fleuves français brillante souveraine,
 Salut! ma longue course à tes bords me ramène,
 Moi que ta nymphe pure en son lit de roseaux
 Fit errer tant de fois au doux bruit de ses eaux ;
 Moi qui la vis couler plus lente et plus facile,
 Quand ma bouche animait la flûte de Sicile ;
 Moi, quand l'amour trahi me fit verser des pleurs,
 Qui l'entendis gémir et pleurer mes douleurs.
 Tout mon cortège antique, aux chansons langoureuses,
 Revole comme moi vers tes rives heureuses.
 Promptes dans tous mes pas à me suivre en tous lieux,
 Le rire sur la bouche et les pleurs dans les yeux,
 Partout autour de moi mes jeunes Élégies
 Promenaient les éclats de leurs folles orgies ;
 Et, les cheveux épars, se tenant par la main,
 De leur danse élégante égayaient mon chemin.
 Il est bien doux d'avoir dans sa vie innocente
 Une Muse naïve et de haines exempte,
 Dont l'honnête candeur ne garde aucun secret ;
 Où l'on puisse, au hasard, sans crainte, sans apprêt,
 Sûr de ne point rougir en voyant la lumière,
 Répandre, dévoiler son âme tout entière.

C'est ainsi, promené sur tout cet univers,
 Que mon cœur vagabond laisse tomber des vers.
 De ses pensers errants vive et rapide image,
 Chaque chanson nouvelle a son nouveau langage,
 Et des rêves nouveaux un nouveau sentiment :
 Tous sont divers, et tous furent vrais un moment.

Mais que les premiers pas ont d'alarmes craintives !
 Nymphe de Seine, on dit que Paris sur tes rives

Fait asseoir vingt conseils de critiques nombreux,
 Du Pinde partagé despotes soupçonneux.
 Affaiblis de leurs yeux la vigilance amère ;
 Dis-leur que, sans s'armer d'un front dur et sévère,
 Ils peuvent négliger les pas et les douceurs
 D'une Muse timide et qui, parmi ses sœurs,
 Rivale de personne et sans demander grâce,
 Vient, le regard baissé, solliciter sa place ;
 Dont la main est sans tache, et n'a connu jamais
 Le fiel dont la satire envenime ses traits.

XVII

Il n'est que d'être roi pour être heureux au monde.
 Bénis soient tes décrets, ô Sagesse profonde !
 Qui me voulus heureux, et, prodigue envers moi,
 M'as fait dans mon asile et mon maître et mon roi.
 Mon Louvre est sous le toit, sur ma tête il s'abaisse ;
 De ses premiers regards l'orient le caresse.
 Lit, sièges, table, y sont, portant de toutes parts
 Livres, dessins, crayons, confusément épars.
 Là, je dors, chante, lis, pleure, étudie et pense ;
 Là, dans un calme pur, je médite en silence
 Ce qu'un jour je veux être, et, seul à m'applaudir,
 Je sème la moisson que je veux recueillir.
 Là, je reviens toujours, et toujours les mains pleines,
 Amasser le butin de mes courses lointaines,
 Soit qu'en un livre antique à loisir engagé,
 Dans ses doctes feuillets j'aie au loin voyagé,
 Soit plutôt que, passant et vallons et rivières,
 J'aie au loin parcouru les rives étrangères.
 D'un vaste champ de fleurs je tire un peu de miel.

Tout m'enrichit et tout m'appelle; et, chaque ciel
 M'offrant quelque dépouille utile et précieuse,
 Je remplis lentement ma ruche industrielle.

.....

XVIII

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,
 A votre fuite en vain un long regret s'oppose.
 Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,
 Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,
 Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées.
 Hélas! bientôt le flux des rapides années
 Vous aura loin de moi fait voler sans retour.
 Oh! si du moins alors je pouvais, à mon tour,
 Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière
 Offrir à mes amis une ombre hospitalière;
 Voir mes lares charmés, pour les bien recevoir,
 A de joyeux banquets la nuit les faire asseoir;
 Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,
 Combien chez eux longtemps, dans leurs belles retraites,
 Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,
 Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois,
 Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles,
 Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,
 J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits
 Les muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.
 Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
 Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage;
 Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
 Sa tête à la prière et son âme aux affronts,

Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
 Enrichir à son tour quelques têtes serviles.
 De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.
 Une pauvreté libre est un trésor si doux !
 Il est si doux, si beau de s'être fait soi-même,
 De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime ;
 Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,
 D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
 Sa cellule de cire, industrieux asile
 Où l'on coule une vie innocente et facile ;
 De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis ;
 De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis,
 Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses,
 D'un encens libre et pur les honnêtes caresses !
 Ainsi l'on dort tranquille, et, dans son saint loisir,
 Devant son propre cœur on n'a point à rougir.
 Si le sort ennemi m'assiège et me désole,
 On pleure ; mais bientôt la tristesse s'envole ;
 Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,
 Versent de tous les maux l'indifférent oubli.
 Les délices des arts ont nourri mon enfance.
 Tantôt, quand d'un ruisseau, suivi dès sa naissance,
 La nymphe aux pieds d'argent a sous de longs berceaux
 Fait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux,
 Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,
 Des vers fils de l'amour et de la solitude.
 Tantôt de mon pinceau les timides essais
 Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès :
 Ma toile avec Sapho s'attendrit et soupire ;
 Elle rit et s'égaye aux danses du satyre ;
 Ou l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux,
 Et pense voir et voit ses antiques aïeux

Qui dans l'air, appelés à ses hymnes sauvages,
 Arrêtent près de lui leurs palais de nuages.
 Beaux-arts, ô de la vie aimables enchanteurs,
 Des plus sombres ennuis riants consolateurs,
 Amis sûrs dans la peine et constantes maîtresses
 Dont l'or n'achète point l'amour ni les caresses,
 Beaux-arts, dieux bienfaisants, vous que vos favoris
 Par un indigne usage ont tant de fois flétris,
 Je n'ai point partagé leur honte trop commune ;
 Sur le front des époux de l'aveugle Fortune
 Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux :
 J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous.
 Je ne vais point, au prix de mensonges serviles,
 Vous marchander au loin des récompenses viles,
 Et partout, de mes vers ambitieux lecteur,
 Faire trouver charmant mon luth adulateur.
 Abel, mon jeune Abel, et Trudaine et son frère,
 Ces vieilles amitiés de l'enfance première,
 Quand tous quatre, muets, sous un maître inhumain,
 Jadis au châtement nous présentions la main ;
 Et mon frère, et Le Brun, les Muses elles-même ;
 De Pange, fugitif de ces neuf Sœurs qu'il aime :
 Voilà le cercle entier qui, le soir quelquefois,
 A des vers, non sans peine obtenus de ma voix,
 Prête une oreille amie et cependant sévère.
 Puissé-je ainsi toujours dans cette troupe chère
 Me revoir, chaque fois que mes avides yeux
 Auront porté longtemps mes pas de lieux en lieux,
 Amant des nouveautés compagnes de voyage ;
 Courant partout, partout cherchant à mon passage
 Quelque ange aux yeux divins qui veuille me charmer,
 Qui m'écoute et qui m'aime, ou qui se laisse aimer !

XIX

L'art des transports de l'âme est un faible interprète ;
 L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poète.
 Sous sa fécondité le génie opprimé
 Ne peut garder l'ouvrage en sa tête formé.
 Soit que le doux amour des nymphes du Permesse,
 D'une fureur sacrée enflammant sa jeunesse,
 L'emporte malgré lui dans leurs riches déserts,
 Où l'air est poétique et respire des vers ;
 Soit que d'ardents projets son âme poursuivie
 L'aiguillonne du soin d'éterniser sa vie ;
 Soit qu'il ait seulement, tendre et né pour l'amour,
 Souhaité de la gloire, afin de voir un jour,
 Quand son nom sera grand, sur les doctes collines,
 Les yeux qui rendent faible et les bouches divines
 Chercher à le connaître, et, l'entendant nommer,
 Lui parler, lui sourire, et peut-être l'aimer ;
 Malgré lui, dans lui-même, un vers sûr et fidèle
 Se teint de sa pensée et s'échappe avec elle.
 Son cœur dicte ; il écrit. A ce maître divin
 Il ne fait qu'obéir et que prêter sa main.
 S'il est aimé, content, si rien ne le tourmente,
 Si la folâtre joie et la jeunesse ardente
 Étalent sur son teint l'éclat de leurs couleurs,
 Ses vers, frais et vermeils, pétris d'ambre et de fleurs,
 Brillants de la santé qui luit sur son visage,
 Trouvent doux d'être au monde et que vieillir est sage.
 Si, pauvre et généreux, son cœur vient de souffrir
 Aux cris d'un indigent qu'il n'a pu secourir ;

Si la beauté qu'il aime, inconstante et légère,
 L'oublie en écoutant une amour étrangère ;
 De sables douloureux si ses flancs sont brûlés,
 Ses tristes vers en deuil, d'un long crêpe voilés,
 Ne voyant que des maux sur la terre où nous sommes,
 Jugent qu'un prompt trépas est le seul bien des hommes.
 Toujours vrai, son discours souvent se contredit.
 Comme il veut, il s'exprime ; il blâme, il applaudit
 Vainement la pensée est rapide et volage :
 Quand elle est prête à fuir, il l'arrête au passage.
 Ainsi, dans ses écrits partout se traduisant,
 Il fixe le passé pour lui toujours présent,
 Et sait, de se connaître ayant la sage envie,
 Refeuilleter sans cesse et son âme et sa vie.

XX

J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse.
 Je suis donc sage enfin ; je n'ai plus de maîtresse.
 Sois satisfait, mon cœur. Sur un si noble appui
 Tu vas dormir en paix dans ton sublime ennui.
 Quel dégoût vient saisir mon âme consternée,
 Seule dans elle-même, hélas ! emprisonnée ?
 Viens, ô ma lyre ! ô toi mes dernières amours
 (Innocentes du moins) ; viens, ô ma lyre, accours.
 Chante-moi de ces airs qu'à ta voix jeune et tendre
 Les lyres de la Grèce ont su jadis apprendre.
 Quoi ! je suis seul ? O dieux ! où sont donc mes amis ?
 Ah ! ce cœur qui, toujours à l'amitié soumis,
 D'étendre ses liens fit son besoin suprême,
 Faut-il l'abandonner, le laisser à lui-même ?
 Où sont donc mes amis ? Objets chéris et doux !

Je souffre, ô mes amis ! Ciel ! où donc êtes-vous ?
 A tout ce qu'elle entend, de vous seuls occupée,
 De chaque bruit lointain mon oreille frappée
 Écoute, et croit souvent reconnaître vos pas ;
 Je m'élançe, je cours, et vous ne savez pas !

Ah ! vous accuserez votre absence infidèle,
 Quand vous saurez qu'ainsi je souffre et vous appelle,
 Que je plains un méchant ! Sans doute avec effroi
 Il porte à tout moment les yeux autour de soi ;
 Il n'y voit qu'un désert ; tout fuit, tout se retire.
 Son œil ne vit jamais de bouche lui sourire ;
 Jamais, dans les revers qu'il ose déclarer,
 De doux regards sur lui s'attendrir et pleurer.
 Oh ! de se confier noble et douce habitude !
 Non, mon cœur n'est point né pour vivre en solitude :
 Il me faut qui m'estime, il me faut des amis
 A qui dans mes secrets tout accès soit permis ;
 Dont les yeux, dont la main dans la mienne pressée
 Réponde à mon silence et sente ma pensée.
 Ah ! si pour moi jamais tout cœur était fermé,
 Si nul ne songe à moi, si je ne suis aimé,
 Vivre importun, proscrit, flatte peu mon envie.
 Et quels sont ses plaisirs, que fait-il de la vie,
 Le malheureux qui, seul, exclu de tout lien,
 Ne connaît pas un cœur où reposer le sien ;
 Une âme où dans ses maux, comme en un saint asile,
 Il puisse fuir la sienne et se rasseoir tranquille ;
 Pour qui nul n'a de vœux, qui jamais dans ses pleurs
 Ne peut se dire : « Allons, je sais que mes douleurs
 Tourmentent mes amis, et quoi qu'en mon absence
 Ils accusent mon sort et prennent ma défense » ?

XXI

Eh! le pourrais-je au moins? suis-je assez intrépide?
 Et toute belle enfin serait-elle perfide?
 Moi, tendre, même faible, et dans l'âge d'aimer,
 Faut-il n'oser plus voir tout ce qui peut charmer?
 Quand chacun à l'envi jouit, aime, soupire,
 Faut-il donc de Vénus abjurer seul l'empire?
 Ne plus dire : « Je t'aime ! » et dormir tout le jour,
 Sans avoir pour adieux quelques baisers d'amour?
 Et lorsque les désirs, les songes, ou l'aurore,
 Troubleront mon sommeil, me réveiller encore
 Sans que ma main déserte et seule à s'avancer
 Trouve dans tout mon lit une main à presser?

XXII

S'ils n'ont point le bonheur, en est-il sur la terre?
 Quel mortel, inhabile à la félicité,
 Regrettera jamais sa triste liberté,
 Si jamais des amants il a connu les chaînes?
 Leurs plaisirs sont bien doux, et douces sont leurs peines;
 S'ils n'ont point ces trésors que l'on nomme des biens,
 Ils ont les soins touchants, les secrets entretiens,
 Des regards, des soupirs la voix tendre et divine,
 Et des mots caressants la mollesse enfantine.
 Auprès d'eux tout est beau, tout pour eux s'attendrit.
 Le ciel rit à la terre, et la terre fleurit.
 Aréthuse serpente et plus pure et plus belle :
 Une douleur plus tendre anime Philomèle.

Flore embaume les airs ; ils n'ont que de beaux cieux.
 Aux plus arides bords Tempé rit à leurs yeux.
 A leurs yeux tout est pur comme leur âme est pure ;
 Leur asile est plus beau que toute la nature.
 La grotte, favorable à leurs embrassements,
 D'âge en âge est un temple honoré des amants
 O rives du Pénée ! antres, vallons, prairies,
 Lieux qu'Amour a peuplés d'antiques rêveries ;
 Vous, bosquets d'Anio ; vous, ombrages fleuris
 Dont l'épaisseur fut chère aux nymphes du Liris ;
 Toi surtout, ô Vaucluse ! ô retraite charmante !
 Oh ! que j'aïlle y languir aux bras de mon amante ;
 De baisers, de rameaux , de guirlandes lié,
 Oubliant tout le monde, et du monde oublié !
 Ah ! que ceux qui, plaignant l'amoureuse souffrance,
 N'ont connu qu'une oisive et morne indifférence,
 En bonheur, en plaisir, pensent m'avoir vaincu :
 Ils n'ont fait qu'exister, l'amant seul a vécu.

XXIII

Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères
 Chacun d'un front serein déguise ses misères.
 Chacun ne plaint que soi. Chacun dans son ennui
 Envie un autre humain qui se plaint comme lui.
 Nul des autres mortels ne mesure les peines,
 Qu'ils savent tous cacher comme il cache les siennes ;
 Et chacun, l'œil en pleurs, en son cœur douloureux
 Se dit : « Excepté moi, tout le monde est heureux. »
 Ils sont tous malheureux. Leur prière importune
 Crie et demande au Ciel de changer leur fortune.

Ils changent ; et bientôt , versant de nouveaux pleurs,
Ils trouvent qu'ils n'ont fait que changer de malheurs.

XXIV

Sans parents, sans amis et sans concitoyens,
Oublié sur la terre et loin de tous les miens,
Par les vagues jeté sur cette île farouche,
Le doux nom de la France est souvent sur ma bouche.
Auprès d'un noir foyer, seul, je me plains du sort.
Je compte les moments, je souhaite la mort ;
Et pas un seul ami dont la voix m'encourage,
Qui près de moi s'asseye, et, voyant mon visage
Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,
Me dise : « Qu'as-tu donc ? » et me presse la main ?

XXV

O nécessité dure ! ô pesant esclavage !
O sort ! je dois donc voir, et dans mon plus bel âge,
Flotter mes jours, tissus de désirs et de pleurs,
Dans ce flux et reflux d'espoir et de douleurs !

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie,
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité ;
Je souris à la mort volontaire et prochaine ;
Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne ;
Le fer libérateur qui percerait mon sein

Déjà frappe mes yeux et frémit sous ma main ;
 Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse :
 Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
 Mes écrits imparfaits : car, à ses propres yeux,
 L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
 A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
 D'une étreinte invincible il embrasse la vie,
 Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
 Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.
 Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
 Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
 Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
 Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.





LIVRE SECOND

LYCORIS, CAMILLE, D'.R..

I

Reine de mes banquets, que Lycoris y vienne ;
Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne ;
Pour enivrer mes sens, que le feu de ses yeux
S'unisse à la vapeur des vins délicieux.
Hâtons-nous, l'heure fuit. Un jour, inexorable,
Vénus, qui pour les dieux fit le bonheur durable,
A nos cheveux blanchis refusera des fleurs,
Et le printemps pour nous n'aura plus de couleurs.
Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes,
Respirent près de nous leur haleine de roses ;
Que Phryné sans réserve abandonne à nos yeux
De ses charmes secrets les contours gracieux.

Quand l'âge aura sur nous mis sa main flétrissante,
Que pourra la beauté, quoique toute-puissante ?
Nos cœurs en la voyant ne palperont plus.

.....

C'est alors qu'exilé dans mon champêtre asile,

De l'antique sagesse admirateur tranquille,
Du mobile univers interrogeant la voix,
J'irai de la nature étudier les lois :
Par quelle main sur soi la terre suspendue
Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue ;
Quel Titan foudroyé respire avec effort
Des cavernes d'Etna la ruine et la mort ;
Quel bras guide les cieux ; à quel ordre enchaînée
Le soleil bienfaisant nous ramène l'année ;
Quel signe aux ports lointains arrête l'étranger ;
Quel autre sur la mer conduit le passager,
Quand sa patrie absente et longtemps appelée
Lui fait tenter l'Euripe et les flots de Malée ;
Et quel, de l'abondance heureux avant-coureur,
Arme d'un aiguillon la main du laboureur.
Cependant jouissons ; l'âge nous y convie.
Avant de la quitter, il faut user la vie :
Le moment d'être sage est voisin du tombeau.

Allons, jeune homme, allons, marche ; prends ce flambeau,
Marche, allons. Mène-moi chez ma belle maîtresse.
J'ai pour elle aujourd'hui mille fois plus d'ivresse.
Je veux que des baisers plus doux, plus dévorants,
N'aient jamais vers le ciel tourné ses yeux mourants.

II

Ah ! je les reconnais, et mon cœur se réveille.
O sons ! ô douces voix chères à mon oreille !
O mes Muses, c'est vous, vous mon premier amour,
Vous qui m'avez aimé dès que j'ai vu le jour.

Leurs bras, à mon berceau déroband mon enfance,
Me portaient sous la grotte où Virgile eut naissance,
Où j'entendais le bois murmurer et frémir,
Où leurs yeux dans les fleurs me regardaient dormir.
Ingrat ! ô de l'amour trop coupable folie !
Souvent je les outrage et fuis et les oublie ;
Et sitôt que mon cœur est en proie au chagrin,
Je les vois revenir le front doux et serein.
J'étais seul, je mourais. Seul, Lycoris absente
De soupçons inquiets m'agite et me tourmente.
Je vois tous ses appas, et je vois mes dangers ;
Ah ! je la vois livrée à des bras étrangers.
Elles viennent ! leur voix, leur aspect me rassure :
Leur chant mélodieux adoucit ma blessure ;
Je me fuis, je m'oublie, et mes esprits distraits
Se plaisent à les suivre et retrouvent la paix.
Par vous, Muses, par vous, franchissant les collines,
Soit que j'aime l'aspect des campagnes sabines,
Soit Catile ou Falerne et leurs riches coteaux,
Ou l'air de Blandusie et l'azur de ses eaux ;
Par vous de l'Anio j'admire le rivage,
Par vous de Tivoli le poétique ombrage,
Et de Bacchus, assis sous des antres profonds,
La nymphe et le satyre écoutant les chansons.
Par vous la rêverie errante, vagabonde,
Livre à vos favoris la nature et le monde ;
Par vous mon âme, au gré de ses illusions,
Vole et franchit les temps, les mers, les nations,
Va vivre en d'autres corps, s'égarer, se promène,
Est tout ce qu'il lui plaît, car tout est son domaine.

Ainsi, bruyante abeille, au retour du matin,

Je vais changer en miel les délices du thym.
Rose, un sein palpitant est ma tombe divine.
Frêle atome d'oiseau, de leur molle étamine
Je vais sous d'autres cieux dépouiller d'autres fleurs.
Le papillon plus grand offre moins de couleurs ;
Et l'Orénoque impur, la Floride fertile,
Admirent qu'un oiseau si tendre, si débile,
Mêle tant d'or, de pourpre, en ses riches habits,
Et pensent dans les airs voir nager des rubis.
Sur un fleuve souvent l'éclat de mon plumage
Fait à quelque Léda souhaiter mon hommage.
Souvent, fleuve moi-même, en mes humides bras
Je presse mollement des membres délicats,
Mille fraîches beautés que partout j'environne ;
Je les tiens, les soulève, et murmure et bouillonne.
Mais surtout, Lycoris, Protée insidieux,
Partout autour de toi je veille, j'ai des yeux.
Partout, sylphe ou zéphire, invisible et rapide,
Je te vois. Si ton cœur complaisant et perfide
Livra à d'autres baisers une infidèle main,
Je suis là. C'est moi seul dont le transport soudain,
Agitant tes rideaux ou ta porte secrète,
Par un bruit imprévu t'épouvante et t'arrête.
C'est moi, remords jaloux, qui rappelle en ton cœur
Mon nom et tes serments et ma juste fureur.

Mais périsse l'amant que satisfait la crainte !
Périsse la beauté qui m'aime par contrainte,
Qui voit dans ses serments une pénible loi,
Et n'a point de plaisir à me garder sa foi !

III

Souvent le malheureux songe à quitter la vie :
L'espérance crédule à vivre le convie.
Le soldat sous la tente espère, avec la paix,
Le repos, les chansons, les danses, les banquets.
Gémissant sur le soc, le laboureur d'avance
Voit ses guérets chargés d'une heureuse abondance.
Moi, l'espérance amie est bien loin de mon cœur.
Tout se couvre à mes yeux d'un voile de langueur ;
Des jours amers, des nuits plus amères encore.
Chaque instant est trempé du fiel qui me dévore ;
Et je trouve partout mon âme et mes douleurs,
Le nom de Lycoris, et la honte et les pleurs.
Ingrate Lycoris ! à feindre accoutumée,
Avez-vous pu trahir qui vous a tant aimée ?
Avez-vous pu trouver un passe-temps si doux
A déchirer un cœur qui n'adorait que vous ?
Amis, pardonnez-lui ; que jamais vos injures
N'osent lui reprocher ma mort et ses parjures :
Je ne veux point pour moi que son cœur soit blessé,
Ni que pour l'outrager mon nom soit prononcé.
Ces amis m'étaient chers ; ils aimaient ma présence.
Je ne veux qu'être seul, je les fuis, les offense,
Ou bien, en me voyant, chacun avec effroi
Balance à me connaître et doute si c'est moi.
Est-ce là cet ami compagnon de leur joie,
A de jeunes désirs comme eux toujours en proie,
Jeune amant des festins, des vers, de la beauté ?

Ce front pâle et mourant, d'ennuis inquiété,
Est celui d'un vieillard appesanti par l'âge,
Et qui déjà d'un pied touche au fatal rivage.
Sans doute, Lycoris, oui, j'ai fini mon sort
Quand tu ne m'aimes plus et souhaites ma mort.
Amis, oui, j'ai vécu ; ma course est terminée.
Chaque heure m'est un jour, chaque jour une année ;
Les amants malheureux vieillissent en un jour.
Ah ! n'éprouvez jamais les douleurs de l'amour :
Elles hâtent encor nos fuseaux si rapides ;
Et, non moins que le temps, la tristesse a des rides.
Quoi, Gallus ! quoi ! le sort, si près de ton berceau,
Ouvre à tes jeunes pas ce rapide tombeau ?
Hélas ! mais quand j'aurai subi ma destinée,
Du Léthé bienfaisant la rive fortunée
Me prépare un asile et des ombrages verts :
Là, les danses, les jeux, les suaves concerts,
Et la fraîche naïade, en ses grottes de mousse,
S'écoulant sur des fleurs, mélancolique et douce.
Là, jamais la beauté ne pleure ses attraits :
Elle aime, elle est constante, elle ne ment jamais ;
Là, tout choix est heureux, toute ardeur mutuelle,
Et tout plaisir durable, et tout serment fidèle.
Que dis-je ? on aime alors sans trouble ; et les amants,
Ignorant le parjure, ignorent les serments.

Venez me consoler, aimables héroïnes.
O Léthé ! fais-moi voir leurs retraites divines ;
Viens me verser la paix et l'oubli de mes maux.
Ensevelis au fond de tes dormantes eaux
Le nom de Lycoris, ma douleur, mes outrages.
Un jour peut-être aussi, sous tes rians bocages,

Lycoris, quand ses yeux ne verront plus le jour,
 Reviendra tout en pleurs demander mon amour ;
 Me dire que le Styx me la rend plus sincère,
 Qu'à moi seul désormais elle aura soin de plaire ;
 Que cent fois, rappelant notre antique lien,
 Elle a vu que son cœur avait besoin du mien.
 Lycoris à mes yeux ne sera plus charmante :
 Pourtant... O Lycoris ! ô trop funeste amante !
 Si tu l'avais voulu, Gallus, plein de sa foi,
 Avec toi voulait vivre et mourir avec toi.

IV

Ah ! portons dans les bois ma triste inquiétude.
 O Camille ! l'amour aime la solitude.
 Ce qui n'est point Camille est un ennui pour moi.
 Là, seul, celui qui t'aime est encore avec toi.
 Que dis-je ? Ah ! seul et loin d'une ingrante chérie,
 Mon cœur sait se tromper. L'espoir, la rêverie,
 La belle illusion, la rendent à mes feux,
 Mais sensible, mais tendre, et comme je la veux :
 De ses refus d'apprêt oubliant l'artifice,
 Indulgente à l'amour, sans fierté, sans caprice,
 De son sexe cruel n'ayant que les appas.
 Je la feins quelquefois attachée à mes pas ;
 Je l'égaré et l'entraîne en des routes secrètes ;
 Absente, je la tiens en des grottes muettes...
 Mais présente, à ses pieds m'attendent les rigueurs,
 Et, pour des songes vains, de réelles douleurs.
 Camille est un besoin dont rien ne me soulage ;
 Rien à mes yeux n'est beau que de sa seule image.

Près d'elle, tout, comme elle, est touchant, gracieux ;
Tout est aimable et doux, et moins doux que ses yeux ;
Sur l'herbe, sur la soie, au village, à la ville,
Partout, reine ou bergère, elle est toujours Camille,
Et moi, toujours l'amant trop prompt à s'enflammer,
Qu'elle outrage, qui l'aime, et veut toujours l'aimer.

V

O lignes que sa main, que son cœur a tracées !
O nom baisé cent fois ! craintes bientôt chassées !
Oui, cette longue route et ces nouveaux séjours,
Je craignais... Mais enfin mes lettres, nos amours,
Ma mémoire, partout sont tes chères compagnes.
Dis vrai, suis-je avec toi dans ces riches campagnes
Où du Rhône indompté l'Arve trouble et fangeux
Vient grossir et souiller le cristal orageux ?

Ta lettre se promet qu'en ces nobles rivages
Où Sénart épaissit ses immenses feuillages,
Des vers pleins de ton nom attendent ton retour,
Tout trempés de douceurs, de caresses, d'amour.
Heureux qui, tourmenté de flammes inquiètes,
Peut du Permesse encor visiter les retraites,
Et, loin de son amante égayant sa langueur,
Calmer par des chansons les troubles de son cœur !
Camille, où tu n'es point, moi, je n'ai pas de Muse.
Sans toi, dans ses bosquets Hélicon me refuse ;
Les cordes de la lyre ont oublié mes doigts,
Et les chœurs d'Apollon méconnaissent ma voix.
Ces regards purs et doux, que sur ce coin du monde

Verse d'un ciel ami l'indulgence féconde ,
 N'éveillent plus mes sens ni mon âme. Ces bords
 Ont beau de leur Cybèle étaler les trésors,
 Ces ombrages n'ont plus d'aimables rêveries,
 Et l'ennui taciturne habite ces prairies.
 Tu fis tous leurs attraits : ils fuyaient avec toi
 Sur le rapide char qui t'éloignait de moi.
 Errant et fugitif, je demande Camille
 A ces antres, souvent notre commun asile ;
 Ou je vais te cherchant dans ces murs attristés,
 Sous tes lambris, jamais par moi seul habités,
 Où ta harpe se tait, où la voûte sonore
 Fut pleine de ta voix et la répète encore ;
 Où tous ces souvenirs cruels et précieux
 D'un humide nuage obscurcissent mes yeux.
 Mais pleurer est amer pour une belle absente ;
 Il n'est doux de pleurer qu'aux pieds de son amante,
 Pour la voir s'attendrir, caresser vos douleurs,
 Et de sa belle main vous essuyer vos pleurs,
 Vous baiser, vous gronder, jurer qu'elle vous aime,
 Vous défendre une larme et pleurer elle-même.

Eh bien ! sont-ils bien tous empressés à te voir ?
 As-tu sur bien des cœurs promené ton pouvoir ?
 Vois-tu tes jours suivis de plaisir et de gloire,
 Et chacun de tes pas compter une victoire ?
 Oh ! quel est mon bonheur si, dans un bal bruyant,
 Quelque belle tout bas te reproche en riant
 D'un silence distrait ton âme enveloppée,
 Et que sans doute ailleurs elle est mieux occupée !
 Mais, dieux ! puisses-tu voir sous un ennui rongeur
 De ta chère beauté flétrir toute la fleur,

Plutôt que d'être heureuse à grossir tes conquêtes,
D'aller chercher toi-même et désirer des fêtes,
Ou sourire le soir, assise au coin d'un bois,
Aux éloges rusés d'une flatteuse voix,
Comme font trop souvent de jeunes infidèles,
Sans songer que le Ciel n'épargne point les belles.
Invisible, inconnu, dieux ! pourquoi n'ai-je pas
Sous un voile étranger accompagné tes pas ?
J'ai pu de ton esclave, ardent, épris de zèle,
Porter, comme le cœur, le vêtement fidèle.
Quoi ! d'autres loin de moi te prodiguent leurs soins,
Devinent tes pensers, tes ordres, tes besoins !
Et, quand d'âpres cailloux la pénible rudesse
De tes pieds délicats offense la faiblesse,
Mes bras ne sont point là pour presser lentement
Ce fardeau cher et doux et fait pour un amant !
Ah ! ce n'est point aimer que prendre sur soi-même
De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime.
Il fut un temps, Camille, où plutôt qu'à me fuir
Tout le pouvoir des dieux t'eût contrainte à mourir !

Et puis d'un ton charmant ta lettre me demande
Ce que je veux de toi, ce que je te commande !
Ce que je veux ? dis-tu. Je veux que ton retour
Te paraisse bien lent ; je veux que nuit et jour
Tu m'aimes. (Nuit et jour, hélas ! je me tourmente !)
Présente au milieu d'eux, sois seule, sois absente ;
Dors en pensant à moi ; rêve-moi près de toi ;
Ne vois que moi sans cesse, et sois toute avec moi.

Au retour d'un festin, seule, ô dieux ! sur ta couche,
Si cet heureux papier s'approchait de ta bouche !

Enfermé dans la soie, oh ! si ta belle main
 Daignait le retrouver, le presser sur ton sein !
 Je le saurai ; l'Amour volera me le dire.
 Dans l'âme d'un poète un dieu même respire ;
 Et ton cœur ne pourra me faire un si grand bien,
 Sans qu'un transport subit avertisse le mien.
 Fais-le naître, ô Camille. Alors toutes mes peines
 S'adoucissent ; alors, dans mes paisibles veines,
 Mon sang coule en flots purs et de lait et de miel,
 Et mon âme se croit habitante du ciel !

VI

A ABEL

Pourquoi de mes loisirs accuser la langueur ?
 Pourquoi vers des lauriers aiguillonner mon cœur ?
 Abel, que me veux-tu ? Je suis heureux, tranquille.
 Tu veux m'ôter mon bien, mon amour, ma Camille,
 Mes rêves nonchalants, l'oisiveté, la paix ;
 A l'ombre, au bord des eaux, le sommeil pur et frais.
 Ai-je connu jamais ces noms brillants de gloire
 Sur qui tu viens sans cesse arrêter ma mémoire ?
 Pourquoi me rappeler, dans tes cris assidus,
 Je ne sais quels projets que je ne connais plus ?
 Que d'Achille outragé l'inexorable absence
 Livre à des feux troyens les vaisseaux sans défense ;
 Qu'à Colomb pour le nord révélant son amour,
 L'aimant nous ait conduits où va finir le jour...
 Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse

Recevaient ma première et bouillante jeunesse,
Plein de ces grands objets, ivre de chants guerriers,
Respirant la mêlée et les cruels lauriers,
Je me couvrais de fer, et d'une main sanglante
J'animais aux combats ma lyre turbulente ;
Des arrêts du destin prophète audacieux,
J'abandonnais la terre et volais chez les dieux.
Au flambeau de l'Amour j'ai vu fondre mes ailes.
Les forêts d'Idalie ont des routes si belles !
Là, Vénus, me dictant de faciles chansons,
M'a nommé son poète entre ses nourrissons.
Si quelquefois encore, à tes conseils docile,
Ou jouet d'un esprit vagabond et mobile,
Je veux, de nos héros admirant les exploits,
A des sons généreux solliciter ma voix,
Aux sons voluptueux ma voix accoutumée
Fuit, se refuse et lutte, incertaine, alarmée ;
Et ma main, dans mes vers de travail tourmentés,
Poursuit avec effort de pénibles beautés.
Mais si, bientôt lassé de ces poursuites folles,
Je retourne à mes riens que tu nommes frivoles,
Si je chante Camille, alors écoute, toi :
Les vers pour la chanter naissent autour de moi.
Tout pour elle a des vers ! Ils renaissent en foule ;
Ils brillent dans les flots du ruisseau qui s'écoule ;
Ils prennent des oiseaux la voix et les couleurs ;
Je les trouve cachés dans les replis des fleurs.
Son sein a le duvet de ce fruit que je touche ;
Cette rose au matin sourit comme sa bouche ;
Le miel qu'ici l'abeille eut soin de déposer
Ne vaut pas à mon cœur le miel de son baiser.
Tout pour elle a des vers ! Ils me viennent sans peine,

Doux comme son parler, doux comme son haleine.
 Quoi qu'elle fasse ou dise, un mot, un geste heureux
 Demande un gros volume à mes vers amoureux.
 D'un souris caressant si son regard m'attire,
 Mon vers plus caressant va bientôt lui sourire.
 Si la gaze la couvre, et le lin pur et fin,
 Mollement, sans apprêt, et la gaze, et le lin,
 D'une molle chanson attend une couronne.
 D'un luxe étudié si l'éclat l'environne,
 Dans mes vers éclatants sa superbe beauté
 Vient ravir à Junon toute sa majesté.
 Tantôt c'est sa blancheur, sa chevelure noire,
 De ses bras, de ses mains, le transparent ivoire.
 Mais si jamais, sans voile et les cheveux épars,
 Elle a rassasié ma flamme et mes regards,
 Elle me fait chanter, amoureuse Ménade,
 Des combats de Paphos une longue Iliade ;
 Et, si de mes projets le vol s'est abaissé,
 A la lyre d'Homère ils n'ont point renoncé.
 Mais, en la dépouillant de ses cordes guerrières,
 Ma main n'a su garder que les cordes moins fières
 Qui chantèrent Hélène et les joyeux larcins,
 Et l'heureuse Corcyre, amante des festins.
 Mes chansons à Camille ont été séduisantes.
 Heureux qui peut trouver des Muses complaisantes,
 Dont la voix sollicite et mène à ses désirs
 Une jeune beauté qu'appelaient ses soupirs !
 Hier, entre ses bras, sur sa lèvre fidèle,
 J'ai surpris quelques vers que j'eus faits pour elle.
 Et sa bouche, au moment que je l'allais quitter,
 M'a dit : « Tes vers sont doux, j'aime à les répéter. »
 Si cette voix eût dit même chose à Virgile,

Abel, dans ses hameaux il eût chanté Camille,
N'eût point cherché la palme au sommet d'Hélicon,
Et le glaive d'Énée eût épargné Didon.

VII

Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête?
Et la belle Amélie est aussi de la fête?
Et Rose, qui jamais ne lasse les désirs,
Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs?
Et sa sœur aux accents de la voix la plus rare
Unira, dites-vous, les sons de la guitare?
Et nous aurons Julie au rire étincelant,
Au sein plus que l'albâtre et solide et brillant?
Certes, en pareille fête autrefois je l'ai vue,
Ses longs cheveux épars, courante, demi-nue :
En ses bruyantes nuits, Cithéron n'a jamais
Vu Ménade plus belle errer dans ses forêts.
J'y consens. Avec vous je suis prêt à m'y rendre.
Allons. Mais si Camille, ô dieux ! vient à l'apprendre !
Quel orage suivra ce banquet tant vanté,
S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté !
Oh ! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.
Si j'ai loué des yeux, une bouche, un sourire ;
Ou si, près d'une belle assis en un repas,
Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas,
Elle a tout vu. Bientôt cris, reproches, injure :
Un mot, un geste, un rien, tout était un parjure.
« Chacun pour cette belle avait vu mes égards.
Je lui parlais des yeux, je cherchais ses regards. »
Et puis des pleurs ! des pleurs, ... que Memnon sur sa cendre

A sa mère immortelle en a moins fait répandre.
 Que dis-je? sa vengeance ose en venir aux coups;
 Elle me frappe. Et moi, je feins, dans mon courroux,
 De la frapper aussi, mais d'une main légère,
 Et je baise sa main impuissante et colère:
 Car ses bras ne sont forts qu'aux amoureux exploits.
 La fureur ne peut même aigrir sa douce voix.
 Ah! je l'aime bien mieux injuste qu'indolente;
 Sa colère me plaît et décèle une amante.
 Si j'ai peur de la perdre, elle tremble à son tour;
 Et la crainte inquiète est fille de l'amour.
 L'assurance tranquille est d'un cœur insensible...
 Loin! à mes ennemis une amante paisible;
 Moi, je hais le repos. Quel que soit mon effroi
 De voir de si beaux yeux irrités contre moi,
 Je me plais à nourrir de communes alarmes.
 Je veux pleurer moi-même, ou voir couler ses larmes,
 Accuser un outrage ou calmer un soupçon,
 Et toujours pardonner ou demander pardon.

Mais quels éclats, amis? C'est la voix de Julie :
 Entrons. Oh! quelle nuit! joie, ivresse, folie!
 Que de seins envahis et mollement pressés!
 Malgré de vains efforts, que d'appas caressés!
 Que de charmes divins forcés dans leur retraite!
 Il faut que de la Seine, au cri de notre fête,
 Le flot résonne au loin, de nos jeux égayé,
 Et qu'en son lit voisin le marchand éveillé,
 Écoutant nos plaisirs d'une oreille jalouse,
 Redouble ses baisers à sa trop jeune épouse.

VIII

Reste, reste avec nous, ô père des bons vins !
 Dieu propice, ô Bacchus ! toi dont les flots divins
 Versent le doux oubli de ces maux qu'on adore ;
 Toi, devant qui l'amour s'enfuit et s'évapore,
 Comme de ce cristal aux mobiles éclairs
 Tes esprits odorants s'exhalent dans les airs.
 Eh bien ! mes pas ont-ils refusé de vous suivre ?
 « Nous venons, disiez-vous, te conseiller de vivre.
 Au lieu d'aller gémir, mendier des dédains,
 Suis-nous, si tu le peux. La joie à nos festins
 T'appelle. Viens, les fleurs ont couronné la table ;
 Viens, viens y consoler ton âme inconsolable. »

Vous voyez, mes amis, si de ce noble soin
 Mon cœur tranquille et libre avait aucun besoin.
 Camille dans mon cœur ne trouve plus des armes,
 Et je l'entends nommer sans trouble, sans alarmes ;
 Ma pensée est loin d'elle, et je n'en parle plus ;
 Je crois la voir muette et le regard confus,
 Pleurante. Sa beauté présomptueuse et vaine
 Lui disait qu'un captif, une fois dans sa chaîne,
 Ne pouvait songer... Mais que nous font ses ennuis ?
 Jeune homme, apporte-nous d'autres fleurs et des fruits.
 Qu'est-ce, amis ? nos éclats, nos jeux, se ralentissent ?
 Que des verres plus grands dans nos mains se remplissent !
 Pourquoi vois-je languir ces vins abandonnés,
 Sous le liège tenace encore emprisonnés ?
 Voyons si ce premier, fils de l'Andalousie,

Vaudra ceux dont Madère a formé l'ambrosie,
 Ou ceux dont la Garonne enrichit ses coteaux,
 Ou la vigne foulée aux pressoirs de Cîteaux.
 Non, rien n'est plus heureux que le mortel tranquille
 Qui, cher à ses amis, à l'amour indocile,
 Parmi les entretiens, les jeux et les banquets,
 Laisse couler la vie et n'y pense jamais.

Ah! qu'un front et qu'une âme a la tristesse en proie
 Feignent malaisément et le rire et la joie!
 Je ne sais, mais partout je l'entends, je la voi;
 Son fantôme attrayant est partout devant moi;
 Son nom, sa voix absente, errent dans mon oreille:
 Peut-être aux feux du vin que l'amour se réveille;
 Sous les bosquets de Chypre, à Vénus consacrés,
 Bacchus mûrit l'azur de ses pampres dorés.
 J'ai peur que, pour tromper ma haine et ma vengeance,
 Tous ces dieux malfaisants ne soient d'intelligence.
 Du moins il m'en souvient, quand autrefois, auprès
 De cette ingrante aimée, en nos festins secrets,
 Je portais à la hâte à ma bouche ravie
 La coupe demi-pleine à ses lèvres saisie,
 Ce nectar, de l'amour ministre insidieux,
 Bien loin de les éteindre, aiguillonnait mes feux.
 Ma main courait saisir, de transport chatouillée,
 Sa tête noblement folâtre, échevelée.
 Elle riait; et moi, malgré ses bras jaloux,
 J'arrivais à sa bouche, à ses baisers si doux;
 J'avais soin de reprendre, utile stratagème!
 Les fleurs que sur son sein j'avais mises moi-même;
 Et sur ce sein mes doigts, égarés, palpitants,
 Les cherchaient, les suivaient, et les ôtaient longtemps.

Ah! je l'aimais alors! je l'aimerais encore,
 Si de tout conquérir la soif qui la dévore
 Eût flatté mon orgueil au lieu de l'outrager,
 Si mon amour n'avait qu'un outrage à venger,
 Si vingt crimes nouveaux n'avaient trop su l'éteindre,
 Si je ne l'abhorrais! Ah! qu'un cœur est à plaindre
 De s'être à son amour longtemps accoutumé,
 Quand il faut n'aimer plus ce qu'on a tant aimé!
 Pourquoi, grands dieux! pourquoi la fîtes-vous si belle?
 Mais ne me parlez plus, amis, de l'infidèle:
 Que m'importe qu'un autre adore ses attraits,
 Qu'un autre soit le roi de ses festins secrets,
 Que tous deux en riant ils me nomment peut-être,
 De ses cheveux épars qu'un autre soit le maître,
 Qu'un autre ait ses baisers, son cœur; qu'une autre main
 Poursuive lentement des bouquets sur son sein?
 Un autre! Ah! je ne puis en souffrir la pensée!
 Riez, amis, nommez ma fureur insensée.
 Vous n'aimez pas, et j'aime, et je brûle, et je pars
 Me coucher sur sa porte, implorer ses regards:
 Elle entendra mes pleurs, elle verra mes larmes;
 Et dans ses yeux divins, pleins de grâces, de charmes,
 Le sourire ou la haine, arbitres de mon sort,
 Vont ou me pardonner, ou prononcer ma mort.

IX

Il n'est donc plus d'espoir, et ma plainte perdue
 A son esprit distrait n'est pas même rendue!
 Couchons-nous sur sa porte. Ici, jusques au jour,
 Elle entendra les pleurs d'un malheureux amour.
 Mais non... Fuyons... Une autre, avec plaisir tentée,

Prendra soin d'accueillir ma flamme rebutée,
 Et de mes longs tourments pour consoler mon cœur...
 Mais plutôt renonçons à ce sexe trompeur.
 Qui? moi? j'aurais voulu sur ce seuil inflexible
 Tenter à mes douleurs un cœur inaccessible;
 J'aurais flatté, gémi, pleuré, prié, pressé!...

.....
 Que l'amour au plus sage inspire de folie!
 Allons, me voilà libre, et pour toute ma vie.
 Oui, j'y suis résolu; je n'aimerai jamais;
 J'en jure... Ma perfide, avec tous ses attraits,
 Ferait pour m'apaiser un effort inutile...
 J'admire seulement qu'à ce sexe imbécile
 Nous daignons sur nos vœux laisser aucun pouvoir;
 Pour repousser ses traits on n'a qu'à le vouloir.
 Ingrate que j'aimais, je te hais, je t'abhorre...
 Mais quel bruit à sa porte?... Ah! dois-je attendre encore?
 J'entends crier les gonds... On ouvre, c'est pour moi...
 Oh! ma Camille m'aime et me garde sa foi...
 Je l'adore toujours... Ah! dieux! ce n'est pas elle!
 Le vent seul a poussé cette porte cruelle.

X

Allez, mes vers, allez; je me confie en vous;
 Allez fléchir son cœur, désarmer son courroux:
 Suppliez, gémissiez, implorez sa clémence,
 Tant qu'elle vous admette enfin en sa présence.
 Entrez; à ses genoux prosternez vos douleurs,
 Le deuil peint sur le front, abattus, tout en pleurs;
 Et ne revoyez point mon seuil triste et farouche
 Que vous ne m'apportiez un pardon de sa bouche.

XI

Ah ! des pleurs ! des regrets ! Lisez, amis. C'est elle.
On m'outrage, on me chasse, et puis on me rappelle.
Non ; il fallait d'abord m'accueillir sans détours.
Non, non ; je n'irai point. La nuit tombe ; j'accours.
On s'excuse, on gémit ; enfin on me renvoie.
Je sors. Chez mes amis je viens trouver la joie,
Et parmi nos festins un billet repentant
Bientôt me suit et vient me dire qu'on m'attend.

« Écoute, jeune ami de ma première enfance,
Je te connais. Malgré ton aimable silence,
Je connais la beauté qui t'a contraint d'aimer,
Qui t'agite tout bas, que tu n'oses nommer.
Certes, un beau jour n'est pas plus beau que son visage ;
Mais, si tu ne veux point gémir dans l'esclavage,
Sache que trop d'amour excite leur dédain.
Laisse-la quelquefois te désirer en vain.
Il est bon, quelque orgueil dont s'enivrent ces belles,
De leur montrer pourtant qu'on peut se passer d'elles.
Viens, et, loin d'être faible, allons, si tu m'en crois,
Respirer la fraîcheur de la nuit et des bois :
Car, dans cette saison de chaleur étouffée,
Tu sais, le jour n'est bon qu'à donner à Morphée.
Allons. Et, pour Camille, elle n'a qu'à dormir. »

Passons devant ses murs. Je veux, pour la punir,
Je veux qu'à son réveil demain on lui rapporte
Qu'on m'a vu : je passais sans regarder sa porte.

Qu'elle s'écrie alors, les larmes dans les yeux,
 Que tout homme est parjure, et qu'il n'est point de dieux!
 Tiens, c'est ici. Voilà ses jardins solitaires,
 Tant de fois attentifs à nos tendres mystères;
 Et là, tiens, sur ma tête, est son lit amoureux,
 Lit chéri, tant de fois fatigué de nos jeux.
 Ah! le verre et le lin, délicate barrière,
 Laissent voir à nos yeux la tremblante lumière
 Qui, jusqu'à l'aube au teint moins que le sien vermeil,
 Veille près de sa couche et garde son sommeil.
 C'est là qu'elle m'attend. Oh! si tu l'avais vue,
 Quand, fermant ses beaux yeux, mollement étendue,
 Laissant tomber sa tête, un calme pur et frais
 Comme aux anges du ciel fait reluire ses traits!
 Ah! je me venge aussi plus qu'elle ne mérite.
 Un vain caprice, un rien... Ami, fuyons bien vite;
 Fuyons vite, courons. Mes projets seront sûrs
 Quand je ne verrai plus sa porte ni ses murs.

XII

Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle?
 Mais n'est-ce donc pas moi qu'elle a banni loin d'elle?
 Mais sa voix intrépide, et ses yeux, et son front,
 Ne se vantaient-ils pas de m'avoir fait affront?
 C'est donc pour essayer quelque nouvel outrage,
 Pour l'accabler moi-même et d'insulte et de rage,
 La prier, la maudire, invoquer le cercueil,
 Que je retourne encor vers son funeste seuil,
 Errant dans cette nuit turbulente, orageuse,
 Moins que ce triste cœur noire et tumultueuse?

Ce n'était pas ainsi que, sans crainte et sans bruit,
Jadis, à la faveur d'une plus belle nuit,
Invisible, attendu par des baisers de flamme...
O toi, jeune imprudent que séduit une femme,
Si ton cœur veut en croire un cœur trop agité,
Ne courbe point ta tête au joug de la beauté.
Ris plutôt de ses feux et méprise ses charmes ;
Vois d'un œil sec et froid ses soupirs et ses larmes ;
Règne en tyran cruel ; aime à la voir souffrir ;
Laisse-la toute seule et transir et mourir.
Tous ses soupirs sont faux, ses larmes infidèles,
Son souris venimeux, ses caresses mortelles.
Ah ! si tu connaissais de quel art inouï
La perfide enivra ce cœur qu'elle a trahi !
De quel art ses discours (faut-il qu'il m'en souviennel)
Me faisaient voir sa vie attachée à la mienne !
Avait-elle bien pu vivre et ne m'aimer pas ?
Combien de fois, de joie expirante en mes bras
Faible, exhalant à peine une voix amoureuse :
« Ah ! dieux ! s'écriait-elle, ah ! que je suis heureuse ! »
Combien de fois encor, d'une brûlante main
Pressant avec fureur ma tête sur son sein,
Ses cris me reprochaient des caresses paisibles !
Mes baisers, à l'entendre, étaient froids, insensibles ;
Le feu qui la brûlait ne pouvait m'enflammer,
Et mon sexe cruel ne savait point aimer !
Et moi, fier et confus de son inquiétude,
Je faisais le procès à mon ingratitude :
Je plaignais son amour, et j'accusais le mien ;
Je haïssais mon cœur si peu digne du sien.
Je frissonne. Ah ! je sens que je m'approche d'elle.
Oui, je la vois, grands dieux ! cette maison cruelle

Que sans trouble jamais n'abordèrent mes pas.
 Mais ce trouble était doux, et je ne mourais pas.
 Mais elle n'avait point, sans pitié même feinte,
 Rassasié mon cœur et de fiel et d'absinthe.
 Ah! d'affronts aujourd'hui je la veux accabler.
 De véritables pleurs de ses yeux vont couler.
 Tout ce qu'ont de plus dur l'insulte, la colère,
 Je veux... Mais essayons plutôt ce que peut faire
 Ce silence indulgent qui semble caresser,
 Qui pardonne et rassure, et plaint sans offenser.
 Oui, laissons le dépit et l'injure farouche;
 Allons, je veux entrer le rire sur la bouche,
 Le front calme et serein. Camille, je veux voir
 S'il est vrai que la paix soit toute en mon pouvoir.
 Prends courage, mon cœur : de douces espérances
 Me disent qu'aujourd'hui finiront tes souffrances.

XIII

Eh bien! je le voulais. J'aurais bien dû me croire!
 Tant de fois à ses torts je cédai la victoire!
 Je devais une fois du moins, pour la punir,
 Tranquillement l'attendre et la laisser venir.
 Non. Oubliant quels cris, quelle aigre impatience
 Hier sut me contraindre à la fuite, au silence,
 Ce matin (de mon cœur trop facile bonté!)
 Je veux la ramener sans blesser sa fierté:
 J'y vole; contre moi je lui cherche une excuse.
 Je viens lui pardonner, et c'est moi qu'elle accuse.
 C'est moi qui suis injuste, ingrat, capricieux :
 Je prends sur sa faiblesse un empire odieux.

Et sanglots et fureurs, injures menaçantes,
 Et larmes, à couler toujours obéissantes ;
 Et pour la paix il faut que d'avoir eu raison,
 Confus et repentant, je demande pardon.
 O Camille ! Camille !

XIV

O nuit, nuit douloureuse ! ô toi, tardive aurore,
 Viens-tu ? vas-tu venir ? es-tu bien loin encore ?
 Ah ! tantôt sur un flanc, puis sur l'autre, au hasard
 Je me tourne et m'agite, et ne peux nulle part
 Trouver que l'insomnie amère, impatiente,
 Qu'un malaise inquiet et qu'une fièvre ardente.
 Tu dors, belle Camille ; et c'est toi, mon amour,
 Qui retiens ma paupière ouverte jusqu'au jour !
 Si tu l'avais voulu, dieux ! cette nuit cruelle
 Aurait pu s'écouler plus rapide et plus belle.
 Mon âme comme un songe autour de ton sommeil
 Voltige. En me lisant, demain à ton réveil
 Tu verras, comme toi, si mon cœur est paisible.
 J'ai soulevé, pour toi, sur ma couche pénible,
 Ma tête appesantie. Assis et plein de toi,
 Le nocturne flambeau qui luit auprès de moi
 Me voit, en sons plaintifs et mêlés de caresses,
 Verser sur le papier mon cœur et mes tendresses.
 O Camille, tu dors ! tes doux yeux sont fermés.
 Ton haleine de rose aux soupirs embaumés
 Entr'ouvre mollement tes deux lèvres vermeilles.
 Mais, si je me trompais ! dieux ! ô dieux ! si tu veilles,

Et, lorsque loin de toi j'endure le tourment
D'une insomnie amère, aux bras d'un autre amant,
Pour toi, de cette nuit qui s'échappe trop vite,
Une douce insomnie embellissait la fuite!

Dieu d'oubli, viens fermer mes yeux. O dieu de paix,
Sommeil, viens, fallût-il les fermer pour jamais!
Un autre dans ses bras! ô douloureux outrage!
Un autre! ô honte! ô mort! ô désespoir! ô rage!
Malheureux insensé! pourquoi, pourquoi les dieux
A juger la beauté formèrent-ils mes yeux?
Pourquoi cette âme faible et si molle aux blessures
De ces regards féconds en douces impostures?
Une amante moins belle aime mieux, et du moins,
Humble et timide à plaire, elle est pleine de soins;
Elle est tendre; elle a peur de pleurer votre absence.
Fidèle, peu d'amants attaquent sa constance;
Et son égale humeur, sa facile gâité,
L'habitude, à son front tiennent lieu de beauté.
Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,
Celle qu'on ne voit point sans dire: « Qu'elle est belle! »
Insulte, en son triomphe, aux soupirs de l'amour.
Souveraine au milieu d'une tremblante cour,
Dans son léger caprice inégale et soudaine,
Tendre et douce aujourd'hui, demain froide et hautaine,
Si quelqu'un se dérobe à ses enchantements,
Qu'est-ce enfin qu'un de moins dans un peuple d'amants?
On brigue ses regards, elle s'aime et s'admire,
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.

XV

Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille.
Elle me suit partout. Je dormais, seul, tranquille;
Un songe me l'amène, et mon sommeil s'enfuit.
Je la voyais en songe au milieu de la nuit;
Elle allait me cherchant sur sa couche fidèle,
Et me tendait les bras et m'appelait près d'elle.
Les songes ne sont point capricieux et vains;
Ils ne vont point tromper les esprits des humains.
De l'Olympe souvent un songe est la réponse;
Dans tous ceux des amants la vérité s'annonce.
Quel air suave et frais! le beau ciel! le beau jour!
Les dieux me le gardaient; il est fait pour l'amour.

Quel charme de trouver la beauté paresseuse,
De venir visiter sa couche matineuse,
De venir la surprendre au moment que ses yeux
S'efforcent de s'ouvrir à la clarté des cieux,
Douce dans son éclat, et fraîche et reposée,
Semblable aux autres fleurs, filles de la rosée!
Oh! quand j'arriverai, si, livrée au repos,
Ses yeux n'ont point encor secoué les pavots,
Oh! je me glisserai vers la plume indolente,
Doucement, pas à pas, et ma main caressante
Et mes fougueux transports feront à son sommeil
Succéder un subit, mais un charmant réveil;
Elle reconnaîtra le mortel qui l'adore,
Et mes baisers longtemps empêcheront encore

Sur ses yeux, sur sa bouche empressés de courir,
Sa bouche de se plaindre et ses yeux de s'ouvrir.

Mais j'entrevois enfin sa porte souhaitée.
Que de bruit ! que de chars ! quelle foule agitée !
Tous vont revoir leurs biens, leurs chimères, leur or,
Et moi, tout mon bonheur, Camille, mon trésor.
Hier, quand, malgré moi, je quittai son asile,
Elle m'a dit : « Pourquoi t'éloigner de Camille ?
Tu sais bien que je meurs si tu n'es près de moi. »
Ma Camille, je viens, j'accours, je suis à toi.
Le gardien de tes murs, ce vieillard qui m'admire,
M'a vu passer le seuil et s'est mis à sourire.
Bon ! j'ai su (les amants sont guidés par les dieux)
Monter sans nul obstacle, et j'ai fui tous les yeux.
Ah ! que vois-je ?... Pourquoi ma porte accoutumée,
Cette porte secrète, est-elle donc fermée ?
Camille, ouvrez, ouvrez, c'est moi. L'on ne vient pas.
Ciel ! elle n'est point seule ! On murmure tout bas.
Ah ! c'est la voix de Lise. Elles parlent ensemble.
On se hâte ; l'on court ; on vient enfin ; je tremble.
Qu'est-ce donc ? A m'ouvrir pourquoi tous ces délais ?
Pourquoi ces yeux mourants et ces cheveux défaits ?
Pourquoi cette terreur dont vous semblez frappée ?
D'où vient que, me voyant, Lise s'est échappée ?
J'ai cru, prêtant l'oreille, ouïr entre vous deux
Des murmures secrets, des pas tumultueux.
Pourquoi cette rougeur, cette pâleur subite ?
Perfide ! un autre amant... ? Ciel ! elle a pris la fuite.
Ah ! dieux ! je suis trahi. Mais je prétends savoir...
Lise, Lise, ouvrez-moi, parlez ! mais, fol espoir !
La digne confidente auprès de sa maîtresse

Lui travaille à loisir quelque subtile adresse,
Quelque discours profond et de raisons pourvu,
Par qui ce que j'ai vu, je ne l'aurai point vu.
Dieux! comme elle approchait (sexe ingrat, faux, perfide!)
S'asseyant, effrontée à la fois et timide,
Voulant hâter l'effort de ses pas languissants,
Voulant m'ouvrir des bras fatigués, impuissants,
Abattue, et sa voix altérée, incertaine,
Ses yeux anéantis ne s'ouvrant plus qu'à peine,
Ses cheveux en désordre et rajustés en vain,
Et son haleine encore agitée, et son sein...
Des caresses de feu sur son sein imprimées,
Et de baisers récents ses lèvres enflammées,
J'ai tout vu : tout m'a dit une coupable nuit.
Sans même oser répondre, interdite, elle fuit,
Sans même oser tenter le hasard d'un mensonge.
Et moi, comme abusé des promesses d'un songe,
Je venais, j'accourais, sûr d'être souhaité,
Plein d'amour, et de joie, et de tranquillité!

XVI

LA LAMPE

O nuit! j'avais juré d'aimer cette infidèle;
Sa bouche me jurait une amour éternelle,
Et c'est toi qu'attestait notre commun serment.
L'ingrate s'est livrée aux bras d'un autre amant,
Lui promet de l'aimer, le lui dit, le lui jure,
Et c'est encore toi qu'atteste la parjure!

Et toi, lampe nocturne, astre cher à l'amour,
 Sur le marbre posée, ô toi qui, jusqu'au jour,
 De ta prison de verre éclairais nos tendresses,
 C'est toi qui fus témoin de ses douces promesses.
 Mais, hélas ! avec toi son amour incertain
 Allait se consumant, et s'éteignit enfin ;
 Avec toi les serments de cette bouche aimée
 S'envolèrent bientôt en légère fumée.
 Près de son lit, c'est moi qui fis veiller tes feux
 Pour garder mes amours, pour éclairer nos jeux ;
 Et tu ne t'éteins pas à l'aspect de son crime !
 Et tu sers aux plaisirs d'un rival qui m'opprime !
 Tu peux, fausse comme elle et comme elle sans foi,
 Être encor pour autrui ce que tu fus pour moi,
 Montrant à d'autres yeux, que tu guides sur elle,
 Combien elle est perfide et combien elle est belle !

—Poète malheureux, de quoi m'accuses-tu ?
 Pour te la conserver j'ai fait ce que j'ai pu.
 Mes yeux dans ses forfaits même ont su la poursuivre,
 Tant que ses soins jaloux me permirent de vivre.
 Hier, elle semblait, en efforts languissants,
 Avoir peine à traîner ses pas et ses accents.
 Le jour venait de fuir, je commençais à luire.
 Sa couche la reçut, et je l'ouïs te dire
 Que de son corps souffrant les débiles langueurs
 D'un sommeil long et chaste imploraient les douceurs.
 Tu l'embrasses, tu pars, tu la vois endormie.
 A peine tu sortais que cette porte amie
 S'ouvre : un front jeune et blond se présente, et je vois
 Un amant aperçu pour la première fois.
 Elle alors, d'une voix tremblante et favorable,

Lui disait : « Non, partez ; non, je suis trop coupable. »
 Elle parlait ainsi, mais lui tendait les bras.
 Le jeune homme près d'elle arrivait pas à pas.
 Alors je vis s'unir ces deux bouches perfides.

.....
 Je vis de ses beaux flancs l'albâtre ardent et pur,
 Lis, ébène, corail, roses, veines d'azur,
 Telle enfin qu'autrefois tu me l'avais montrée,
 De sa nudité seule embellie et parée,
 Quand vos nuits s'envolaient, quand le mol oreiller
 La vit sous tes baisers dormir et s'éveiller,
 Et quand tes cris joyeux vantaient ma complaisance,
 Et qu'elle, en souriant, maudissait ma présence.
 En vain au dieu d'amour, que je crus ton appui,
 Je demandai la voix qu'il me donne aujourd'hui.
 Je voulais reprocher tes pleurs à l'infidèle ;
 Je l'aurais appelée ingrate, criminelle.
 Du moins, pour réveiller dans leur profane sein
 Le remords, la terreur, je m'agitai soudain,
 Et je fis à grand bruit de la mèche brûlante
 Jaillir en mille éclairs la flamme pétillante.
 Elle pâlit, trembla, tourna sur moi les yeux,
 Et, d'une voix mourante, elle dit : « Ah ! grands dieux !
 Faut-il, quand tes désirs font taire mes murmures,
 Voir encor ce témoin qui compte mes parjures ! »
 Elle s'élança ; et lui, la serrant dans ses bras,
 La retenait, disant : « Non, non, ne l'éteins pas. »

Je cessai de brûler : suis mon exemple, cesse.
 On aime un autre amant, aime une autre maîtresse.
 Souffle sur ton amour, ami, si tu me croi,
 Ainsi que pour m'éteindre elle a soufflé sur moi.

XVII

Non, je ne l'aime plus; un autre la possède.
 On s'accoutume au mal que l'on voit sans remède.
 De ses caprices vains je ne veux plus souffrir:
 Mon élogie en pleurs ne sait plus l'attendrir.
 Allez, Muses, partez : votre art m'est inutile.
 Que me font vos lauriers? Vous laissez fuir Camille
 Près d'elle je voulais vous avoir pour soutien.
 Allez, Muses, partez, si vous n'y pouvez rien.

Voilà donc comme on aime ! On vous tient, vous caresse,
 Sur les lèvres toujours on a quelque promesse !
 Et puis... Ah ! laissez-moi, souvenirs ennemis,
 Projets, attente, espoir, qu'elle m'avait permis.
 « Nous irons au hameau. Loin, bien loin de la ville,
 Ignorés et contents, un silence tranquille
 Ne montrera qu'au ciel notre asile écarté.
 Là, son âme viendra m'aimer en liberté.
 Fuyant d'un luxe vain l'entrave impérieuse,
 Sans suite, sans témoins, seule et mystérieuse,
 Jamais d'un œil mortel un regard indiscret
 N'osera la connaître et savoir son secret.
 Seul je vivrai pour elle, et mon âme empressée
 Épiera ses désirs, ses besoins, sa pensée.
 C'est moi qui ferai tout, moi qui de ses cheveux
 Sur sa tête le soir assemblerai les nœuds.
 Par moi de ses atours à loisir dépouillée,
 Chaque jour par mes mains la plume amoncelée

La recevra charmante, et mon heureux amour
Détruira chaque nuit cet ouvrage du jour.
Sa table par mes mains sera prête et choisie ;
L'eau pure de ma main lui sera l'ambroisie.
Seul, c'est moi qui serai partout, à tout moment,
Son esclave fidèle et son fidèle amant. »
Tels étaient mes projets, qu'insensés et volages
Le vent a dissipés parmi de vains nuages !

Ah ! quand d'un long espoir on flatta ses désirs,
On n'y renonce point sans peine et sans soupirs.
Que de fois je t'ai dit : « Garde d'être inconstante,
Le monde entier déteste une parjure amante.
Fais-moi plutôt gémir sous des glaives sanglants,
Avec le feu plutôt déchire-moi les flancs. »
O honte ! à deux genoux j'exprimais ces alarmes ;
J'allais couvrant tes pieds de baisers et de larmes.
Tu me priais alors de cesser de pleurer ;
En foule tes sermens venaient me rassurer.
Mes craintes t'offensaient ; tu n'étais pas de celles
Qui font jeu de courir à des flammes nouvelles :
Mille sceptres offerts pour ébranler ta foi,
Eût-ce été rien au prix du bonheur d'être à moi ?
Avec de tels discours, ah ! tu m'aurais fait croire
Aux clartés du soleil dans la nuit la plus noire.
Tu pleurais même ; et moi, lent à me défier,
J'allais avec le lin dans tes yeux essuyer
Ces larmes lentement et malgré toi séchées ;
Et je baisais ce lin qui les avait touchées.
Bien plus, pauvre insensé ! j'en rougis : mille fois
Ta louange a monté ma lyre avec ma voix.
Je voudrais que Vulcain, et l'onde où tout s'oublie,

Eût consumé ces vers témoins de ma folie.
 La même lyre encor pourrait bien me venger,
 Perfide! Mais non, non, il faut n'y plus songer.
 Quoi! toujours un soupir vers elle me ramène!
 Allons, haïssons-la, puisqu'elle veut ma haine.
 Oui, je la hais. Je jure... Eh! serments superflus!
 N'ai-je pas dit assez que je ne l'aimais plus?

XVIII

Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux;
 Mais certes sans mesure il m'accable de maux.
 A porter ce revers mon âme est impuissante.
 Eh quoi! beauté divine, incomparable amante,
 Je vous perds! Quoi! par vous nos liens sont rompus!
 Vous le voulez; adieu, vous ne me verrez plus:
 Du besoin de tromper ma fuite vous délivre.
 Je vais, loin de vos yeux, pleurer au lieu de vivre!
 Mais vous fûtes toujours l'arbitre de mon sort;
 Déjà vous prévoyez, vous annoncez ma mort.
 Oui, sans mourir, hélas! on ne perd point vos charmes.
 Ah! que n'êtes-vous là pour voir couler mes larmes,
 Pour connaître mon cœur, vos fers, vos cruautés,
 Tout l'amour qui m'embrase et que vous méritez!
 Pourtant que faut-il faire? on dit (dois-je le croire?)
 Qu'aisément de vos traits on bannit la mémoire;
 Que jusqu'ici vos bras, inconstants et légers,
 Ont reçu mille amants comme moi passagers;
 Que l'ennui de vous perdre, où mon âme succombe,
 N'a d'aucun malheureux accéléré la tombe.

Comme eux j'ai pu vous plaire, et comme eux vous lasser ;
De vous, comme eux encor, je pourrai me passer.
Mais quoi ! je vous jurai d'éternelles tendresses !
Et quand vous m'avez fait, vous, les mêmes promesses,
Était-ce rien qu'un piège ? Il n'a point réussi.
J'ai fait comme vous-même : ah ! l'on vous trompe aussi,
Vous dans l'art de tromper maîtresse sans émule.
Vous avez donc pensé, perfide trop crédule,
Qu'un amant, par vous-même instruit au changement,
N'oserait, comme vous, abuser d'un serment ?
En moi c'était vengeance ; à vous ce fut un crime ;
A tort un agresseur dispute à sa victime
Des armes dont son bras s'est servi le premier ;
Le fer a droit d'ouvrir le flanc du meurtrier.
Trahir qui nous trahit est juste autant qu'utile,
Et l'inventeur cruel du taureau de Sicile,
Lui-même à l'essayer justement condamné,
A fait mugir l'airain qu'il avait façonné.

Maintenant, poursuivez : il suffit qu'on vous voie,
Vos filets aisément feront une autre proie :
Je m'en fie à votre art moins qu'à votre beauté.
Toutefois, songez-y, fuyez la vanité.
Vous me devez un peu cette beauté nouvelle ;
Vos attraits sont à moi, c'est moi qui vous fis belle.
Soit orgueil, indulgence ou captieux détour,
Soit que mon cœur, gagné par vos semblants d'amour,
D'un peu d'aveuglement n'ait point su se défendre
(Car mon cœur est si bon et ma muse est si tendre !),
Je vins à vos genoux, en soupirs caressants,
D'un vers adulateur vous prodiguer l'encens.
De vos regards éteints la tristesse chagrine

Fut bientôt dans mes vers une langueur divine.
 Ce corps fluet, débile et presque inanimé,
 En un corps tout nouveau dans mes vers transformé,
 S'élançait léger, souple ; ils vous portaient la vie ;
 Des nymphes, dans mes vers, vous excitiez l'envie.
 Que de fois sur vos traits, par ma muse polis,
 Ils ont mêlé la rose au pur éclat des lis !
 Tandis qu'au doux réveil de l'aurore fleurie
 Vos traits n'offraient aux yeux qu'une pâleur flétrie,
 Et le soir, embellis de tout l'art du matin,
 N'avaient de rose, hélas ! qu'un peu trop de carmin.
 Ces folles visions des flammes dévorées
 Ont péri, grâce aux dieux, pour jamais ignorées.
 Sur la foi de mes vers mes amis, transportés,
 Cherchaient partout vos pas, vos attraits si vantés,
 Vous voyaient, et soudain, dans leur surprise extrême,
 Se demandaient tout bas si c'était bien vous-même,
 Et, de mes yeux séduits plaignant la trahison
 M'indiquaient l'ellébore ami de la raison.

« Quoi ! c'est là cet objet d'un si pompeux hommage ?
 Dieux ! quels flots de vapeurs inondent son visage !
 Ses yeux si doux sont morts : elle croit qu'elle vit ;
 Esculape doit seul approcher de son lit. »
 Et puis tout ce qu'en vous je leur montrais de grâce
 N'était rien à leurs yeux que fard et que grimace.
 Je devais avoir honte : ils ne concevaient pas
 Quel charme si puissant m'attirait dans vos bras.
 Dans vos bras ! qu'ai-je dit ? Oh non ! Vénus avare
 Ne m'a point fait un don qui fut toujours si rare.
 Si je l'ai cru longtemps, après votre serment
 Je vous crois, et jamais une belle ne ment ;

Jamais de vos bontés la confidente amie
Ne vint m'ouvrir la nuit une porte endormie,
Et jusqu'au lit de pourpre, en cent détours obscurs,
Guider ma main errante à pas muets et sûrs.
Je l'ai cru, pardonnez ; mais ce sera, je pense...
Oui, c'est qu'à mon sommeil plein de votre présence
Un songe officieux, enfant de mes désirs,
M'apporta votre image et de vagues plaisirs.
Cette faute à vos yeux doit s'excuser peut-être ;
Même on cite un ingrat qui vous la fit commettre.

Adieu, suivez le cours de vos nobles travaux.
Cherchez, aimez, trompez mille imprudents rivaux.
Je ne leur dirai point que vous êtes perfide,
Que le plaisir de nuire est le seul qui vous guide,
Que vous êtes plus tendre alors qu'un noir dessein,
Pour troubler leur repos, veille dans votre sein ;
Mais ils sauront bientôt, honteux de leur faiblesse,
Quitter avec opprobre une indigne maîtresse.
Vous pleurerez, et moi, j'apprendrai vos douleurs
Sans même les entendre ou rire de vos pleurs.

XIX

AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE

Amis, couple chéri, cœurs formés pour le mien,
Je suis libre : Camille à mes yeux n'est plus rien :
L'éclat de ses yeux noirs n'éblouit plus ma vue.
Mais cette liberté sera bientôt perdue.

Je me connais. Toujours je suis libre et je sers,
 Être libre pour moi n'est que changer de fers.
 Autant que l'univers a de beautés brillantes,
 Autant il a d'objets de mes flammes errantes.
 Mes amis, sais-je voir d'un œil indifférent
 Ou l'or des blonds cheveux sur l'albâtre courant,
 Ou d'un flanc délicat l'élégante noblesse,
 Ou d'un luxe poli la savante richesse?
 Sais-je persuader à mes rêves flatteurs
 Que les yeux les plus doux peuvent être menteurs?
 Qu'une bouche où la rose, où le baiser respire,
 Peut cacher un serpent à l'ombre d'un sourire?
 Que sous les beaux contours d'un sein délicieux
 Peut habiter un cœur faux, parjure, odieux?
 Peu fait à soupçonner le mal qu'on dissimule,
 Dupe de mes regards, à mes désirs crédule,
 Elles trouvent mon cœur toujours prêt à s'ouvrir.
 Toujours trahi, toujours je me laisse trahir;
 Je leur crois des vertus dès que je les vois belles.
 Sourd à tous vos conseils, ô mes amis fidèles,
 Relevé d'une chute, une chute m'attend;
 De Charybde à Scylla toujours vague et flottant,
 Et toujours loin du bord jouet de quelque orage,
 Je ne sais que périr de naufrage en naufrage.

Ah! je voudrais n'avoir jamais reçu le jour
 Dans ces vaines cités que tourmente l'amour,
 Où les jeunes beautés, par une longue étude,
 Font un art des serments et de l'ingratitude.
 Heureux loin de ces lieux éclatants et trompeurs,
 Eh! qu'il eût mieux valu naître un de ces pasteurs
 Ignorés dans le sein de leurs Alpes fertiles,

Que nos yeux ont connus fortunés et tranquilles!
Oh ! que ne suis-je enfant de ce lac enchanté
Où trois pâtres héros ont à la liberté
Rendu tous leurs neveux et l'Helvétie entière!
Faible, dormant encor sur le sein de ma mère,
Oh ! que n'ai-je entendu ces bondissantes eaux,
Ces fleuves, ces torrents, qui, de leurs froids berceaux,
Viennent du bel Hasli nourrir les doux ombrages!
Hasli ! frais Élysée ! honneur des pâturages !
Lieu qu'avec tant d'amour la nature a formé,
Où l'Aar roule un or pur en son onde semé.
Là je verrais, assis dans ma grotte profonde,
La génisse traînant sa mamelle féconde,
Prodiguant à ses fils ce trésor indulgent,
A pas lents agiter sa cloche au son d'argent,
Promener près des eaux sa tête nonchalante,
Ou de son large flanc presser l'herbe odorante.
Le soir, lorsque plus loin s'étend l'ombre des monts,
Ma conque, rappelant mes troupeaux vagabonds,
Leur chanterait cet air si doux à ces campagnes,
Cet air que d'Appenzel répètent les montagnes.
Si septembre, cédant au long mois qui le suit,
Marquait de froids zéphyr l'approche de la nuit,
Dans ses flancs colorés une luisante argile
Garderait sous mon toit un feu lent et tranquille,
Ou, brûlant sur la cendre à la fuite du jour,
Un mélèze odorant attendrait mon retour.
Une rustique épouse, et soigneuse et zélée,
Blanche (car sous l'ombrage, au sein de la vallée,
Les fureurs du soleil n'osent les outrager),
M'offrirait le doux miel, les fruits de mon verger,
Le lait enfant des sels de ma prairie humide,

Tantôt breuvage pur et tantôt mets solide,
 En un globe fondant sous ses mains épaissi,
 En disque savoureux à la longue durci ;
 Et cependant sa voix simple et douce et légère
 Me chanterait les airs que lui chantait sa mère.

Hélas ! aux lieux amers où je suis enchaîné,
 Ce repos à mes jours ne fut point destiné.
 J'irai : je veux jamais ne revoir ce rivage.
 Je veux, accompagné de ma muse sauvage,
 Revoir le Rhin tomber en des gouffres profonds,
 Et le Rhône grondant sous d'immenses glaçons,
 Et d'Arve aux flots impurs la nymphe injurieuse.
 Je vole, je parcours la cime harmonieuse
 Où souvent de leurs cieus les anges descendus,
 En des nuages d'or mollement suspendus,
 Emplissent l'air des sons de leur voix éthérée.
 O lac fils des torrents ! ô Thun, onde sacrée !
 Salut, monts chevelus, verts et sombres remparts
 Qui contenez ses flots pressés de toutes parts !
 Salut, de la nature admirables caprices,
 Où les bois, les cités, pendent en précipices !
 Je veux, je veux courir sur vos sommets touffus ;
 Je veux, jouet errant de vos sentiers confus,
 Foulant de vos rochers la mousse insidieuse,
 Suivre de mes chevreaux la trace hasardeuse ;
 Et toi, grotte escarpée et voisine des cieus,
 Qui d'un ami des saints fus l'asile pieux,
 Voûte obscure où s'étend et chemine en silence
 L'eau qui de roc en roc bientôt fuit et s'élance,
 Ah ! sous tes murs, sans doute, un cœur trop agité
 Retrouvera la joie et la tranquillité !

XX

Hier, en te quittant, enivré de tes charmes,
Belle D'.r., vers moi, tenant en main des armes,
Une troupe d'enfants courut de toutes parts :
Ils portaient des flambeaux, des chaînes et des dards
Leurs dards m'ont pénétré jusques au fond de l'âme,
Leurs flambeaux sur mon sein ont secoué la flamme,
Leurs chaînes m'ont saisi. D'une cruelle voix : ~
« Aimeras-tu D'.r.? criaient-ils à la fois,
L'aimeras-tu toujours? » Troupe auguste et suprême,
Ah! vous le savez trop, dieux enfants, si je l'aime.
Mais qu'avez-vous besoin de chaînes et de traits?
Je n'ai point voulu fuir. Pourquoi tous ces apprêts?
Sa beauté pouvait tout ; mon âme sans défense
N'a point contre ses yeux cherché de résistance.
Oui, je brûle ; ô D'.r.! laisse-moi du repos.
Je brûle ; oh! de mon cœur éloigne ces flambeaux.
Ah! plutôt que souffrir ces douleurs insensées,
Combien j'aimerais mieux sur les Alpes glacées
Être une pierre aride, ou dans le sein des mers
Un roc battu des vents, battu des flots amers!
O terre! ô mer! je brûle. Un poison moins rapide
Sut venger le centaure et consumer Alcide.
Tel que le faon blessé fuit, court, mais dans son flanc
Traîne le plomb mortel qui fait couler son sang ;
Ainsi là, dans mon cœur, errant à l'aventure,
Je porte cette belle, auteur de ma blessure.
Marne, Seine, Apollon n'est plus dans vos forêts,

Je ne le trouve plus dans vos antres secrets.
Ah! si je vais encor rêver sous vos ombrages,
Ce n'est plus que d'amour. Du sein de vos feuillages,
D'.r., fantôme aimé, m'environne, me suit
De bocage en bocage, et m'attire et me fuit.
Si dans mes tristes murs je me cherche un asile,
Hélas! contre l'amour en est-il un tranquille?
Si de livres, d'écrits, de sphères, de beaux-arts,
Contre elle, contre lui, je me fais des remparts,
A l'aspect de l'amour une terreur subite
Met bientôt les beaux-arts et les Muses en fuite.
Taciturne, mon front appuyé sur ma main,
D'elle seule occupé, mes jours coulent en vain.
Si j'écris, son nom seul est tombé de ma plume ;
Si je prends au hasard quelque docte volume,
Encor ce nom chéri, ce nom délicieux,
Partout, de ligne en ligne, étincelle à mes yeux.
Je lui parle toujours, toujours je l'envisage ;
D'.r., toujours D'.r., toujours sa belle image
Erre dans mon cerveau, m'assiège, me poursuit,
M'inquiète le jour, me tourmente la nuit.
Adieu donc, vains succès, studieuses chimères,
Et beaux-arts tant aimés, Muses jadis si chères!
Malgré moi mes pensers ont un objet plus doux,
Ils sont tous à D'.r., je n'en ai plus pour vous.
Que ne puis-je à mon tour, ah! que ne puis-je croire
Que loin d'elle toujours j'occupe sa mémoire!





LIVRE TROISIÈME

FANNY

I

SUR LA MORT D'UN ENFANT

L'INNOCENTE victime, au terrestre séjour.
N'a vu que le printemps qui lui donna le jour.
Rien n'est resté de lui qu'un nom, un vain nuage,
Un souvenir, un songe, une invisible image.
Adieu, fragile enfant échappé de nos bras ;
Adieu, dans la maison d'où l'on ne revient pas.
Nous ne te verrons plus, quand, de moissons couverte,
La campagne d'été rend la ville déserte ;
Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus,
De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus,
Presser l'herbe et les fleurs dont les nymphes de Seine
Couronnent tous les ans les coteaux de Lucienne ;
L'axe de l'humble char à tes jeux destiné,
Par de fidèles mains avec toi promené,
Ne sillonnera plus les prés et le rivage.
Tes regards, ton murmure, obscur et doux langage,

N'inquiéteront plus nos soins officieux ;
 Nous ne recevrons plus avec des cris joyeux
 Les efforts impuissants de ta bouche vermeille
 A bégayer les sons offerts à ton oreille.
 Adieu, dans la demeure où nous nous suivrons tous,
 Où ta mère déjà tourne ses yeux jaloux.

II

A FANNY

Mai de moins de roses, l'automne
 De moins de pampres se couronne,
 Moins d'épis flottent en moissons,
 Que sur mes lèvres, sur ma lyre,
 Fanny, tes regards, ton sourire,
 Ne font éclore de chansons.

Les secrets pensers de mon âme
 Sortent en paroles de flamme,
 A ton nom doucement émus ·
 Ainsi la nacre industrielle
 Jette sa perle précieuse,
 Honneur des sultanes d'Ormuz.

Ainsi sur son mûrier fertile
 Le ver du Cathay mêle et file
 Sa trame étincelante d'or.
 Viens, mes Muses, pour ta parure,
 De leur soie immortelle et pure
 Versent un plus riche trésor.

Les perles de la poésie
 Forment sous leurs doigts d'ambroisie
 D'un collier le brillant contour.
 Viens, Fanny : que ma main suspende
 Sur ton sein cette noble offrande...

.....

III

A FANNY

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire
 Sait, à te voir parler, et rougir, et sourire,
 De quels hôtes divins le ciel est habité.
 La grâce, la candeur, la naïve innocence,
 Ont, depuis ton enfance,
 De tout ce qui peut plaire enrichi ta beauté.

Sur tes traits, où ton âme imprime sa noblesse,
 Elles ont su mêler aux roses de jeunesse
 Ces roses de pudeur, charmes plus séduisants,
 Et remplir tes regards, tes lèvres, ton langage,
 De ce miel dont le sage
 Cherche lui-même en vain à défendre ses sens.

Oh! que n'ai-je moi seul tout l'éclat et la gloire
 Que donnent les talents, la beauté, la victoire,
 Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux;
 Que, loin de moi, ton cœur fût plein de ma présence,

Comme, dans ton absence,
Ton aspect bien-aimé m'est présent en tous lieux!

Je pense : « Elle était là ! » tous disaient : « Qu'elle est belle
Tels furent ses regards, sa démarche fut telle,
Et tels ses vêtements, sa voix et ses discours.
Sur ce gazon assise, et dominant la plaine,
Des méandres de Seine,
Rêveuse, elle suivait les obliques détours.

Ainsi dans les forêts j'erre avec ton image ;
Ainsi le jeune faon, dans son désert sauvage,
D'un plomb volant percé, précipite ses pas.
Il emporte en fuyant sa mortelle blessure ;
Couché près d'une eau pure,
Palpitant, hors d'haleine, il attend le trépas.

IV

AUX PREMIERS FRUITS

DE MON VERGER

Précurseurs de l'automne, ô fruits nés d'une terre
Où l'art industriel, sous ses maisons de verre,
Des soleils du Midi sait feindre les chaleurs,
Allez trouver Fanny, cette mère craintive ;
A sa fille aux doux yeux, fleur débile et tardive,
Rendez la force et les couleurs.

Non qu'un péril funeste assiège son enfance ;

Mais du cœur maternel la tendre défiance
N'attend pas le danger qu'elle sait trop prévoir ;
Et Fanny, qu'une fois les destins ont frappée,
Soupçonneuse et longtemps de sa perte occupée,
Redoute de loin leur pouvoir.

L'été va dissiper de si promptes alarmes.
Nous devons en naissant tous un tribut de larmes.
Les siennes ont déjà trop satisfait aux dieux.
Sa beauté, ses vertus, ses grâces naturelles,
N'ont point des dieux sans doute, ainsi que des mortelles,
Armé le courroux envieux.

Belle bientôt comme elle, au retour d'Érigone
L'enfant va ranimer, nourrisson de Pomone,
Ce front que de Borée un souffle avait terni.
Oh ! de la conserver, cieux, faites votre étude ;
Que jamais la douleur, même l'inquiétude,
N'approchent du sein de Fanny.

Que n'est-ce encor ce temps et d'amour et de gloire
Qui de Pollux, d'Alceste, a gardé la mémoire,
Quand un pieux échange apaisait les enfers,
Quand les trois sœurs pouvaient n'être point inflexibles,
Et qu'au prix de ses jours de leurs ciseaux terribles
On rachetait des jours plus chers !

Oui, je voudrais alors qu'en effet toute prête,
La Parque, aimable enfant, vint menacer ta tête,
Pour me mettre en ta place et te sauver le jour ;
Voir ma trame rompue à la tienne enchaînée,
Et Fanny s'avouer par moi seul fortunée,
Et s'applaudir de mon amour.

Ma tombe quelque jour troublerait sa pensée.
 Quelque jour, à sa fille entre ses bras pressée,
 L'œil humide peut-être, en passant près de moi :
 « Celui-ci, dirait-elle, à qui je fus bien chère,
 Fut content de mourir, en songeant que ta mère
 N'aurait point à pleurer sur toi. »

V

A FANNY MALADE

Quelquefois un souffle rapide
 Obscurcit un moment sous sa vapeur humide
 L'or, qui reprend soudain sa brillante couleur :
 Ainsi du Sirius, ô jeune bien-aimée,
 Un moment l'haleine enflammée
 De ta beauté vermeille a fatigué la fleur.

De quel tendre et léger nuage
 Un peu de pâleur douce, épars sur ton visage,
 Enveloppa tes traits calmes et languissants !
 Quel regard, quel sourire, à peine sur ta couche
 Entr'ouvraient tes yeux et ta bouche !
 Et que de miel coulait de tes faibles accents !

Oh ! qu'une belle est plus à craindre
 Alors qu'elle gémit, alors qu'on peut la plaindre,
 Qu'on s'alarme pour elle ! Ah ! s'il était des cœurs,
 Fanny, que ton éclat eût trouvés insensibles,
 Ils ne resteraient point paisibles
 Près de ton front voilé de ces douces langueurs.

Oui, quoique meilleure et plus belle,
Toi-même, cependant, tu n'es qu'une mortelle ;
Je le vois. Mais, du ciel, toi, l'orgueil et l'amour,
Tes beaux ans sont sacrés. Ton âme et ton visage
Sont des dieux la divine image,
Et le Ciel s'applaudit de t'avoir mise au jour.

Le Ciel t'a vue en tes prairies
Oublier tes loisirs, tes lentes rêveries,
Et tes dons et tes soins chercher les malheureux,
Tes délicates mains à leurs lèvres amères
Présenter des sucs salutaires,
Ou presser d'un lin pur leurs membres douloureux.

Souffrances que je leur envie !
Qu'ils eurent de bonheur de trembler pour leur vie,
Puisqu'ils virent sur eux tes regrets caressants,
Et leur toit rayonner de ta douce présence,
Et la bonté, la complaisance,
Attendrir tes discours, plus chers que tes présents !

Près de leur lit, dans leur chaumière,
Ils crurent voir descendre un ange de lumière,
Qui des ombres de mort dégageait leur flambeau ;
Leurs cœurs étaient émus, comme, aux yeux de la Grèce,
La victime qu'une déesse
Vint ravir à l'Aulide, à Calchas, au tombeau.

Ah ! si des douleurs étrangères
D'une larme si noble humectent tes paupières
Et te font des destins accuser la rigueur,
Ceux qui souffrent pour toi, tu les plaindras peut-être ;

Et des douleurs que tu fais naître
Ont-elles moins le droit d'intéresser ton cœur ?

Troie, antique honneur de l'Asie,
Vit le prince expirant des guerriers de Mysie
D'un vainqueur généreux éprouver les bienfaits.
D'Achille désarmé la main amie et sûre
Toucha sa mortelle blessure,
Et soulagea les maux qu'elle-même avait faits.

A tous les instants rappelée,
Ta vue apaise ainsi l'âme qu'elle a troublée.
Fanny, pour moi ta vue est la clarté des cieux ;
Vivre est te regarder, et t'aimer, te le dire ;
Et, quand tu daignes me sourire,
Le lit de Vénus même est sans prix à mes yeux.

VI

VERSAILLES

O Versaille, ô bois, ô portiques,
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois Élysée embelli,
A ton aspect, dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,
Dès que chez toi je vois sourire

Mes pénates secrets couronnés de rameaux,
 D'où souvent les monts et les plaines
 Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,
 Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,
 Des gardes les nocturnes veilles,
 Tout a fui; des grandeurs tu n'es plus le séjour.
 Mais le sommeil, la solitude,
 Dieux jadis inconnus, et les arts, et l'étude,
 Composent aujourd'hui ta cour.

Ah! malheureux! à ma jeunesse
 Une oisive et morne paresse
 Ne laisse plus goûter les studieux loisirs.
 Mon âme, d'ennui consumée,
 S'endort dans les langueurs; louange et renommée
 N'inquiètent plus mes désirs.

L'abandon, l'obscurité, l'ombre,
 Une paix taciturne et sombre,
 Voilà tous mes souhaits. Cache mes tristes jours,
 Et nourris, s'il faut que je vive,
 De mon pâle flambeau la clarté fugitive
 Aux douces chimères d'amours.

L'âme n'est point encor flétrie,
 La vie encor n'est point tarie,
 Quand un regard nous trouble et le cœur et la voix;
 Qui cherche les pas d'une belle,
 Qui peut ou s'égayer ou gémir auprès d'elle
 De ses jours peut porter le poids.

J'aime ; je vis. Heureux rivage !
Tu conserves sa noble image,
Son nom qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir,
Quand, l'âme doucement émue,
J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue,
Et l'instant où je dois la voir.

Pour elle seule encore abonde
Cette source, jadis féconde,
Qui coulait de ma bouche en sons harmonieux.
Sur mes lèvres tes bosquets sombres
Forment pour elle encor ces poétiques nombres,
Langage d'amour et des dieux.

Ah ! témoin des succès du crime,
Si l'homme juste et magnanime
Pouvait ouvrir son cœur à la félicité,
Versailles, tes routes fleuries,
Ton silence fertile en belles rêveries,
N'auraient que joie et volupté.

Mais souvent tes vallons tranquilles,
Tes sommets verts, tes frais asiles,
Tout à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil.
J'y vois errer l'ombre livide
D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide
Précipite dans le cercueil.



ÉPITRES

I

A LE BRUN

Qu'un autre soit jaloux d'illustrer sa mémoire ;
Moi, j'ai besoin d'aimer. Qu'ai-je besoin de gloire,
S'il faut, pour obtenir ses regards complaisants,
A l'ennui de l'étude immoler mes beaux ans ;
S'il faut, toujours errant, sans lien, sans maîtresse,
Étouffer dans mon cœur la voix de la jeunesse,
Et sur un lit oisif, consumé de langueur ,
D'une nuit solitaire accuser la longueur ?
Aux sommets où Phœbus a choisi sa retraite,
Enfant, je n'allai point me réveiller poète :
Mon cœur, loin du Permesse, a connu dans un jour
Les feux de Calliope et les feux de l'amour.
L'amour seul dans mon âme a créé le génie ;
L'amour est seul arbitre et seul dieu de ma vie.
En faveur de l'amour quelquefois Apollon
Jusqu'à moi volera de son double vallon.

Mais que tous deux alors ils donnent à ma bouche
 Cette voix qui séduit, qui pénètre, qui touche ;
 Cette voix qui dispose à ne refuser rien,
 Cette voix des amants le plus tendre lien !
 Puisse un coup d'œil flatteur, provoquant mon homme
 A ma langue incertaine inspirer du courage !
 Sans dédain, sans courroux, puissé-je être écouté !
 Puisse un vers caressant séduire la beauté !
 Et si je puis encore, amoureux de sa chaîne,
 Célébrer mon bonheur ou soupirer ma peine ;
 Si je puis, par mes sons touchants et gracieux,
 Aller grossir un jour ce peuple harmonieux
 De cygnes dont Vénus embellit ses rivages
 Et se plaît d'égayer les eaux de ses bocages,
 Sans regret, sans envie, aux vastes champs de l'air
 Mes yeux verront planer l'oiseau de Jupiter.

Sans doute, heureux celui qu'une palme certaine
 Attend victorieux dans l'une et l'autre arène ;
 Qui, tour à tour convive et de Gnide et des cieus,
 Des bras d'une maîtresse enlevé chez les dieux,
 Ivre de volupté, s'enivre encor de gloire,
 Et qui, cher à Vénus et cher à la victoire,
 Ceint des lauriers du Pinde et des fleurs de Paphos,
 Soupire l'élégie et chante les héros.
 Mais qui sut à ce point, sous un astre propice
 Vaincre du Ciel jaloux l'inflexible avarice ?
 Qui put voir en naissant, par un accord nouveau,
 Tous les dieux à la fois sourire à son berceau ?
 Un seul a pu franchir cette double carrière :
 C'est lui qui va bientôt, loin des yeux du vulgaire,
 Inscire sa mémoire aux fastes d'Hélicon,

Digne de la nature et digne de Buffon.
Fortunée Agrigente, et toi, reine orgueilleuse,
Rome, à tous les combats toujours victorieuse,
Du poids de vos grands noms nous ne gémirons plus.
Par l'ombre d'Empédocle étions-nous donc vaincus?
Lucrece aurait pu seul, aux flambeaux d'Épicure,
Dans ses temples secrets surprendre la nature?
La nature aujourd'hui de ses propres crayons
Vient d'armer une main qu'éclairent ses rayons.

C'est toi qu'elle a choisi ; toi, par qui l'Hippocrène
Mêle encore son onde à l'onde de la Seine ;
Toi, par qui la Tamise et le Tibre en courroux
Lui porteront encor des hommages jaloux ;
Toi qui la vis couler plus lente et plus facile
Quand ta bouche animait la flûte de Sicile ;
Toi, quand l'amour trahi te fit verser des pleurs,
Qui l'entendis gémir et pleurer tes douleurs.
Malherbe tressaillit au delà du Ténare
A te voir agiter les rênes de Pindare ;
Aux accents de Tyrtée enflammant nos guerriers,
Ta voix fit dans nos camps renaître les lauriers.
Les tyrans ont pâli quand ta main courroucée
Écrasa leur Thémis sous les foudres d'Alcée.
D'autres tyrans encor, les méchants et les sots,
Ont fui devant Horace armé de tes bons mots.
Et maintenant, assis dans le centre du monde,
Le front environné d'une clarté profonde,
Tu perces les remparts que t'opposent les cieux,
Et l'univers entier tourne devant tes yeux.
Les fleuves et les mers, les vents et le tonnerre,
Tout ce qui peuple l'air, et Téthys, et la terre,

A ta voix accouru, s'offrant de toutes parts,
 Rend compte de soi-même et s'ouvre à tes regards.
 De l'erreur vainement les antiques prestiges
 Voudraient de la nature étouffer les vestiges ;
 Ta main les suit partout, et sur le diamant
 Ils vivront, de ta gloire éternel monument.

Mais toi-même, Le Brun, que l'amour d'Uranie
 Guide à tous les sentiers d'où la mort est bannie ;
 Qui, roi sur l'Hélicon, de tous ses conquérants
 Réunis dans ta main les sceptres différents ;
 Toi-même, quel succès, dis-moi, quelle victoire
 Chatouille mieux ton cœur du plaisir de la gloire ?
 Est-ce lorsque Buffon et sa savante cour
 Admirent tes regards qui fixent l'œil du jour ;
 Qu'aux rayons dont l'éclat ceint ta tête brillante
 Ils suivent dans les airs ta route étincelante,
 Animent de leurs cris ton vol audacieux,
 Et d'un œil étonné te perdent dans les cieux ?
 Ou lorsque, de l'amour interprète fidèle,
 Ta naïve Érato fait sourire une belle ;
 Que son âme se peint dans ses regards touchants,
 Et vole sur sa bouche au-devant de tes chants ;
 Qu'elle interrompt ta voix, et d'une voix timide
 S'informe de Fanni, d'Églé, d'Adélaïde,
 Et, vantant les honneurs qui suivent tes chansons,
 Leur envie un amant qui fait vivre leurs noms ?

II

A LE BRUN

ET AU MARQUIS DE BRAZAIS

Le Brun, qui nous attends aux rives de la Seine,
Quand un destin jaloux loin de toi nous enchaîne ;
Toi, Brazais, comme moi sur ces bords appelé,
Sans qui de l'univers je vivrais exilé ;
Depuis que de Pandore un regard téméraire
Versa sur les humains un trésor de misère,
Pensez-vous que du Ciel l'indulgente pitié
Leur ait fait un présent plus beau que l'amitié ?

Ah ! si quelque mortel est né pour la connaître,
C'est nous, âmes de feu, dont l'amour est le maître.
Le cruel trop souvent empoisonne ses coups ;
Elle garde à nos cœurs ses baumes les plus doux.
Malheur au jeune enfant seul, sans ami, sans guide,
Qui près de la beauté rougit et s'intimide,
Et, d'un pouvoir nouveau lentement dominé,
Par l'appât du plaisir doucement entraîné,
Crédule, et sur la foi d'un sourire volage,
A cette mer trompeuse et se livre et s'engage !
Combien de fois, tremblant et les larmes aux yeux,
Ses cris accuseront l'inconstance des dieux !
Combien il frémit d'entendre sur sa tête
Gronder les aquilons et la noire tempête,

Et d'écueils en écueils portera ses douleurs,
 Sans trouver une main pour essuyer ses pleurs!
 Mais heureux dont le zèle, au milieu du naufrage,
 Viendra le recueillir, le pousser au rivage,
 Endormir dans ses flancs le poison ennemi,
 Réchauffer dans son sein le sein de son ami,
 Et de son fol amour étouffer la semence,
 Ou du moins dans son cœur ranimer l'espérance!
 Qu'il est beau de savoir, digne d'un tel lien,
 Au repos d'un ami sacrifier le sien!
 Plaindre de s'immoler l'occasion ravie,
 Être heureux de sa joie et vivre de sa vie!

Si le Ciel a daigné d'un regard amoureux
 Accueillir ma prière et sourire à mes vœux,
 Je ne demande point que mes sillons avides
 Boivent l'or du Pactole et ses trésors liquides,
 Ni que le diamant, sur la pourpre enchaîné,
 Pare mon cœur esclave au Louvre prosterné,
 Ni même, vœu plus doux ! que la main d'Uranie
 Embellisse mon front des palmes du génie ;
 Mais que beaucoup d'amis, accueillis dans mes bras,
 Se partagent ma vie et pleurent mon trépas ;
 Que ces doctes héros, dont la main de la Gloire
 A consacré les noms au temple de Mémoire,
 Plutôt que leurs talents, inspirent à mon cœur
 Les aimables vertus qui firent leur bonheur ;
 Et que de l'amitié ces antiques modèles
 Reconnassent mes pas sur leurs traces fidèles.
 Si le feu qui respire en leurs divins écrits
 D'une vive étincelle échauffa nos esprits ;
 Si leur gloire en nos cœurs souffle une noble envie,

Oh ! suivons donc aussi l'exemple de leur vie :
Gardons d'en négliger la plus belle moitié ;
Soyons heureux comme eux au sein de l'amitié.
Horace , loin des flots qui tourmentent Cythère,
Y retrouvait d'un port l'asile salutaire ;
Lui-même au doux Tibulle, à ses tristes amours,
Prêta de l'amitié les utiles secours.
L'amitié rendit vains tous les traits de Lesbie ,
Elle essuya les yeux que fit pleurer Cynthie.
Virgile n'a-t-il pas, d'un vers doux et flatteur,
De Gallus expirant consolé le malheur ?
Voilà l'exemple saint que mon cœur leur demande.
Ovide, ah ! qu'à mes yeux ton infortune est grande,
Non pour n'avoir pu faire aux tyrans irrités
Agréer de tes vers les lâches faussetés !
Je plains ton abandon, ta douleur solitaire.
Pas un cœur qui, du tien zélé dépositaire,
Vienne adoucir ta plaie, apaiser ton effroi,
Et consoler tes pleurs, et pleurer avec toi !
Ce n'est pas nous, amis, qu'un tel foudre menace.
Que des dieux et des rois l'éclatante disgrâce
Nous frappe, leur tonnerre aura trompé leurs mains ;
Nous resterons unis en dépit des destins.
Qu'ils excitent sur nous la fortune cruelle ;
Qu'elle arme tous ses traits, nous sommes trois contre elle.
Nos cœurs peuvent l'attendre, et, dans tous ses combats,
L'un sur l'autre appuyés, ne chancelleront pas.

Oui, mes amis, voilà le bonheur, la sagesse.
Que nous importe alors si le dieu du Permesse
Dédaigne de nous voir, entre ses favoris,
Charmer de l'Hélicon les bocages fleuris ?

Aux sentiers où leur vie offre un plus doux exemple,
 Où la félicité les reçut dans son temple,
 Nous les aurons suivis, et, jusques au tombeau,
 De leur double laurier su ravir le plus beau.
 Mais nous pouvons, comme eux, les cueillir l'un et l'autre.
 Ils reçurent du Ciel un cœur tel que le nôtre :
 Ce cœur fut leur génie, il fut leur Apollon,
 Et leur docte fontaine, et leur sacré vallon.
 Castor charme les dieux, et son frère l'inspire.
 Loin de Patrocle, Achille aurait brisé sa lyre.
 C'est près de Pollion, dans les bras de Varus,
 Que Virgile envia le destin de Nisus.
 Que dis-je ? ils t'ont transmis ce feu qui les domine.
 N'ai-je pas vu ta Muse au tombeau de Racine,
 Le Brun, faire gémir la lyre de douleurs
 Que jadis Simonide anima de ses pleurs ?
 Et toi, dont le génie, amant de la retraite,
 Et des leçons d'Askra studieux interprète,
 Accompagnant l'année en ses douze palais,
 Étale sa richesse et ses vastes bienfaits,
 Brazais, que de tes chants mon âme est pénétrée,
 Quand ils vont couronner cette vierge adorée
 Dont par la main du temps l'empire est respecté,
 Et de qui la vieillesse augmente la beauté !
 L'homme insensible et froid en vain s'attache à peindre
 Ces sentiments du cœur que l'esprit ne peut feindre ;
 De ses tableaux fardés les frivoles appas
 N'iront jamais au cœur dont ils ne viennent pas.
 Eh ! comment me tracer une image fidèle
 Des traits dont votre main ignore le modèle ?
 Mais celui qui, dans soi descendant en secret,
 Le contemple vivant, ce modèle parfait,

C'est lui qui nous euflamme au feu qui le dévore ;
Lui qui fait adorer la vertu qu'il adore ;
Lui qui trace, en un vers des Muses agrée,
Un sentiment profond que son cœur a créé.
Aimer, sentir, c'est là cette ivresse vantée
Qu'aux célestes foyers déroba Prométhée.
Calliope jamais daigna-t-elle enflammer
Un cœur inaccessible à la douceur d'aimer ?
Non : l'amour, l'amitié, la sublime harmonie,
Tous ces dons précieux n'ont qu'un même génie ;
Même souffle anima le poète charmant,
L'ami religieux et le parfait amant ;
Ce sont toutes vertus d'une âme grande et fière.
Bavius et Zoïle, et Gacon et Linière,
Aux concerts d'Apollon ne furent point admis,
Vécurent sans maîtresse, et n'eurent point d'amis.

Et ceux qui, par leurs mœurs dignes de plus d'estime,
Ne sont point nés pourtant sous cet astre sublime,
Voyez-les, dans des vers divins, délicieux,
Vous habiller l'amour d'un clinquant précieux ;
Badinage insipide où leur ennui se joue,
Et qu'autant que l'amour le bon sens désavoue.
Voyez si d'une belle un jeune amant épris
A tressailli jamais en lisant leurs écrits ;
Si leurs lyres jamais, froides comme leurs âmes,
De la sainte amitié respirèrent les flammes.
O peuple de héros, exemples des mortels !
C'est chez vous que l'encens fuma sur ses autels ;
C'est aux temps glorieux des triomphes d'Athènes,
Aux temps sanctifiés par la vertu romaine ;
Quand l'âme de Lélie animait Scipion,

Quand Nicoclès mourait au sein de Phocion ;
 C'est aux murs où Lycurgue a consacré sa vie,
 Où les vertus étaient les lois de la patrie.
 O demi-dieux amis ! Atticus, Cicéron,
 Caton, Brutus, Pompée, et Sulpice, et Varron !
 Ces héros, dans le sein de leur ville perdue,
 S'assemblaient pour pleurer la liberté vaincue.
 Unis par la vertu, la gloire, le malheur,
 Les arts et l'amitié consolaient leur douleur.
 Sans l'amitié, quel antre ou quel sable infertile
 N'eût été pour le sage un désirable asile,
 Quand du Tibre avili le spectre ensanglanté
 Armait la main du vice et la férocité ;
 Quand d'un vrai citoyen l'éclat et le courage
 Réveillaient du tyran la soupçonneuse rage ;
 Quand l'exil, la prison, le vol, l'assassinat,
 Étaient pour l'apaiser l'offrande du Sénat !
 Thraséas, Soranus, Sénécion, Rustique,
 Vous tous dignes enfans de la patrie antique,
 Je vous vois tous amis, entourés de bourreaux,
 Braver du scélérat les indignes faisceaux,
 Du lâche délateur l'impudente richesse,
 Et du vil affranchi l'orgueilleuse bassesse.
 Je vous vois, au milieu des crimes, des noirceurs,
 Garder une patrie, et des lois, et des mœurs ;
 Traverser d'un pied sûr, sans tache, sans souillure,
 Les flots contagieux de cette mer impure ;
 Vous créer, au flambeau de vos mâles aïeux,
 Sur ce monde profane un monde vertueux.

Oh ! viens rendre à leurs noms nos âmes attentives,
 Amitié ! de leur gloire ennoblis nos archives.

Viens, viens : que nos climats, par ton souffle épurés,
Enfantent des rivaux à ces hommes sacrés.
Rends-nous hommes comme eux. Fais sur la France heureux
Descendre des vertus la troupe radieuse,
De ces filles du Ciel qui naissent dans ton sein,
Et toutes sur tes pas se tiennent par la main.
Ranime les beaux-arts, éveille leur génie,
Chasse de leur empire et la haine et l'envie :
Loin de toi dans l'opprobre ils meurent avilis ;
Pour conserver leur trône ils doivent être unis.
Alors de l'univers ils forcent les hommages :
Tout, jusqu'à Plutus même, encense leurs images ;
Tout devient juste alors ; et le peuple et les grands,
Quand l'homme est respectable, honorent les talents.
Ainsi l'on vit les Grecs prôner d'un même zèle
La gloire d'Alexandre et la gloire d'Apelle :
La main de Phidias créa des immortels,
Et Smyrne à son Homère éleva des autels.
Nous, amis, cependant, de qui la noble audace
Veut atteindre aux lauriers de l'antique Parnasse,
Au rang de ces grands noms nous pouvons être admis.
Soyons cités comme eux entre les vrais amis ;
Qu'au delà du trépas notre âme mutuelle
Vive et respire encor sur la lyre immortelle ;
Que nos noms soient sacrés, que nos chants glorieux
Soient pour tous les amis un code précieux.
Qu'ils trouvent dans nos vers leur âme et leurs pensées ;
Qu'ils raniment encor nos muses éclipsées,
Et qu'en nous imitant ils s'attendent un jour
D'être chez leurs neveux imités à leur tour.

III

A LE BRUN

Laisse gronder le Rhin et ses flots destructeurs,
Muse; va de Le Brun gourmander les lenteurs.
Vole aux bords fortunés où les champs d'Élysée
De la ville des lis ont couronné l'entrée;
Aux lieux où sur l'airain Louis, ressuscité,
Contemple de Henri le séjour respecté,
Et des jardins royaux l'enceinte spacieuse
Abandonne la rive où la Seine amoureuse,
Lente et comme à regret quittant ces bords chéris,
Du vieux palais des rois baigne les murs flétris,
Et des fils de Condé les superbes portiques.
Suis ces fameux remparts et ces berceaux antiques
Où, tant qu'un beau soleil éclaire de beaux jours,
Mille chais élégants promènent les amours.
Un Paris tout nouveau sur les plaines voisines
S'étend, et porte au loin, jusqu'au pied des collines,
Un long et riche amas de temples, de palais,
D'ombrages où l'été ne pénètre jamais :
C'est là son Hélicon. Là, ta course fidèle
Le trouvera peut-être aux genoux d'une belle.
S'il est ainsi, respecte un moment précieux ;
Sinon, tu peux entrer ; tu verras dans ses yeux,
Dès qu'il aura connu que c'est moi qui t'envoie,
Sourire l'indulgence et peut-être la joie.
Souhaite-lui d'abord la paix, la liberté,

Les plaisirs, l'abondance, et surtout la santé.
 Puis apprends si, toujours ami de la nature,
 Il s'en tient comme nous aux bosquets d'Épicure ;
 S'il a de ses amis gardé le souvenir ;
 Quelle muse à présent occupe son loisir ;
 Si Tibulle et Vénus le couronnent de rose,
 Ou si, dans les déserts que le Permesse arrose,
 Du vulgaire troupeau prompt à se séparer,
 Aux sources de Pindare ardent à s'enivrer,
 Sa lyre fait entendre aux nymphes de la Seine
 Les sons audacieux de la lyre thébaine ;
 Que toujours à m'écrire il est lent à mon gré ;
 Que, de mon cher Brazais pour un temps séparé,
 Les ruisseaux et les bois, et Vénus, et l'étude,
 Adoucissent un peu ma triste solitude.
 Oui, les cieux avec joie ont embelli ces champs.
 Mais, Le Brun, dans l'effroi que respirent les camps,
 Dû les foudres guerriers étonnent mon oreille,
 Dû loin avant Phœbus Bellone me réveille,
 Puis-je adorer encore et Vertumne et Palès ?
 Il faut un cœur paisible à ces dieux de la paix.

IV

A LE BRUN

Ami, chez nos Français ma muse voudrait plaire ;
 Mais j'ai fui la satire, à leurs regards si chère.
 Je suis un superbe lecteur, toujours content de lui,
 Et toujours plus content s'il peut rire d'autrui,

Veut qu'un nom imprévu, dont l'aspect le déride,
Égayé au bout du vers une rime perfide ;
Il s'endort si quelqu'un ne pleure quand il rit.
Mais qu'Horace et sa troupe irascible d'esprit
Daignent me pardonner, si jamais ils pardonnent :
J'estime peu cet art, ces leçons qu'ils nous donnent,
D'immoler bien un sot, qui jure en son chagrin,
Au rire âcre et perçant d'un caprice malin.
Le malheureux déjà me semble assez à plaindre
D'avoir, même avant lui, vu sa gloire s'éteindre
Et son livre au tombeau lui montrer le chemin,
Sans aller, sous la terre au trop fertile sein,
Semant sa renommée et ses tristes merveilles,
Faire à tous les roseaux chanter quelles oreilles
Sur sa tête ont dressé leurs sommets et leurs poids.
Autres sont mes plaisirs. Soit, comme je le crois,
Que d'une débonnaire et généreuse argile
On ait pétri mon âme innocente et facile ;
Soit, comme ici, d'un œil caustique et médisant,
En secouant le front, dira quelque plaisant,
Que le Ciel, moins propice, enviât à ma plume
D'un sel ingénieux la piquante amertume,
J'en profite à ma gloire, et je viens devant toi
Mépriser les raisins qui sont trop haut pour moi.
Aux reproches sanglants d'un vers noble et sévère
Ce pays toutefois offre une ample matière :
Soldats tyrans du peuple obscur et gémissant,
Et juges endormis aux cris de l'innocent ;
Ministres oppresseurs, dont la main détestable
Plonge au fond des cachots la vertu redoutable.
Mais, loin qu'ils aient senti la fureur de nos vers,
Nos vers rampent en foule aux pieds de ces pervers,

Qui savent bien payer d'un mépris légitime
Le lâche qui pour eux feint d'avoir quelque estime.
Certe, un courage ardent qui s'armerait contre eux
Serait utile au moins s'il était dangereux,
Non d'aller, aiguisant une vaine satire,
Chercher sur quel poète on a droit de médire,
Si tel livre deux fois ne s'est pas imprimé,
Si tel est mal écrit, tel autre mal rimé.
Ainsi donc, sans coûter de larmes à personne,
A mes goûts innocents, ami, je m'abandonne.
Mes regards vont errant sur mille et mille objets.
Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,
Je les tiens ; dans mon camp partout je les rassemble,
Les enrôle, les suis, les pousse tous ensemble.
S'égarant à son gré, mon ciseau vagabond
Achève à ce poème ou les pieds ou le front,
Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole
Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.
Tous, boiteux, suspendus, traînent ; mais je les vois
Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.
Ensemble lentement tous couvés sous mes ailes,
Tous ensemble quittant leurs coques maternelles,
Sauront d'un beau plumage ensemble se couvrir,
Ensemble sous le bois voltiger et courir.
Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,
Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.
Mais quoi ! cette constance est un pénible ennui.
« Eh bien ! nous lirez-vous quelque chose aujourd'hui ?
Me dit un curieux qui s'est toujours fait gloire
D'honorer les neuf Sœurs, et toujours, après boire,
Étendu dans sa chaise et se chauffant les pieds,
Aime à dormir au bruit des vers psalmodiés.

— Qui, moi? Non, je n'ai rien. D'ailleurs, je ne lis guère.
 — Certes, un tel nous lut hier une épître!... et son frère
 Termina par une ode où j'ai trouvé des traits!....
 — Ces messieurs, plus féconds, dis-je, sont toujours prêts
 Mais moi, que le caprice et le hasard inspire,
 Je n'ai jamais sur moi rien qu'on puisse vous lire.
 — Bon! bon! Et cet HERMÈS, dont vous ne parlez pas,
 Que devient-il? — Il marche, il arrive à grands pas.
 — Oh! je m'en fie à vous. — Hélas! trop, je vous jure.
 — Combien de chants de faits? — Pas un, je vous assure.
 — Comment? — Vous avez vu sous la main d'un fondeur
 Ensemble se former, diverses en grandeur,
 Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre?
 Il achève leur moule enseveli sous terre,
 Puis, par un long canal en rameaux divisé,
 Y fait couler les flots de l'airain embrasé;
 Si bien qu'au même instant, cloches, petite et grande,
 Sont prêtes, et chacune attend et ne demande
 Qu'à sonner quelque mort, et du haut d'une tour
 Réveiller la paroisse à la pointe du jour.
 Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule
 Je prépare longtemps et la forme et le moule,
 Puis sur tous à la fois je fais couler l'airain.
 Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain. »

Ami, Phœbus ainsi me verse ses largesses.
 Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.
 Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,
 M'embrasent de leur flamme, et je crée avec eux.
 Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,
 Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages
 Traduits de tel auteur qu'il nomme; et, les trouvant,

Il s'admire et se plaît de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi? je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère.
Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.
Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave,
Tout ce que des Toscans la voix fière et suave,
Tout ce que les Romains, ces rois de l'univers,
M'offraient d'or et de soie, a passé dans mes vers.
Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse
Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce;
Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
Dont j'anime l'argile et dont je fais des dieux.
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt, chez moi, souvent entrelacée,
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement;
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
Et se transforme, et fuit mes poétiques doigts;
De rimes couronnée, et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain mollement transplantés;
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache, et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur

Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.
 Dévot adorateur de ces maîtres antiques,
 Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques.
 Dans leur triomphe admis, je veux le partager,
 Ou bien de ma défense eux-mêmes les charger.
 Le critique imprudent, qui se croit bien habile,
 Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile ;
 Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),
 Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi.

V

AU MARQUIS DE BRAZAIS

Qui? moi? moi de Phœbus te dicter les leçons?
 Moi, dans l'ombre ignoré, moi que ses nourrissons
 Pour émule aujourd'hui désavoueraient peut-être?
 Dans ce bel art des vers je n'ai point eu de maître;
 Il n'en est point, ami. Les poètes vantés,
 Sans cesse avec transport lus, relus, médités;
 Les dieux, l'homme, le ciel, la nature sacrée
 Sans cesse étudiée, admirée, adorée :
 Voilà nos maîtres saints, nos guides éclatants.
 A peine avais-je vu luire seize printemps,
 Aimant déjà la paix d'un studieux asile,
 Ne connaissant personne, inconnu, seul, tranquille,
 Ma voix humble à l'écart essayait des concerts;
 Ma jeune lyre osait balbutier des vers.
 Déjà même Sapho des champs de Mitylène

Avait daigné me suivre aux rives de la Seine.
Déjà dans les hameaux, silencieux, rêveur,
Une source inquiète, un ombrage, une fleur,
Des filets d'Arachné l'ingénieuse trame,
De doux ravissements venaient saisir mon âme.
Des voyageurs lointains auditeur empressé,
Sur nos tableaux savants où le monde est tracé,
Je courais avec eux du couchant à l'aurore.
Fertile en songes vains que je chéris encore,
J'allais partout, partout bientôt accoutumé,
Aimant tous les humains, de tout le monde aimé.
Les pilotes bretons me portaient à Surate,
Les marchands de Damas me guidaient vers l'Euphrate.
Que dis-je? dès ce temps mon cœur, mon jeune cœur,
Commençait dans l'amour à sentir un vainqueur ;
Il se troublait dès lors au souris d'une belle.
Qu'à sa pente première il est resté fidèle!
C'est là, c'est en aimant, que pour louer ton choix
Les Muses d'elles-même adouciront ta voix.
Du sein de notre amie, oh! combien notre lyre
Abonde à publier sa beauté, son empire,
Ses grâces, son amour de tant d'amour payé!
Mais quoi! pour être heureux faut-il être envié?
Quand même auprès de toi les yeux de ta maîtresse
N'attireraient jamais les ondes du Permesse,
Qu'importe? Penses-tu qu'il ait perdu ses jours
Celui qui, se livrant à ses chères amours,
Recueilli dans sa joie, eut pour toute science
De jouir en secret, fut heureux en silence?

VI

A DE PANGE AINÉ

De Pange, ami chéri, jeune homme heureux et sage,
 Parle, de ce matin dis-moi quel est l'ouvrage.
 Du ve tueux bonheur montres-tu les chemins
 A ce frère naissant dont j'ai vu que tes mains
 Aiment à cultiver la charmante espérance ?
 Ou bien vas-tu cherchant dans l'ombre et le silence,
 Seul, quel encens le Gange aux flots religieux
 Vit les premiers humains brûler aux pieds des dieux ?
 Ou comment dans sa route, avec force tracée,
 Descartes n'a point su contenir sa pensée ?
 Consumant ma jeunesse en un loisir plus vain,
 Seul, animé du feu que nous nommons divin,
 Qui pour moi chaque jour ne luit qu'avec l'aurore,
 Je rêve assis au bord de cette onde sonore
 Qu'au penchant d'Hélicon, pour arroser ses bois,
 Le quadrupède ailé fit jaillir autrefois.
 A nos festins d'hier un souvenir fidèle
 Reporte mes souhaits, me flatte, me rappelle
 Tes pensers, tes discours, et quelquefois les miens,
 L'amicale douceur de tes chers entretiens,
 Ton honnête candeur, ta modeste science,
 De ton cœur presque enfant la mûre expérience.
 Poursuis : dans ce bel âge où, faibles nourrissons,
 Nous répétons à peine un maître et ses leçons,
 Il est beau, dans les soins d'un solitaire asile

(Même dans tes amours, doux, aimable, tranquille),
De savoir loin des yeux, sans faste, sans fierté,
Sage pour soi, content, chercher la vérité.
Va, poursuis ta carrière, et sois toujours le même;
Sois heureux, et surtout aime un ami qui t'aime.
Ris de son cœur débile aux désirs condamné,
De l'étude aux amours sans cesse promené,
Qui, toujours approuvant ce dont il fuit l'usage,
Aimera la sagesse, et ne sera point sage.

VII

A DE PANGE AINÉ

Heureux qui, se livrant aux sages disciplines,
Nourri du lait sacré des antiques doctrines,
Ainsi que de talents a jadis hérité
D'un bien modique et sûr qui fait la liberté!
Il a, dans sa paisible et sainte solitude,
Du loisir, du sommeil, et les bois et l'étude,
Le banquet des amis, et quelquefois, les soirs,
Le baiser jeune et frais d'une blanche aux yeux noirs.
Il ne faut point qu'il dompte un ascendant suprême,
Opprime son génie et s'éteigne lui-même,
Pour user sans honneur et sa plume et son temps
A des travaux obscurs tristement importants.
Il n'a point, pour pousser sa barque vagabonde,
A se précipiter dans les flots du grand monde;
Il n'a point à souffrir vingt discours odieux
De raisonneurs méchants encor plus qu'ennuyeux,

Tels qu'en de longs détours de disputes frivoles
Hurlent de vingt partis les prétentions folles,
Prêtres et gens de cour, ambitieux tyrans,
Nobles et magistrats, superbes ignorants,
Tous vieux usurpateurs et voraces corsaires,
Et dignes héritiers de l'esprit de nos pères.
Il n'entend point tonner le chef-d'œuvre ampoulé
D'un sourcilleux rimeur au fauteuil installé.
Il ne doit point toujours déguiser ce qu'il pense,
Imposer à son âme un éternel silence,
Trahir la vérité pour avoir du repos,
Et feindre d'être un sot pour vivre avec les sots.





POÈMES

I

L'INVENTION

O FILS du Mincius, je te salue, ô toi
Par qui le dieu des arts fut roi du peuple-roi!
Et vous, à qui jadis, pour créer l'harmonie,
L'Attique et l'onde Égée, et la belle Ionie,
Donnèrent un ciel pur, les plaisirs, la beauté,
Des mœurs simples, des lois, la paix, la liberté,
Un langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.
Cet âge ne verra pâlir vos saints lauriers :
Car vos pas inventeurs ouvrirent les sentiers,
Et du temple des arts que la gloire environne
Vos mains ont élevé la première colonne.
C'est nous tous aujourd'hui, vos faibles nourrissons,
Cet autre exemple a dicté d'importantes leçons.
C'est nous dit que nos mains, pour vous être fidèles,

Y doivent élever des colonnes nouvelles.
L'esclave imitateur naît et s'évanouit ;
La nuit vient, le corps reste, et son ombre s'enfuit

Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise.
Nous voyons les enfants de la fière Tamise
De toute servitude ennemis indomptés.
Mieux qu'eux, par votre exemple, à vous vaincre excités
Osons ; de votre gloire éclatante et durable
Essayons d'épuiser la source inépuisable.
Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,
Blessar la vérité, le bon sens, la raison ;
Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme,
Des membres ennemis en un colosse énorme ;
Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,
A l'aide des vautours ouvrir le sein des mers ;
Ce n'est pas sur le front d'une nymphe brillante
Hérissar d'un lion la crinière sanglante.
Délires insensés ! fantômes monstrueux !
Et d'un cerveau malsain rêves tumultueux !
Ces transports déréglés, vagabonde manie,
Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie.
D'Ormus et d'Ariman ce sont les noirs combats,
Où, partout confondus, la vie et le trépas,
Les ténèbres, le jour, la forme et la matière,
Luttent sans être unis ; mais l'esprit de lumière
Fait naître en ce chaos la concorde et le jour :
D'éléments divisés il reconnaît l'amour,
Les rappelle, et partout, en d'heureux intervalles,
Sépare et met en paix les semences rivales.
Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui
Qui peint ce que chacun put sentir comme lui ;

Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites,
Étale et fait briller leurs richesses secrètes ;
Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,
Unissant des objets qui paraissaient rivaux,
Montre et fait adopter à la nature mère
Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire ;
C'est le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards,
Retrouve un seul visage en vingt belles épars,
Les fait renaître ensemble, et, par un art suprême,
Des traits de vingt beautés forme la beauté même.

La nature dicta vingt genres opposés,
D'un fil léger entre eux chez les Grecs divisés.
Nul genre, s'échappant de ses bornes prescrites,
N'aurait osé d'un autre envahir les limites,
Et Pindare à sa lyre, en un couplet bouffon,
N'aurait point de Marot associé le ton.
De ces fleuves nombreux dont l'antique Permesse
Arrosa si longtemps les cités de la Grèce,
De nos jours même, hélas ! nos aveugles vaisseaux
Ont encore oublié mille vastes rameaux.
Quand Louis et Colbert, sous les murs de Versailles,
Réparaient des beaux-arts les longues funérailles,
De Sophocle et d'Eschyle ardents admirateurs,
De leur auguste exemple élèves inventeurs,
Des hommes immortels firent sur notre scène
Revivre aux yeux français les théâtres d'Athène.
Comme eux, instruit par eux, Voltaire offre à nos pleurs
De grands infortunés les illustres douleurs ;
D'autres esprits divins, fouillant d'autres ruines,
Sous l'amas des débris, des ronces, des épines,
Ont su, pleins des écrits des Grecs et des Romains,

Retrouver, parcourir leurs antiques chemins.
Mais, ô la belle palme et quel trésor de gloire
Pour celui qui, cherchant la plus noble victoire,
D'un si grand labyrinthe affrontant les hasards,
Saura guider sa muse aux immenses regards,
De mille longs détours à la fois occupée,
Dans les sentiers confus d'une vaste épopée ;
Lui dire d'être libre, et qu'elle n'aille pas
De Virgile et d'Homère épier tous les pas,
Par leur secours à peine à leurs pieds élevée ;
Mais qu'auprès de leurs chars dans un char enlevée,
Sur leurs sentiers marqués de vestiges si beaux,
Sa roue ose imprimer des vestiges nouveaux !
Quoi ! faut-il, ne s'armant que de timides voiles,
N'avoir que ces grands noms pour nord et pour étoiles,
Les côtoyer sans cesse, et n'oser un instant,
Seul et loin de tout bord, intrépide et flottant,
Aller sonder les flancs du plus lointain Nérée,
Et du premier sillon fendre une onde ignorée ?
Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs,
Respirent dans les vers des antiques auteurs.
Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.
Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes.
Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin,
Sans rien voir près de nous, voyant toujours bien loin,
Vivant dans le passé, laissant ceux qui commencent,
Sans penser écrivant d'après d'autres qui pensent,
Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,
Dire et dire cent fois ce que nous avons lu ?
De la Grèce héroïque et naissante et sauvage
Dans Homère à nos yeux vit la parfaite image.
Démocrite, Platon, Épicure, Thalès,

Ont de loin à Virgile indiqué les secrets
D'une nature encore à leurs yeux trop voilée.
Torricelli, Newton, Kepler et Galilée,
Plus doctes, plus heureux dans leurs puissants efforts,
A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.
Tous les arts sont unis : les sciences humaines
N'ont pu de leur empire étendre les domaines
Sans agrandir aussi la carrière des vers.
Quel long travail pour eux a conquis l'univers !
Aux regards de Buffon , sans voile, sans obstacles,
La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles,
Ses germes, ses coteaux, dépouille de Téthys ;
Les nuages épais, sur elle appesantis,
De ses noires vapeurs nourrissant leur tonnerre ;
Et l'hiver ennemi, pour envahir la terre,
Roi des antres du Nord, et, de glaces armés,
Ses pas usurpateurs sur nos monts imprimés ;
Et l'œil perçant du verre, en la vaste étendue,
Allant chercher ces feux qui fuyaient notre vue ;
Aux changements prédits, immuables, fixés,
Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés,
Aux lois de Cassini les comètes fidèles ;
L'aimant de nos vaisseaux seul dirigeant les ailes ;
Une Cybèle neuve et cent mondes divers
Aux yeux de nos Jasons sortis du sein des mers !
Quel amas de tableaux, de sublimes images,
Naît de ces grands objets réservés à nos âges !
Sous ces bois étrangers qui couronnent ces monts,
Aux vallons de Cusco, dans ces antres profonds,
Si chers à la fortune et plus chers au génie,
Germent des mines d'or, de gloire et d'harmonie.
Pensez-vous, si Virgile ou l'aveugle divin

Renaissaient aujourd'hui, que leur savante main
 Négligèât de saisir ces fécondes richesses,
 De notre Pinde auguste éclatantes largesses ?
 Nous en verrions briller leurs sublimes écrits ;
 Et ces mêmes objets que vos doctes mépris
 Accueillent aujourd'hui d'un front dur et sévère,
 Alors à vos regards auraient seuls droit de plaire.
 Alors, dans l'avenir, votre inflexible humeur
 Aurait soin de défendre à tout jeune rimeur
 D'oser sortir jamais de ce cercle d'images
 Que vos yeux auraient vu tracé dans leurs ouvrages,
 Mais qui jamais a su, dans des vers séduisants,
 Sous des dehors plus vrais peindre l'esprit aux sens ?
 Mais quelle voix jamais d'une plus pure flamme
 Et chatouilla l'oreille et pénétra dans l'âme ?
 Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards,
 Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts
 Eh bien ! l'âme est partout ; la pensée a des ailes.
 Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles ;
 Voyageons dans leur âge, où, libre, sans détour,
 Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour
 Au tribunal de Mars, sous la pourpre romaine,
 Là du grand Cicéron la vertueuse haine
 Écrase Céthégus, Catilina, Verrès ;
 Là tonne Démosthène ; ici de Périclès
 La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
 Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce.
 Allons voir la grandeur et l'éclat de leurs jeux.
 Ciel ! la mer appelée en un bassin pompeux !
 Deux flottes parcourant cette enceinte profonde,
 Combattant sous les yeux des conquérants du monde !
 O terre de Pélopes ! avec le monde entier

Allons voir d'Épidaure un agile coursier,
 Couronné dans les champs de Némée et d'Élide;
 Allons voir au théâtre, aux accents d'Euripide,
 D'une sainte folie un peuple furieux
 Chanter : *Amour, tyran des hommes et des dieux* ;
 Puis, ivres des transports qui nous viennent surprendre,
 Parmi nous, dans nos vers, revenons les répandre ;
 Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs ;
 Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs ;
 Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques ;
 Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Direz-vous qu'un objet né sur leur Hélicon
 A seul de nous charmer pu recevoir le don ;
 Que leurs fables, leurs dieux, ces mensonges futiles,
 Des Muses noble ouvrage, aux Muses sont utiles ;
 Que nos travaux savants, nos calculs studieux,
 Qui subjuguent l'esprit et répugnent aux yeux,
 Que l'on croit malgré soi, sont pénibles, austères,
 Et moins grands, moins pompeux que leurs belles chimères ?
 Voilà ce que traités, préfaces, longs discours,
 Prose, rime, partout nous disent tous les jours.
 Mais enfin, dites-moi, si d'une œuvre immortelle
 La nature est en nous la source et le modèle,
 Pouvez-vous le penser, que tout cet univers,
 Et cet ordre éternel, ces mouvements divers,
 L'immense vérité, la nature elle-même,
 Soit moins grande en effet que ce brillant système
 Qu'ils nommaient la nature, et dont d'heureux efforts
 Disposaient avec art les fragiles ressorts ?
 Mais quoi ! ces vérités sont au loin reculées,
 Dans un langage obscur saintement recélées :

Le peuple les ignore. O Muses, ô Phœbus !
C'est là, c'est là sans doute un aiguillon de plus.
L'auguste poésie, éclatante interprète,
Se couvrira de gloire en forçant leur retraite.
Cette reine des cœurs, à la touchante voix,
A le droit, en tous lieux, de nous dicter son choix.
Sûre de voir partout, introduite par elle,
Applaudir à grands cris une beauté nouvelle,
Et les objets nouveaux que sa voix a tentés
Partout de bouche en bouche, après elle chantés,
Elle porte, à travers leurs nuages plus sombres,
Des rayons lumineux qui dissipent leurs ombres,
Et rit quand, dans son vide, un auteur oppressé
Se plaint qu'on a tout dit et que tout est pensé.
Seule, et la lyre en main, et de fleurs couronnée,
De doux ravissements partout accompagnée,
Aux lieux les plus déserts, ses pas, ses jeunes pas,
Trouvent mille trésors qu'on ne soupçonnait pas.
Sur l'aride buisson que son regard se pose,
Le buisson à ses yeux rit et jette une rose.
Elle sait ne point voir, dans son juste dédain,
Les fleurs qui trop souvent, courant de main en main,
Ont perdu tout l'éclat de leurs fraîcheurs vermeilles.
Elle sait même encore, ô charmantes merveilles !
Sous ses doigts délicats réparer et cueillir
Celles qu'une autre main n'avait su que flétrir.
Elle seule connaît ces extases choisies,
D'un esprit tout de feu mobiles fantaisies,
Ces rêves d'un moment, belles illusions,
D'un monde imaginaire aimables visions,
Qui ne frappent jamais, trop subtile lumière,
Des terrestres esprits l'œil épais et vulgaire.

Seule, de mots heureux, faciles, transparents,
Elle sait revêtir ces fantômes errants :
Ainsi des hauts sapins de la Finlande humide,
De l'ambre, enfant du ciel, distille l'or fluide,
Et sa chute souvent rencontre dans les airs
Quelque insecte volant qu'il porte au fond des mers ;
De la Baltique enfin les vagues orageuses
Roulent et vont jeter ces larmes précieuses
Où la fière Vistule, en de nobles coteaux,
Et le froid Niémen expirent dans ses eaux.
Là les arts vont cueillir cette merveille utile,
Tombe odorante où vit l'insecte volatile :
Dans cet or diaphane, il est lui-même encor ;
On dirait qu'il respire et va prendre l'essor.

Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poète,
Travaille, ose achever cette illustre conquête.
De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?
Travaille : un grand exemple est un puissant témoin.
Montre ce qu'on peut faire en le faisant toi-même.
Si pour toi la retraite est un bonheur suprême,
Si chaque jour les vers de ces maîtres fameux
Font bouillonner ton sang et dressent tes cheveux,
Si tu sens chaque jour, animé de leur âme,
Ce besoin de créer, ces transports, cette flamme,
Travaille. A nos censeurs c'est à toi de montrer
Ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer.
Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire,
Quand ils verront enfin cette gloire étrangère
De rayons inconnus ceindre ton front brillant.
Aux antres de Paros le bloc étincelant
N'est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible ;

Mais le docte ciseau, dans son sein invisible,
 Voit, suit, trouve la vie, et l'âme, et tous ses traits.
 Tout l'Olympe respire en ses détours secrets.
 Là vivent de Vénus les beautés souveraines;
 Là des muscles nerveux, là de sanglantes veines
 Serpignent; là des flancs invaincus aux travaux,
 Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.
 Aux volontés du fer leur enveloppe énorme
 Cède, s'amollit, tombe; et de ce bloc informe
 Jaillissent, éclatants, des dieux pour nos autels:
 C'est Apollon lui-même, honneur des immortels;
 C'est Alcide vainqueur des monstres de Némée;
 C'est du vieillard troyen la mort envenimée;
 C'est des Hébreux errants le chef, le défenseur:
 Dieu tout entier habite en ce marbre penseur.
 Ciel! n'entendez-vous pas de sa bouche profonde
 Éclater cette voix créatrice du monde?

Oh! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs
 De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs,
 Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,
 Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple,
 Faire, en s'éloignant d'eux avec un soin jaloux,
 Ce qu'eux-même ils feraient s'ils vivaient parmi nous!
 Que la nature seule, en ses vastes miracles,
 Soit leur Fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles;
 Que leurs vers, de Téthys respectant le sommeil,
 N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil;
 De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie,
 Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,
 Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,
 En langage des dieux fasse parler Newton!

Oh ! si je puis, un jour !... Mais quel est ce murmure ?
Quelle nouvelle attaque et plus forte et plus dure ?
O langue des Français ! est-il vrai que ton sort
Est de ramper toujours, et que toi seule as tort ?
Ou si d'un faible esprit l'indolente paresse
Veut rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse ?
Il n'est sot traducteur, de sa richesse enflé,
Sot auteur d'un poème ou d'un discours sifflé,
Ou d'un recueil ambré de chansons à la glace,
Qui ne vous avertisse, en sa fière préface,
Que, si son style épais vous fatigue d'abord,
Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort,
Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,
Il n'en est point coupable : il n'est pas sans génie ;
Il a tous les talents qui font les grands succès ;
Mais enfin, malgré lui, ce langage français,
Si faible en ses couleurs, si froid et si timide,
L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.
Mais serait-ce Le Brun, Racine, Despréaux,
Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux ?
Est-ce à Rousseau, Buffon, qu'il résiste infidèle ?
Est-ce pour Montesquieu, qu'impuissant et rebelle,
Il fuit ? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,
Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,
Creusant dans les détours de ces âmes profondes,
S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes :
Un rimeur voit partout un nuage, et jamais
D'un coup d'œil ferme et grand n'a saisi les objets ;
La langue se refuse à ses demi-pensées,
De sang-froid, pas à pas, avec peine amassées ;
Il se dépîte alors, et, restant en chemin,
Il se plaint qu'elle échappe et glisse de sa main.

Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,
 Ignore un tel supplice; il pense, il imagine;
 Un langage imprévu, dans son âme produit,
 Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit.
 Les images, les mots que le génie inspire,
 Où l'univers entier vit, se meut et respire,
 Source vaste et sublime et qu'on ne peut tarir,
 En foule en son cerveau se hâtent de courir.
 D'eux-même ils vont chercher un nœud qui les rassemble :
 Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.

Sous l'insecte vengeur envoyé par Junon,
 Telle Io tourmentée, en l'ardente saison,
 Traverse en vain les bois et la longue campagne,
 Et le fleuve bruyant qui presse la montagne;
 Tel le bouillant poète, en ses transports brûlants,
 Le front échevelé, les yeux étincelants,
 S'agite, se débat, cherche en d'épais bocages
 S'il pourra de sa tête apaiser les orages
 Et secouer le dieu qui fatigue son sein.
 De sa bouche, à grands flots, ce dieu dont il est plein
 Bientôt en vers nombreux s'exhale et se déchaîne;
 Leur sublime torrent roule, saisit, entraîne.
 Les tours impétueux, inattendus, nouveaux,
 L'expression de flamme aux magiques tableaux
 Qu'a trempés la nature en ses couleurs fertiles,
 Les nombres tour à tour turbulents ou faciles;
 Tout porte au fond du cœur le tumulte et la paix,
 Dans la mémoire au loin tout s'imprime à jamais.
 C'est ainsi que Minerve, en un instant formée
 Du front de Jupiter s'élançe tout armée,
 Secouant et le glaive, et le casque guerrier,

Et l'horrible Gorgone à l'aspect meurtrier.
Des Toscans, je le sais, la langue est séduisante :
Cire molle, à tout feindre habile et complaisante,
Qui prend d'heureux contours sous les plus faibles mains.
Quand le Nord, s'épuisant de barbares essaims,
Vint, par une conquête en malheurs plus féconde,
Venger sur les Romains l'esclavage du monde,
De leurs affreux accents la farouche âpreté
Du latin en tous lieux souilla la pureté :
On vit de ce mélange étranger et sauvage
Naître des langues sœurs, que le temps et l'usage,
Par des sentiers divers guidant diversement,
D'une lime insensible ont poli lentement,
Sans pouvoir en entier, malgré tous leurs prodiges,
De la rouille barbare effacer les vestiges.
De là du castillan la pompe et la fierté,
Teint encor des couleurs du langage indompté
Qu'au Tage transplantaient les fureurs musulmanes.
La grâce et la douceur sur les lèvres toscanes
Fixèrent leur empire, et la Seine à la fois
De grâce et de fierté sut composer sa voix.
Mais ce langage, armé d'obstacles indociles,
Lutte et ne veut plier que sous des mains habiles.
Est-ce un mal? Eh! plutôt rendons grâces aux dieux.
Un faux éclat longtemps ne peut tromper nos yeux,
Et notre langue même, à tout esprit vulgaire
De nos vers dédaigneux fermant le sanctuaire,
L'avertit dès l'abord que, s'il y veut monter,
Il faut savoir tout craindre et savoir tout tenter,
Et, recueillant affronts ou gloire sans mélange,
S'élever jusqu'au faite ou ramper dans la fange.



II

HERMÈS

FRAGMENTS

I

.....
Chassez de vos autels, juges vains et frivoles,
Ces héros conquérants, meurtrières idoles,
Tous ces grands noms, enfants des crimes, des malheurs.
De massacres fumants, teints de sang et de pleurs.
Venez tomber aux pieds de plus nobles images :
Voyez ces hommes saints, ces sublimes courages,
Héros dont les vertus, les travaux bienfaisants,
Ont éclairé la terre et mérité l'encens ;
Qui, dépouillés d'eux-même et vivant pour leurs frères,
Les ont soumis au frein des règles salutaires,
Au joug de leur bonheur ; les ont faits citoyens ;
En leur donnant des lois leur ont donné des biens,
Des forces, des parents, la liberté, la vie :
Enfin qui d'un pays ont fait une patrie.
Et que de fois pourtant leurs frères envieux
Ont d'affronts insensés, de mépris odieux,
Accueilli les bienfaits de ces illustres guides,
Comme dans leurs maisons ces animaux stupides

Dont la dent méfiante ose outrager la main
Qui se tendait vers eux pour apaiser leur faim !
Mais n'importe ; un grand homme au milieu des supplices
Goûte de la vertu les augustes délices.
Il le sait, les humains sont injustes, ingrats.
Que leurs yeux un moment ne le connaissent pas ;
Qu'un jour, entre eux et lui, s'élève avec murmure
D'insectes ennemis une nuée obscure :
N'importe, il les instruit, il les aime pour eux.
Même ingrats, il est doux d'avoir fait des heureux.
Il sait que leur vertu, leur bonté, leur prudence
Doit être son ouvrage, et non sa récompense,
Et que leur repentir, pleurant sur son tombeau,
De ses soins, de sa vie, est un prix assez beau.
Au loin dans l'avenir sa grande âme contemple
Les sages opprimés que soutient son exemple ;
Des méchants dans soi-même il brave la noirceur :
C'est là qu'il sait les fuir ; son asile est son cœur.
De ce faite serein, son Olympe sublime,
Il voit, juge, connaît. Un démon magnanime
Agite ses pensers, vit dans son cœur brûlant,
Travaille son sommeil actif et vigilant,
Arrache au long repos sa nuit laborieuse,
Allume avant le jour sa lampe studieuse,
Lui montre un peuple entier, par ses nobles bienfaits,
Indompté dans la guerre, opulent dans la paix,
Son beau nom remplissant leur cœur et leur histoire,
Les siècles prosternés aux pieds de sa mémoire.

Par ses sueurs bientôt l'édifice s'accroît.
En vain l'esprit du peuple est rampant, est étroit ;
En vain le seul présent les frappe et les entraîne ,

En vain leur raison faible et leur vue incertaine
 Ne peut de ses regards suivre les profondeurs,
 De sa raison céleste atteindre les hauteurs ;
 Il appelle les dieux à son conseil suprême.
 Ses décrets, confiés à la voix des dieux même,
 Entraînent sans convaincre, et le monde ébloui
 Pense adorer les dieux en n'adorant que lui.
 Il fait honneur aux dieux de son divin ouvrage.
 C'est alors qu'il a vu tantôt à son passage
 Un buisson enflammé recéler l'Éternel ;
 C'est alors qu'il rapporte, en un jour solennel,
 De la montagne ardente et du sein du tonnerre,
 La voix de Dieu lui-même écrite sur la pierre ;
 Ou c'est alors qu'au fond de ses augustes bois
 Une nymphe l'appelle et lui trace des lois,
 Et qu'un oiseau divin, messenger de miracles,
 A son oreille vient lui dicter des oracles.
 Tout agit pour lui seul, et la tempête et l'air,
 Et le cri des forêts, et la foudre et l'éclair,
 Tout : il prend à témoin le monde et la nature !
 Mensonge grand et saint, glorieuse imposture,
 Quand au peuple trompé ce piège généreux
 Lui rend sacré le joug qui doit le rendre heureux !

II

La vie humaine errante et vile et méprisée
 Sous la religion gémissait écrasée ;

 De son horrible aspect menaçait les humains.
 Un Grec fut le premier dont l'audace affermie
 Leva des yeux mortels sur l'idole ennemie.

Rien ne put l'étonner, et ces dieux tout-puissants,
 Cet Olympe, ces feux et ces bruits menaçants
 Irritaient son courage à rompre la barrière
 Où sous d'épais remparts, obscure et prisonnière,
 La nature en silence étouffait sa clarté.
 Ivre d'un feu vainqueur, son génie indompté,
 Loin des murs enflammés qui renferment le monde,
 Perça tous les sentiers de cette nuit profonde,
 Et de l'immensité parcourut les déserts.
 Il nous dit quelles lois gouvernent l'univers,
 Ce qui vit, ce qui meurt, et ce qui ne peut être.
 La religion tombe, et nous sommes sans maître;
 Sous nos pieds, à son tour, elle expire, et les cieux
 Ne feront plus courber nos fronts victorieux.

III

.....
 Avant que des États la base fût constante,
 Avant que de pouvoir, à pas mieux assurés,
 Des sciences, des arts, monter quelques degrés,
 Du temps et du besoin l'inévitable empire
 Dut avoir aux humains enseigné l'art d'écrire.
 D'autres arts l'ont poli; mais aux arts le premier.
 Lui seul, des vrais succès put ouvrir le sentier.
 Sur la feuille d'Égypte ou sur la peau ductile,
 Même un jour sur le dos d'un albâtre docile,
 Au fond des eaux formé des dépouilles du lin,
 Une main éloquente, avec cet art divin,
 Tient, fait voir l'invisible et rapide pensée,
 L'abstraite intelligence et palpable et tracée;

Peint des sons à nos yeux, et transmet à la fois
Une voix aux couleurs, des couleurs à la voix.

Quand des premiers traités la fraternelle chaîne
Commença d'approcher, d'unir la race humaine,
La terre, et de hauts monts, des fleuves, des forêts,
Des contrats attestés garants sûrs et muets,
Furent le livre auguste et les lettres sacrées
Qui faisaient lire aux yeux les promesses jurées.
Dans la suite peut-être ils voulurent sur soi
L'un de l'autre emporter la parole et la foi :
Ils surent donc, broyant de liquides matières,
L'un sur l'autre imprimer leurs images grossières,
Ou celle du témoin, homme, plante ou rocher,
Qui vit jurer leur bouche et leurs mains se toucher.
De là dans l'Orient ces colonnes savantes,
Rois, prêtres, animaux, peints en scènes vivantes,
De la religion ténébreux monuments,
Pour les sages futurs laborieux tourments,
Archives de l'État, où les mains politiques
Traçaient en longs tableaux les annales publiques.
De là, dans un amas d'emblèmes captieux,
Pour le peuple ignorant monstres religieux,
Des membres ennemis vont composer ensemble
Un seul tout, étonné du nœud qui le rassemble ;
Un corps de femme au front d'un aigle enfant des airs
Joint l'écaille et les flancs d'un habitant des mers.
Cet art simple et grossier nous a suffi peut-être
Tant que tous nos discours n'ont su voir ni connaître
Que les objets présents dans la nature épars,
Et que tout notre esprit était dans nos regards.
Mais on vit, quand vers l'homme on apprit à descendre,

Quand il fallut fixer, nommer, écrire, entendre,
Du cœur, des passions les plus secrets détours,
Les espaces du temps ou plus longs ou plus courts,
Quel cercle étroit bornait cette antique écriture.
Plus on y mit de soins, plus, incertaine, obscure,
Du sens confus et vague elle épaisit la nuit.
Quelque peuple à la fin, par le travail instruit,
Compte combien de mots l'héréditaire usage
A transmis jusqu'à lui pour former un langage.
Pour chacun de ces mots un signe est inventé,
Et la main, qui l'entend des lèvres répété,
Se souvient d'en tracer cette image fidèle ;
Et, sitôt qu'une idée inconnue et nouvelle
Grossit d'un mot nouveau ces mots déjà nombreux,
Un nouveau signe accourt s'enrôler avec eux.

C'est alors, sur des pas si faciles à suivre,
Que l'esprit des humains est assuré de vivre ;
C'est alors que le fer à la pierre, aux métaux,
Livre en dépôt sacré, pour les âges nouveaux,
Nos âmes et nos mœurs fidèlement gardées ;
Et l'œil sait reconnaître une forme aux idées.
Dès lors des grands aïeux les travaux, les vertus,
Ne sont point pour leurs fils des exemples perdus.
Le passé du présent est l'arbitre et le père,
Le conduit par la main, l'encourage, l'éclaire.
Les aïeux, les enfants, les arrière-neveux,
Tous sont du même temps, ils ont les mêmes vœux.
La patrie, au milieu des embûches, des traîtres,
Remonte en sa mémoire, a recours aux ancêtres,
Cherche ce qu'ils feraient en un danger pareil,
Et des siècles vieillis assemble le conseil.

IV

ÉPILOGUE

O mon fils, mon *Hermès*, ma plus belle espérance,
O fruit des longs travaux de ma persévérance,
Toi, l'objet le plus cher des veilles de dix ans,
Qui m'as coûté des soins et si doux et si lents ;
Confident de ma joie et remède à mes peines ;
Sur les lointaines mers, sur les terres lointaines,
Compagnon bien-aimé de mes pas incertains,
O mon fils, aujourd'hui quels seront tes destins ?
Une mère longtemps se cache ses alarmes ;
Elle-même à son fils veut attacher ses armes ;
Mais, quand il faut partir, ses bras, ses faibles bras,
Ne peuvent sans terreur l'envoyer aux combats.
Dans la France, pour toi, que faut-il que j'espère ?
Jadis, enfant chéri, dans la maison d'un père
Qui te regardait naître et grandir sous ses yeux,
Tu pouvais sans péril, disciple curieux,
Sur tout ce qui frappait ton enfance attentive
Donner un libre essor à ta langue naïve.
Plus de père aujourd'hui ! le mensonge est puissant,
Il règne : dans ses mains luit un fer menaçant.
De la vérité sainte il déteste l'approche ;
Il craint que son regard ne lui fasse un reproche ;
Que ses traits, sa candeur, sa voix, son souvenir.
Tout mensonge qu'il est, ne le fassent pâlir.

Mais la vérité seule est une, est éternelle ;
Le mensonge varie, et l'homme trop fidèle
Change avec lui : pour lui les humains sont constants,
Et roulent de mensonge en mensonge flottants...

Mais, quand le temps aura précipité dans l'abîme ce qui est aujourd'hui sur le faite, et que plusieurs siècles se seront écoulés l'un sur l'autre dans l'oubli, avec tout l'attirail des préjugés qui appartiennent à chacun d'eux, pour faire place à des siècles nouveaux et à des erreurs nouvelles...

Le français ne sera dans ce monde nouveau
Qu'une écriture antique et non plus un langage.
Oh ! si tu vis encore, alors peut-être un sage,
Près d'une lampe assis, dans l'étude plongé,
Te retrouvant poudreux, obscur, demi-rongé,
Voudra creuser le sens de tes lignes pensantes :
Il verra si du moins tes feuilles innocentes
Méritaient ces rumeurs, ces tempêtes, ces cris,
Qui vont sur toi, sans doute, éclater dans Paris ;...

alors, peut-être, ... on verra si ... et si, en écrivant, j'ai connu
d'autre passion...

Que l'amour des humains et de la vérité !





III

SUZANNE

POÈME EN SIX CHANTS

(Fragments)

CHANT PREMIER

I

JE dirai l'innocence en butte à l'imposture,
Et le pouvoir inique, et la vieillesse impure,
L'enfance auguste et sage, et Dieu, dans ses bienfaits,
Qui daigne la choisir pour venger les forfaits.
O fille du Très-Haut, organe du génie,
Voix sublime et touchante, immortelle harmonie,
Toi qui fais retentir les saints échos du ciel
D'hymnes que vont chanter, près du trône éternel,
Les jeunes séraphins aux ailes enflammées ;
Toi qui vins sur la terre aux vallons idumées
Répéter la tendresse et les transports si doux
De la belle d'Égypte et du royal époux,
Et qui, plus fière, aux bords où la Tamise gronde,
As, depuis, fait entendre et l'enfance du monde,
Et le chaos antique, et les anges pervers,
Et les vagues de feu roulant dans les enfers,

Et des premiers humains les chastes hyménées,
 Et les douceurs d'Éden sitôt abandonnées,
 Viens ; coule sur ma bouche et descends dans mon cœur.
 Mets sur ma langue un peu de ce miel séducteur
 Qu'en des vers tout trempés d'une amoureuse ivresse
 Versait du sage roi la langue enchanteresse ;
 Un peu de ces discours grands, profonds comme toi,
 Paroles de délice ou paroles d'effroi
 Aux lèvres de Milton incessamment écloses,
 Grand aveugle dont l'âme a su voir tant de choses !

II

. Et, quand la nuit tranquille
 Commençait de s'asseoir sur les tours de la ville,
 Tous les deux, se glissant par des chemins divers,
 Retournent vers ce toit où leur âme est aux fers.
 Au seuil de Joachim ils arrivent ensemble,
 Se rencontrent. Chacun veut fuir, recule, tremble,
 Craint les regards de l'autre, inquiet, incertain,
 Confus de son silence. Et Manassès enfin :
 « Mais, Séphar, je croyais qu'au sein de ta famille
 Tu pressais dans tes bras et ta femme et ta fille.
 J'attendais peu qu'ici, pour ne te rien céler...
 — Toi-même, dit Séphar, qui peut t'y rappeler ?
 Joachim est absent, tu le sais. Dans ton âme,
 Peut-être pensais-tu que l'amour de sa femme
 L'a déjà, malgré lui... — Non, non, dit Manassès,
 Pour un plus long séjour j'ai vu tous ses apprêts.
 Je venais... Sur ce seuil c'est lui qui me rappelle.
 Il se peut que déjà quelque esclave fidèle
 Soit venu. » Mais Séphar sourit et l'interrompt,

Et d'un regard perçant, et secouant le front :
 « Va, je sais quel projet t'amène et te tourmente ;

 Suzanne!... Manassès, tu l'aimes, je le voi.
 Mais j'ai des yeux aussi ; je l'aime comme toi.
 — Oui, tu dis vrai, Séphar ; oui, je l'aime. Et je doute
 Que pour toi contre moi... — Tiens, Manassès, écoute :
 Nous régignons sur le peuple unis jusqu'aujourd'hui ;
 C'est par là, tu le sais, que nous régignons sur lui.
 Tu me hais, je te hais. Si tu veux me détruire,
 Tu le peux. Si je veux, je puis aussi te nuire.
 Mais, ennemis secrets ou sincères amis,
 Toujours même intérêt nous force d'être unis.
 Les attraits d'une femme ont fasciné ta vue :
 A ses attraits aussi mon âme s'est émue.
 Nous sommes vieux tous deux ; mais quel œil peut la voir
 Sans pétiller d'amour, de jeunesse, d'espoir ?
 Ne soyons point jaloux. Faut-il qu'un de nous pleure ?
 Pour qu'elle soit à l'un, faut-il que l'autre meure ?
 Quand j'aurai de ma soif dans ses embrassements
 Rassasié les feux et les emportements,
 Envîrai-je qu'un autre, attiré par ma proie,
 Aille aussi dans ses bras chercher la même joie ?
 Va, tu peux sur sa bouche éteindre tes ardeurs ;
 J'y peux de mon amour épuiser les fureurs,
 Sans qu'elle ait rien perdu de sa beauté suprême.
 Nous la retrouverons tout entière la même.
 Aidons-nous : ce trésor peut suffire à tous deux ;
 Elle possède assez pour faire deux heureux. »

Il dit, et sur les plis de leurs sombres visages
 Éclate un noir sourire. « Oui, Séphar, soyons sages,

Dit Manassès. Aimons, ne soyons point amis ;
 Et, pour tromper toujours, soyons toujours unis.
 Laissons à l'inquiète et vaine adolescence
 De ses amours jaloux l'enfantine imprudence.
 Viens ; au sortir du temple où ces temps malheureux
 Attirent plus souvent les timides Hébreux,
 Nous irons concerter chez moi, dans le mystère,
 Les moyens de séduire et de nous satisfaire. »

CHANT III

. Les infâmes vieillards
 S'enivrent quelque temps d'impudiques regards.
 Ils attendent qu'au Ciel la belle vertueuse
 Offre les doux transports de son âme pieuse ;
 Qu'elle rêve à l'époux cher à son souvenir ;
 Que son esclave enfin n'ait plus à revenir.
 Puis, comme deux serpents à l'haleine empestée,
 Quittant les noirs détours d'une rive infectée,
 Fondent sur un enfant qui dort au coin d'un bois,
 Ainsi de leur retraite ils sortent à la fois,
 Et, sur elle avançant leur main vile et profane :
 « Viens, sois à nous, ô belle ! ô charmante Suzanne !
 Viens. Nul mortel ne sait qu'en ce bois écarté
 Nous avons... » A ce bruit, l'innocente beauté
 Rougit, tremble, pâlit, se retourne, s'étonne,
 Se courbe, au fond de l'eau se plonge, s'environne,
 Et mouvante, ses bras contre son sein pressés,
 Et ses yeux, et ses cris vers le ciel élancés :
 « Dieu ! grand Dieu ! sauve-moi ; grand Dieu ! Dieu secourable !
 Couvre-moi d'un rempart, d'un voile impénétrable ;

Tonne, ouvre-moi la terre, ouvre-moi les enfers,
Cache-moi dans ton sein. Sur eux, sur ces pervers
Jette l'aveuglement, la nuit, la nuit subite
Dont tu frappas jadis une ville maudite.
Dieu ! grand Dieu !... » Les vieillards, inquiets, frémissa
Lui murmurent tout bas vingt discours menaçants.
Ils iront ; des jardins ils ouvriront la porte ;
Ils sauront appeler une nombreuse escorte ;
Ils diront qu'en ce lieu, conduits par des hasards,
Suzanne dans le crime a frappé leurs regards.
« Oui, crains notre vengeance ; obéis, tais-toi, cède. »
Mais, sans les écouter : « Grand Dieu ! viens à mon aide !
Dieu juste, anges du ciel, criait-elle toujours,
Joachim ! Joachim ! oh ! viens à mon secours ! »





IV

ART D'AIMER

FRAGMENTS

I

.....
Ainsi le jeune amant, seul, loin de ses délices,
S'assied sous un mélèze au bord des précipices,
Et là, revoit la lettre où, dans un doux ennui,
Sa belle amante pleure et ne vit que pour lui.
Il savoure à loisir ces lignes qu'il dévore ;
Il les lit, les relit et les relit encore,
Baise la feuille aimée et la porte à son cœur.
Tout à coup de ses doigts l'aquilon ravisseur
Vient, l'emporte et s'enfuit. Dieux ! il se lève, il crie ;
Il voit, par le vallon, par l'air, par la prairie,
Fuir avec ce papier, cher soutien de ses jours,
Son âme et tout lui-même et toutes ses amours.
Il tremble de douleur, de crainte, de colère.
Dans ses yeux égarés roule une larme amère.
Il se jette en aveugle, à le suivre empressé,
Court, saute, vole, et, l'œil sur lui toujours fixé,
Franchit torrents, buissons, rochers, pendantes cimes,
Et l'atteint, hors d'haleine, à travers les abîmes.

II

Viens près d'elle au matin, quand le dieu du repos
Verse au mol oreiller de plus légers pavots ;
Vois, sur sa couche encor du soleil ennemie,
Errer nonchalamment une main endormie,
Ses yeux prêts à s'ouvrir, et sur son teint vermeil
Se reposer encor les ailes du sommeil.

III

Tout mortel se soulage à parler de ses maux.
Le suc que d'Amérique enfantent les roseaux
Tempère au moins un peu les breuvages d'absinthe.
Ainsi le fiel d'amour s'adoucit par la plainte,
Soit que le jeune amant raconte son ennui
A quelque ami jadis agité comme lui,
Soit que, seul dans les bois, ses éloquentes peines
Ne s'adressent qu'aux vents, aux rochers, aux fontaines.

IV

Si d'un mot échappé l'outrageuse rudesse
A pu blesser l'amour et sa délicatesse,
Immobile il gémit, songe à tout expier.
Sans honte, sans réserve, il faut s'humilier :
Églé, tombe à genoux, bien loin de te défendre ;
Tu le verras soudain plus amoureux, plus tendre,
Courir et t'arrêter, et lui-même à genoux

Accuser en pleurant son injuste courroux.
Mais souvent malgré toi, sans fiel et sans injure,
Ta bouche d'un trait vif aiguisé sa piquette ;
Le trait vole, tu veux le rappeler en vain :
Ton amant consterné dévore son chagrin.
Ou bien d'un dur refus l'inflexible constance
De ses feux tout un jour a trompé l'espérance.
Il boude : un peu d'aigreur, un mot même douteux
Peut tourner la querelle en débat sérieux.
Oh ! trop heureuse alors si, pour fuir cet orage,
Les Grâces t'ont donné leur divin badinage,
Cet air humble et soumis de n'oser s'approcher,
D'avoir peur de ses yeux et de t'aller cacher,
Et de mille autres jeux l'inévitable adresse,
De mille mots plaisants l'aimable gentillesse,
Enfin tous ces détours dont le charme ingénu
Force un rire amoureux vainement retenu.
Il t'embrasse, il te tient, plus que jamais il t'aime ;
C'est ton tour maintenant de le bouder lui-même.
Loin de s'en effrayer, il rit, et mes secrets
L'ont instruit des moyens de ramener la paix.

V

Le courroux d'un amant n'est point inexorable.
Ah ! si tu la voyais, cette belle coupable,
Rougir et s'accuser, et se justifier,
Sans implorer sa grâce et sans s'humilier,
Pourtant de l'obtenir doucement inquiète,
Et les cheveux épars, immobile, muette,
Les bras, la gorge nus, en un mol abandon,
Tourner sur toi des yeux qui demandent pardon !

Crois qu'abjurant soudain le reproche farouche,
Tes baisers porteraient son pardon sur sa bouche.

VI

Qu'il est doux, au retour de la froide saison,
Jusqu'au printemps nouveau regagnant la maison,
De la voir devant vous accourir au passage,
Ses cheveux en désordre épars sur son visage !
Son oreille de loin a reconnu vos pas :
Elle vole, et s'écrie, et tombe dans vos bras ;
Et, sur vous appuyée et respirant à peine,
A son foyer secret loin des yeux vous entraîne.
Là, mille questions qui vous coupent la voix,
Doux reproches, baisers, se pressent à la fois.
La table entre vous deux à la hâte est servie :
L'œil humide de joie, au banquet elle oublie
Et les mets et la table, et se nourrit en paix
Du plaisir de vous voir, de contempler vos traits.
Sa bouche ne dit rien, mais ses yeux, mais son âme,
Vous parlent ; et bientôt des caresses de flamme
Vous mènent à ce lit qui se plaignait de vous.
C'est là qu'elle s'informe avec un soin jaloux
Si beaucoup de plaisirs, surtout si quelque belle
Habitait la contrée où vous étiez loin d'elle.

VII

Quand Junon sur l'Ida plut au maître du monde,
Xanthus l'avait tenue au cristal de son onde,
Et sur sa peau vermeille une savante main
Fit distiller la rose et les flots de jasmin.

Cultivez vos attraits ; la plus belle nature
Veut les soins délicats d'une aimable culture.
Mais, si l'usage est doux, l'abus est odieux.
Des parfums entassés l'amas fastidieux,
De la triste laideur trop impuissantes armes,
A d'indignes soupçons exposeraiient vos charmes.
Que dans vos vêtements le goût, seul consulté,
N'étale qu'élégance et que simplicité.
L'or ni les diamants n'embellissent les belles ;
Le goût est leur richesse, et, tout-puissant comme elles,
Il sait créer de rien leurs plus beaux ornements ;
Et tout est sous ses doigts l'or et les diamants.
J'aime un sein qui palpite et soulève une gaze.
L'heureuse volupté se plaît, dans son extase,
A fouler mollement ces habits radieux
Que déploie au Cathay le ver industriel.
Le coton mol et souple, en une trame habile,
Sur les bords indiens, pour vous prépare et file
Ce tissu transparent, ce réseau de Vulcain,
Qui, perfide et propice à l'amant incertain,
Lui semble un voile d'air, un nuage liquide,
Où Vénus se dérobe et fuit son œil avide.

VIII

Crains que l'ennui fatal, dans son cœur introduit,
Puisse compter les pas de l'heure qui s'enfuit.
Il est pour la tromper un aimable artifice :
Amuse-la des jeux qu'invente le caprice ;
Lasse sa patience à mille tours malins ;
Ris et de sa faiblesse et de ses cris mutins.
Tu braves tant de fois sa menace éprouvée !

Elle vole, tu fuis; la main déjà levée,
 Elle te tient, te presse; elle va te punir;
 Mais vos bouches déjà ne cherchent qu'à s'unir.
 Le ciel d'un feu plus beau luit après un orage.
 L'amour fait à Paphos naître plus d'un nuage;
 Mais c'est le souffle pur qui rend l'éclat à l'or,
 Et la peine en amour est un plaisir encor.
 Le hasard à ton gré n'est pas toujours docile?
 Une belle est un bien si léger, si mobile!
 Souvent tes doux projets, médités à loisir,
 D'avance destinaient la journée au plaisir;
 Non, elle ne veut pas. D'autres soins occupée,
 Tu vois avec douleur ton attente échappée.
 Surtout point de contrainte; espère un plus beau jour:
 Imprudent qui fatigue et tourmente l'amour!
 Essaie avec les pleurs, les tendres doléances,
 De faire à ses desseins de douces violences;
 Sinon, tu vas l'aigrir; tu te perds. La beauté,
 Je te l'ai fait entendre, aime sa volonté.
 Son cœur impatient, que la contrainte blesse,
 Se dépîte : il est dur de n'être pas maîtresse.
 Prends-y garde : une fois le ramier envolé
 Dans sa cage confuse est en vain rappelé.
 Cède, assieds-toi près d'elle; et, soumis avec grâce,
 D'un ton un peu plus froid, sans aigreur ni menace,
 Dis-lui que de tes vœux son plaisir est la loi.
 Va, tu n'y perdras rien, repose-toi sur moi;
 Complaisance a toujours la victoire propice.
 Souvent de tes désirs l'utile sacrifice,
 Comme un jeune rameau planté dans la saison,
 Te rendra de doux fruits une longue moisson.

IX

Flore a pour les amants ses corbeilles fertiles ;
Et les fleurs, dans leurs jeux, ne sont pas inutiles.
Les fleurs vengent souvent un amant courroucé,
Qui feint sur un seul mot de paraître offensé.
Il poursuit son espiègle, il la tient, il la presse ;
Et, fixant de ses flancs l'indocile souplesse,
D'un faisceau de bouquets en cachette apporté
Châtie, en badinant, sa coupable beauté,
La fait taire et la gronde, et d'un maître sévère
Imite avec amour la plainte et la colère,
Et, négligeant ses cris, sa lutte, ses transports,
Arme le fouet léger de rapides efforts,
Frappe et frappe sans cesse, et s'irrite et menace,
Et force enfin sa bouche à lui demander grâce.
Telle Vénus souvent, aux genoux d'Adonis,
Vit des taches de rose empreintes sur ses lis ;
Tel l'Amour, enchanté d'un si doux badinage,
Loin des yeux de sa mère, en un charmant rivage,
Caressait sa Psyché dans leurs jeux enfantins,
Et de lacets dorés chargeait ses belles mains.

Fontenay ! lieu qu'Amour fit naître avec la rose :
J'irai (sur cet espoir mon âme se repose),
J'irai te voir, et Flore et le ciel qui te luit.
Là je contemple enfin (ma déesse m'y suit),
Sur un lit que je cueille en tes riants asiles,
Ses appas, sa pudeur, et ses fuites agiles,
Et dans la rose en feu l'albâtre confondu,
Comme un ruisseau de lait sur la pourpre étendu.

X

Offrons tout ce qu'on doit d'encens, d'honneurs suprên
 Aux dieux, à la beauté, plus divine qu'eux-mêmes.
 Puisse aux vallons d'Hæmus, où les rocs et les bois
 Admirèrent d'Orphée et suivirent la voix,
 L'Hèbre ne m'avoir pas en vain donné naissance!
 Les Muses avec moi vont connaître Byzance;
 Et, si le Ciel se prête à mes efforts heureux,
 De la Grèce oubliée enfant plus généreux,
 Sur ses rives, jadis si noblement fécondes,
 Du Permesse égaré je ramène les ondes.
 Pour la première fois de sa honte étonné,
 Le farouche turban, jaloux et consterné,
 D'un sérail oppresseur, noir séjour des alarmes,
 Entendra nos accents et l'amour et vos charmes.
 C'est là, non loin des flots dont l'amère rigueur
 Osa ravir Sestos au nocturne nageur,
 Qu'en des jardins chéris des eaux et du zéphyre,
 Pour vous, rayonnant d'or, de jaspe, de porphyre,
 Un temple par mes mains doit s'élever un jour.
 Sous vos lois j'y rassemble une superbe cour
 Où de tous les climats brillent toutes les belles :
 Elles règnent sur tout, et vous régnent sur elles.
 Là des filles d'Indus l'essaim noble et pompeux,
 Les vierges de Tamise, au cœur tendre, aux yeux bleus,
 De Tibre et d'Éridan les flatteuses sirènes,
 Et du blond Eurotas les touchantes Hélènes,
 Et celles de Colchos, jeune et riche trésor,
 Plus beau que la toison étincelante d'or,
 Et celles qui, du Rhin l'ornement et la gloire,

Vont dans ses froids torrents baigner leurs pieds d'ivoire,
Toutes enfin ; ce bord sera tout l'univers.

.....

XI

L'amour croît par l'exemple, et vit d'illusions.
Belles, étudiez ces tendres fictions
Que les poètes saints, en leurs douces ivresses,
Inventent dans la joie aux bras de leurs maîtresses :
De tout aimable objet Jupiter enflammé,
Et le dieu des combats par Vénus désarmé,
Quand, la tête en son sein mollement étendue,
Aux lèvres de Vénus son âme est suspendue,
Et, dans ses yeux divins oubliant les hasards,
Nourrit d'un long amour ses avides regards ;
Quels appas trop chéris mirent Pergame en cendre ;
Quelles trois déités un berger vit descendre,
Qui, pour briguer la pomme abandonnant les cieux,
De leurs charmes rivaux enivrèrent ses yeux ;
Et le sang d'Adonis, et la blanche hyacinthe
Dont la feuille respire une amoureuse plainte ;
Et la triste Syrinx aux mobiles roseaux,
Et Daphné de lauriers peuplant le bord des eaux ;
Herminie aux forêts révélant ses blessures ;
Les grottes, de Médor confidentes parjures ;
Et les ruses d'Armide, et l'amoureux repos
Où, sur des lits de fleurs, languissent les héros ;
Et le myrte vivant aux bocages d'Alcine.
Les Grâces dont les soins ont élevé Racine
Aiment à répéter ses écrits enchanteurs,
Tendres comme leurs yeux, doux comme leurs faveurs.

Belles, ces chants divins sont nés pour votre bouche
La lyre de Le Brun, qui vous plaît et vous touche,
Tantôt de l'élégie exhale les soupirs,
Tantôt au lit d'amour éveille les plaisirs.
Suivez de sa Psyché la gloire et les alarmes ;
Elle-même voulut qu'il célébrât ses charmes,
Qu'Amour vînt pour l'entendre ; et dans ces chants heureux
Il la trouva plus belle et redoubla ses feux.
Mon berceau n'a point vu luire un même génie :
Ma Lycoris pourtant ne sera point bannie.
Comme eux, aux traits d'Amour j'abandonnai mon cœur
Et mon vers a peut-être aussi quelque douceur.





V

L'AMÉRIQUE

FRAGMENTS

I

.....
Magellan, fils du Tage, et Drake, et Bougainville,
Et l'Anglais dont Neptune aux plus lointains climats
Reconnaissait la voile et respectait les pas.
Le Cancer sous les feux de son brûlant tropique
L'attire entre l'Asie et la vaste Amérique,
En des ports où jadis il entra le premier.
Là l'insulaire ardent, jadis hospitalier,
L'environne : il périt. Sa grande âme indignée,
Sur les flots, son domaine, à jamais promenée,
D'ouragans ténébreux bat le sinistre bord
Où son nom, ses vertus, n'ont point fléchi la mort.
J'accuserai les vents et cette mer jalouse
Qui retient, qui peut-être a ravi La Pérouse.
Il partit. L'amitié, les sciences, l'amour
Et la gloire française implorèrent son retour.
Six ans sont écoulés sans que la renommée
De son trépas au moins soit encore informée.
Malheureux ! un rocher inconnu sous les eaux

A-t-il, brisant les flancs de tes hardis vaisseaux,
 Dispensé ta dépouille au sein du gouffre immense?
 Ou, le nombre et la fraude opprimant ta vaillance,
 Nu, captif, désarmé, du sauvage inhumain
 As-tu vu s'apprêter l'exécrable festin?
 Ou plutôt dans une île, assis sur le rivage,
 Attends-tu ton ami voguant de plage en plage;
 Ton ami qui partout, jusqu'aux bornes des mers
 Où d'éternelles nuits et d'éternels hivers
 Font plier notre globe entre deux monts de glace,
 Aux flots de l'Océan court demander ta trace?
 Malheureux! tes amis, souvent dans leurs banquets,
 Disent en soupirant : « Reviendra-t-il jamais? »
 Ta femme, à son espoir, à ses vœux enchaînée,
 Doutant de son veuvage ou de son hyménée,
 N'entend, ne voit que toi dans ses chastes douleurs,
 Se reproche un sourire, et, tout entière aux pleurs,
 Cherche en son lit désert, peuplé de ton image,
 Un pénible sommeil que trouble ton naufrage.

II

Pour moi, je les crois fils de ces dieux malfaisants
 Pour qui nos maux, nos pleurs, sont le plus doux encens.
 Loin d'être dieux eux-même, ils sont tels que nous som
 Vieux, malades, mortels. Mais, s'ils étaient des hommes,
 Quel germe dans leur cœur peut avoir enfanté
 Un tel excès de rage et de férocité?
 Chez eux peut-être aussi qu'une avaro nature
 N'a point voulu nourrir cette race parjure.
 Le cacao sans doute et ses glands onctueux
 Dédaignent d'habiter leurs bois infructueux.

Leur soleil ne sait point, sur leurs arbres profanes,
Mûrir le doux coco, les mielleuses bananes.
Leurs champs du beau maïs ignorent la moisson.
La mangue leur refuse une douce boisson.
D'herbages vénéneux leurs terres sont couvertes.
Noires d'affreux poisons, leurs rivières désertes
N'offrent à leurs filets nulle proie, et leurs traits
Ne trouvent point d'oiseaux dans leurs sombres forêts.





VI

LA SUPERSTITION

FRAGMENTS

I

ALEXANDRE VI

SES enfants! les chrétiens ne sont plus sa famille!
Quoi! l'Église de Dieu n'est plus sa seule fille?
Leur naissance est un crime et pour eux et pour lui.
Et quels enfants encore il avoue aujourd'hui!
L'une à la fois, grand Dieu! sa fille et sa maîtresse
(O nom de la pudeur! ô saint nom de Lucrece!),
Tous méchants comme lui, dignes de son amour.
Lui seul dans l'univers put leur donner le jour.
Ses fils, vraiment ses fils, lâche et coupable engeance,
A son école impie ont appris la vengeance,
L'imposture, la soif de l'or et des États,
L'art des poisons secrets et des assassinats;
Sa fille, à l'impudence en naissant élevée,
A ses époux mourants par son père enlevée,
A son frère, à son père indignement aimé,
Son sacrilège lit n'est pas même fermé.
Prêtre fornicateur, d'un inceste adultère

Le monstrueux mélange était fait pour lui plaire.
 Des baisers de la fille et des crimes des fils,
 Ou le sceptre, ou la pourpre, ou la mitre est le prix.
 Non, certes, l'Esprit-Saint, ennemi du parjure,
 Ne saurait habiter cette poitrine impure.
 Non! les anges du ciel n'approchèrent jamais
 Ces lèvres ni ces yeux affamés de forfaits.
 O Christ! Agneau sans tache, ô Dieu sauveur de l'homme!
 Non, tu ne souris point sur les autels de Rome,
 Lorsque, parmi ses fils, ce pontife assassin,
 Que sa fille impudique a tenu sur son sein,
 Couvrant des trois bandeaux sa tête diffamée,
 Ouvre, pour te louer, sa bouche envenimée;
 Quand ses mains, de poisons artisans odieux,
 Touchent ton corps sacré, nourriture des cieux;
 Quand.
 Il tend sur les chrétiens sa droite incestueuse,
 Et pour bénir le peuple ose de rang en rang
 Lever des doigts souillés de crimes et de sang.

II

Hommes saints, hommes dieux, exemples des Romains,
 Divin Caton, Brutus, les plus grands des humains,
 Pensez-vous que jamais, plein d'orgueil et de gloire,
 Au milieu des respects d'un stupide auditoire,
 Dans un poudreux gymnase au mensonge immolé,
 Un rhéteur imbécile et d'ignorance enflé,
 Sur la foi d'un sophiste élève de Carthage,
 Dût prouver que vos cœurs n'eurent qu'un vain courage
 Et qu'une vertu vaine, et que ce prix si doux

De s'immoler pour elle était vain comme vous ;
Vous dévouer aux feux où le crime s'expie ;
Vous prodiguer les noms et de lâche et d'impie,
Pour n'avoir pas voulu montrer à l'univers
Aux pieds du crime heureux la vertu dans les fers ?





POÉSIES DIVERSES

ET FRAGMENTS

I

PRÈS des bords où Venise est reine de la mer,
Le gondolier nocturne, au retour de Vesper,
D'un aviron léger bat la vague aplanie,
Chante Renaud, Tancrède, et la belle Herminie.
Il aime ses chansons, il chante sans désir,
Sans gloire, sans projets, sans craindre l'avenir.
Il chante, et, plein du dieu qui doucement l'anime,
Sait égayer du moins sa route sur l'abîme.
Comme lui, sans échos, je me plais à chanter ;
Et les vers inconnus que j'aime à méditer
Adoucissent pour moi la route de la vie,
Où de tant d'aquilons ma voile est poursuivie.

II

SUR LA FRIVOLITÉ

Mère du vain caprice et du léger prestige,
La Fantaisie ailée autour d'elle voltige :
Nymphé au corps ondoyant, né de lumière et d'air,
Qui, mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,
Ou la glace inquiète au soleil présentée,
S'allume en un instant, purpurine, argentée,
Ou s'enflamme de rose, ou pétille d'azur.
Un vol la précipite, inégal et peu sûr.
La déesse jamais ne connut d'autre guide.
Les Rêves transparents, troupe vaine et fluide,
D'un vol étincelant caressent ses lambris.
Auprès d'elle à toute heure elle occupe les Ris.
L'un pétrit les baisers des bouches embaumées,
L'autre, le jeune éclat des lèvres enflammées ;
L'autre, inutile et seul, au bout d'un chalumeau
En globe aérien souffle une goutte d'eau.
La reine, en cette cour qu'anime la folie,
Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie,
Et, dans mille cristaux qui portent son palais,
Rit de voir mille fois étinceler ses traits.

III

FABLE

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Un jour le rat des champs, ami du rat de ville,
 Invita son ami dans son rustique asile.
 Il était économe et soigneux de son bien ;
 Mais l'hospitalité, leur antique lien,
 Fit les frais de ce jour comme d'un jour de fête.
 Tout fut prêt : lard, raisin, et fromage, et noisette.
 Il cherchait par le luxe et la variété
 A vaincre les dégoûts d'un hôte rebuté,
 Qui, parcourant de l'œil sa table officieuse,
 Jetait sur tout à peine une dent dédaigneuse.
 Et lui, d'orge et de blé faisant tout son repas,
 Laisait au citadin les mets plus délicats.

« Ami, dit celui-ci, veux-tu dans la misère
 Vivre au dos escarpé de ce mont solitaire,
 Ou préférer le monde à tes tristes forêts ?
 Viens ; crois-moi, suis mes pas ; la ville est ici près :
 Festins, fêtes, plaisirs, y sont en abondance.
 L'heure s'écoule, ami ; tout fuit, la mort s'avance :
 Les grands ni les petits n'échappent à ses lois ;
 Jouis, et te souviens qu'on ne vit qu'une fois. »

Le villageois écoute, accepte la partie :
 On se lève, et d'aller. Tous deux de compagnie,
 Nocturnes voyageurs, dans des sentiers obscurs

Se glissent vers la ville et rampent sous les murs.
 La nuit quittait les cieus quand notre couple avide
 Arrive en un palais opulent et splendide,
 Et voit fumer encor dans des plats de vermeil
 Des restes d'un souper le brillant appareil.
 L'un s'écrie, et, riant de sa frayeur naïve,
 L'autre sur le duvet fait placer son convive,
 S'empresse de servir, ordonner, disposer,
 Va, vient, fait les honneurs, le prie d'excuser.

Le campagnard bénit sa nouvelle fortune ;
 Sa vie en ses déserts était âpre, importune :
 La tristesse, l'ennui, le travail et la faim.
 Ici, l'on y peut vivre ; et de rire. Et soudain
 Des valets à grand bruit interrompent la fête.
 On court, on vole, on fuit ; nul coin, nulle retraite.
 Les dogues réveillés les glacent par leur voix ;
 Toute la maison tremble au bruit de leurs abois.
 Alors le campagnard, honteux de son délire :
 « Soyez heureux, dit-il ; adieu, je me retire,
 Et je vais dans mon trou rejoindre en sûreté
 Le sommeil, un peu d'orge et la tranquillité. »

IV

. La Liberté
 Fut, comme Hercule, en naissant, invincible.
 Ses yeux, ouverts d'un jour, dictaient sa volonté,
 Et son vagissement était mâle et terrible.
 De rampants messagers des dieux
 Espéraient, l'attaquant dans ses forces premières,

Étouffer en un jour son avenir fameux.
Ses enfantines mains, robustes, meurtrières,
Teignirent de sang venimeux
Son berceau formidable et ses langes guerrières.

V

Ah! j'atteste les cieux que j'ai voulu le croire,
J'ai voulu démentir et mes yeux et l'histoire.
Mais non, il n'est pas vrai que les cœurs excellents
Soient les seuls en effet où germent les talents.
Un mortel peut toucher une lyre sublime,
Et n'avoir qu'un cœur faible, étroit, pusillanime,
Inhabile aux vertus qu'il sait si bien chanter,
Ne les imiter point et les faire imiter.
Se louant dans autrui, tout poète se nomme
Le premier des mortels, un héros, un grand homme.
On prodigue aux talents ce qu'on doit aux vertus;
Mais ces titres pompeux ne m'abuseront plus.
Son génie est fécond, il pénètre, il enflamme;
D'accord. Sa voix émeut, ses chants élèvent l'âme;
Soit. C'est beaucoup, sans doute, et ce n'est point assez.
Sait-il voir ses talents par d'autres effacés?
Est-il fort à se vaincre, à pardonner l'offense?
Aux sages méconnus qu'opprime l'ignorance
Prête-t-il de sa voix le courageux appui?
Vrai, constant, toujours juste, et même contre lui,
Homme droit, ami sûr, doux, modeste, sincère,
Ne verra-t-on jamais l'espoir d'un beau salaire,
Les caresses des grands, l'or ni l'adversité
Abaisser de son cœur l'indomptable fierté?
Il est grand homme alors. Mais nous, peuple inutile,

Grands hommes pour savoir avec un art facile,
 Des syllabes, des mots, arbitres souverains,
 En un sonore amas de vers alexandrins,
 Des rimes aux deux voix famille ingénieuse,
 Promener deux à deux la file harmonieuse !

VI

Belles, le Ciel a fait pour les mâles cerveaux
 L'infatigable étude et les doctes travaux.
 Pour vous sont les talents aimables et faciles.
 Oh ! le sinistre emploi pour les grâces.
 De poursuivre une sphère en ses cercles nombreux,
 Ou du sec A plus B les sentiers ténébreux !
 Quelle bouche immolée à leurs phrases si dures
 Aura jamais, la nuit, de suaves murmures,
 Et pourra s'amollir à soupiner : *Mon cœur !*
Mon âme ! et tous ces noms d'amoureuse langueur ?

VII

.
 Or, venez maintenant, graves compilateurs,
 Déployez pour mes vers vos balances critiques,
 Flétrissez-les du sceau des *lettres italiques*.

.
 Assurez que ma muse est froide ou téméraire,
 Que mes vers sont mauvais, que ma rime est vulgaire :
 Je l'ai bien fait exprès ; votre chagrin m'est doux,
 Je serais bien fâché qu'ils fussent bons pour vous.

Mon Dieu! lorsqu'imitant ce bon roi de Phrygie,
 Vous jugez ou le drame, ou l'ode, ou l'élégie,
 Faut-il que nul démon, ami du genre humain,
 Jamais à votre front ne porte votre main!
 Vous sauriez une fois combien les doctes veilles
 Sur votre tête auguste allongent les oreilles.

VIII

ULYSSE

.....
 Il se dépouille alors, prêt à parler en maître,
 De ces lambeaux trompeurs qui l'ont fait méconnaître;
 S'élance sur le seuil, l'arc en main; à ses pieds
 Verse au carquois fatal tous les traits confiés.
 Et là : « Nous achevons un jeu lent et pénible,
 Princes, tenons un but plus neuf, plus accessible,
 Et si les dieux encor me gardent leur faveur... »
 Et la flèche aussitôt, docile à l'arc vengeur,
 Va sur Antinoüs se fixer d'elle-même.
 Le fier Antinoüs, dans cet instant suprême,
 Tenait en main sa coupe, ouvrage précieux,
 Où pétillait dans l'or un vin délicieux.
 La crainte, le trépas sont loin de sa pensée,
 Et qu'un seul homme, aux yeux d'une troupe empressée,
 Plus que vingt bras armés, quand son bras serait fort,
 Pût oser l'attaquer et lui porter la mort.
 Sur ses lèvres déjà la coupe reposée
 Du nectar écumant lui versait la rosée,

Quand le fer, qu'à grand bruit fait voler l'arc nerveux,
 Vient lui percer la gorge, et sort dans ses cheveux.
 Sa tête se renverse, et l'entraîne, et succombe.
 La coupe de sa main fuit. Il expire; il tombe.
 Sa bouche, tous ses traits en longs et noirs torrents
 Jaillissent. Sous ses pieds agités et mourants,
 Table, vases, banquet, tout tombe, tout s'éroule;
 Tout est souillé de sang. De leurs sièges en foule
 Ils s'élancent soudain. Confus, tumultueux,
 Ils errent. Leurs regards sur les murs somptueux
 Cherchent, fouillent partout; et rien à leur vengeance
 Ne présente une épée ou le fer d'une lance.
 Ils entourent Ulysse, et d'un œil de courroux :
 « Malheureux étranger si peu sûr de tes coups,
 Tremble, tu payeras cher ton erreur homicide;
 Ta main ne sera plus imprudente et perfide :
 Du premier de nos Grecs elle tranche les jours;
 Mais, malheureux, ton corps va nourrir les vautours. »
 Insensés ! D'une erreur ils le croyaient coupable;
 Ils ne présumaient pas que ce coup formidable
 Pour eux d'un même sort était l'avant-coureur.
 Ulysse sur eux tous roulant avec fureur
 Un regard enflammé d'une sanglante joie :
 « Vous ne m'attendiez plus des campagnes de Troie,
 Lâches, qui, loin de moi dévorant ma maison,
 De tous mes serviteurs payant la trahison,
 Osiez porter vos vœux au lit de mon épouse,
 Sans redouter des dieux la vengeance jalouse,
 Ou qu'aucun bras mortel osât me secourir?
 Tremblez, lâches, tremblez : vous allez tous mourir. »



HYMNES ET ODES

I

A LA FRANCE

FRANCE! ô belle contrée, ô terre généreuse
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du Nord les glaçantes horreurs;
Le Midi de ses feux t'épargne les fureurs;
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles;
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule; ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes,
En longs cercles hideux, leurs écailles sonnantes.
Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets;
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine, et les hauts Pyrénées,
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.

La Provence odorante, et de Zéphyre aimée,
 Respire sur les mers une haleine embaumée,
 Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
 L'orange et le citron de leur tunique d'or,
 Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
 Forme la grasse olive aux liqueurs savoureuses,
 Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
 Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
 Sur tes rochers touffus la chèvre se hérissé,
 Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
 Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
 Épaissir le tissu de leur blanche toison.
 Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
 Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
 S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
 Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :
 L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
 Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
 La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
 Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin
 Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
 Fleurs, moissons et vergers, et bois, et pâturages,
 Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
 Sous les arches de pierre à grand bruit emportés.

Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
 Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance
 Amène les tributs du rivage lointain
 Que visite Phœbus le soir ou le matin ?
 Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
 De bassins en bassins ces ondes amassées
 Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Téthys ?

Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage?

Ton peuple industriel est né pour les combats.
Le glaive, le mousquet, n'accablent point ses bras.
Il s'élançe aux assauts, et son fer intrépide
Chassa l'impie Anglais, usurpateur avide.
Le Ciel les fit humains, hospitaliers et bons,
Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons;
Mais, faibles opprimés, la tristesse inquiète
Glace ces chants joyeux sur leur bouche muette,
Pour les jeux, pour la danse appesantit leurs pas,
Renverse devant eux les tables des repas,
Flétrit de longs soucis, empreinte douloureuse,
Et leur front et leur âme. O France ! trop heureuse
Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux
Des dons que tu reçus de la bonté des cieux !

Vois le superbe Anglais, l'Anglais dont le courage
Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage,
Qui t'épie, et, dans l'Inde éclipsant ta splendeur,
Sur tes fautes sans nombre élève sa grandeur.
Il triomphe, il t'insulte. Oh ! combien tes collines
Tressailliraient de voir réparer tes ruines,
Et pour la liberté donneraient sans regrets
Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts !
J'ai vu dans tes hameaux la plaintive misère,
La mendicité blême et la douleur amère.
Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,
D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,
Versant aux pieds des grands des larmes inutiles,

Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,
 Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi
 De mettre au jour des fils malheureux comme toi.
 Tu vois sous les soldats les villes gémissantes ;
 Corvée, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes,
 Le sel, fils de la terre, ou même l'eau des mers,
 Source d'oppression et de fléaux divers ;
 Vingt brigands, revêtus du nom sacré du prince,
 S'unir à déchirer une triste province,
 Et courir à l'envi, de son sang altérés,
 Se partager entre eux ses membres déchirés.
 O sainte Égalité ! dissipe nos ténèbres,
 Renverse les verrous, les bastilles funèbres.
 Le riche indifférent, dans un char promené,
 De ces gouffres secrets partout environné,
 Rit avec les bourreaux, s'il n'est bourreau lui-même ;
 Près de ces noirs réduits de la misère extrême,
 D'une maîtresse impure achète les transports,
 Chante sur des tombeaux, et boit parmi des morts.

Malesherbes, Turgot, ô vous en qui la France
 Vit luire, hélas ! en vain, sa dernière espérance,
 Ministres dont le cœur a connu la pitié,
 Ministres dont le nom ne s'est point oublié,
 Ah ! si de telles mains, justement souveraines,
 Toujours de cet empire avaient tenu les rênes,
 L'équité clairvoyante aurait régné sur nous ;
 Le faible aurait osé respirer près de vous ;
 L'oppresser, évitant d'armer de justes plaintes,
 Sinon quelque pudeur, aurait eu quelques craintes ;
 Le délateur impie, opprimé par la faim,
 Serait mort dans l'opprobre, et tant d'hommes enfin,

A l'insu de nos lois, à l'insu du vulgaire,
Foudroyés sous les coups d'un pouvoir arbitraire,
De cris non entendus, de funèbres sanglots,
Ne feraient point gémir les voûtes des cachots.

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile ;
J'irai, j'irai bien loin me chercher un asile,
Un asile à ma vie en son paisible cours,
Une tombe à ma cendre à la fin de mes jours,
Où d'un grand au cœur dur l'opulence homicide
Du sang d'un peuple entier ne sera point avide,
Et ne me dira point, avec un rire affreux,
Qu'ils se plaignent sans cesse et qu'ils sont trop heureux ;
Où, loin des ravisseurs, la main cultivatrice
Recueillera les dons d'une terre propice ;
Où mon cœur, respirant sous un ciel étranger,
Ne verra plus des maux qu'il ne peut soulager ;
Où mes yeux, éloignés des publiques misères,
Ne verront plus partout les larmes de mes frères,
Et la pâle indigence à la mourante voix,
Et les crimes puissants qui font trembler les lois.

Toi donc, Équité sainte, ô toi, vierge adorée,
De nos tristes climats pour longtemps ignorée,
Daigne du haut des cieux goûter le libre encens
D'une lyre au cœur chaste, aux transports innocents,
Qui ne saura jamais, par des vœux mercenaires,
Flatter à prix d'argent des faveurs arbitraires,
Mais qui rendra toujours, par amour et par choix,
Un noble et pur hommage aux appuis de tes lois.
De vœux pour les humains tous ses chants retentissent ;
La vérité l'enflamme, et ses cordes frémissent

Quand l'air qui l'environne auprès d'elle a porté
Le doux nom des vertus et de la liberté.

II

A MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER

Mon frère, que jamais la tristesse importune
 Ne trouble ses prospérités !
Qu'il remplisse à la fois la scène et la tribune ;
 Que les grandeurs et la fortune
Le comblent de leurs biens, au talent mérités.

Que les muses, les arts, toujours d'un nouveau lustre
 Embellissent tous ses travaux ;
Et que, cédant à peine à son vingtième lustre,
 De son tombeau la pierre illustre
S'élève radieuse entre tous les tombeaux.

Mais.
 Infortune, honnêtes douleurs,
Souffrance, des vertus superbe et chaste fille,
 Salut. Mes frères, ma famille,
Sont tous les opprimés, ceux qui versent des pleurs ;

Ceux que livre à la hache un féroce caprice ;
 Ceux qui brûlent un noble encens
Aux pieds de la vertu que l'on traîne au supplice,
 Et bravent le sceptre du vice,
Ses caresses, ses dons, ses regards menaçants ;

Ceux qui devant le crime, idole ensanglantée,
N'ont jamais fléchi les genoux,
Et soudain, à sa vue impie et détestée,
Sentent leur poitrine agitée,
Et s'enflammer leur front d'un généreux courroux.

III

A BYZANCE

Byzance, mon berceau, jamais tes janissaires
Du musulman paisible ont-ils forcé le seuil?
Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,
Porter l'épouvante et le deuil?

Son harem ne connaît, invisible retraite,
Le choix, ni les projets, ni le nom des vizirs.
Là, sûr du lendemain, il repose sa tête
Sans craindre, au sein de ses plaisirs,

Que cent nouvelles lois qu'une nuit a fait naître,
De juges assassins un tribunal pervers,
Lancent sur son réveil, avec le nom de traître,
La mort, la ruine ou les fers.

Tes mœurs et ton Coran sur ton sultan farouche
Veillent, le glaive nu, s'il croyait tout pouvoir,
S'il osait tout braver, et dérober sa bouche
Au frein de l'antique devoir.

Voilà donc une digue où la toute-puissance
 Voit briser le torrent de ses vastes progrès !
 Liberté qui nous fuis, tu ne fuis point Byzance !
 Tu planes sur ses minarets !

IV

STROPHE I

O mon esprit ! au sein des cieux,
 Loin de tes noirs chagrins, une ardente allégresse
 Te transporte au banquet des dieux,
 Lorsque ta haine vengeresse,
 Rallumée à l'aspect et du meurtre et du sang,
 Ouvre de ton carquois l'inépuisable flanc.
 De là vole aux méchants ta flèche redoutée,
 D'un fiel vertueux humectée ;
 Qu'au défaut de la foudre, esclave du plus fort,
 Sur tous ces pontifes du crime,
 Par qui la France, aveugle et stupide victime,
 Palpite et se débat contre une longue mort,
 Lance ta fureur magnanime.

ANTISTROPHE I

Tu crois, d'un éternel flambeau
 Éclairant les forfaits d'une horde ennemie,
 Défendre à la nuit du tombeau
 D'ensevelir leur infamie ;
 Déjà tu penses voir, des bouts de l'univers,
 Sur la foi de ma lyre, au nom de ces pervers,

Frémir l'horreur publique, et d'honneur et de gloire
 Fleurir ma tombe et ta mémoire.
 Comme autrefois tes Grecs accouraient à des jeux,
 Quand l'amoureux fleuve d'Élide
 Eut de traîtres punis vu triompher Alcide,
 Ou quand l'arc pythien d'un reptile fangeux
 Eut purgé les champs de Phocide.

ÉPODE I

Vain espoir! inutile soin!
 Ramper est des humains l'ambition commune;
 C'est leur plaisir, c'est leur besoin.
 Voir fatigue leurs yeux, juger les importune;
 Ils laissent juger la Fortune,
 Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant.
 Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire
 Qui donne et l'honneur et la gloire.
 Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

STROPHE II

Que tant d'opprimés expirants
 Aillent aux cieux enfin réveiller le supplice;
 Que sur ces monstres dévorants
 Son bras d'airain s'appesantisse;
 Qu'ils tombent! à l'instant vois-tu leurs noms flétris,
 Par le peuple vénal leurs cadavres meurtris,
 Et pour jamais transmise à la publique ivresse
 Ta louange avec leur bassesse?
 Mais, si Mars est pour eux, leurs vertus, leurs bienfaits,

Sont bénis de la terre entière.
 Tout s'obscurcit auprès de la splendeur guerrière ;
 Elle éblouit les yeux, et sur les noirs forfaits
 Étend un voile de lumière.

ANTISTROPHE II

Dès lors l'étranger étonné
 Se tait avec respect devant leur sceptre immense ;
 Leur peuple, à leurs pieds enchaîné,
 Vantant jusques à leur clémence,
 Nous voue à la risée, à l'opprobre, aux tourments,
 Nous, de la vertu libre indomptables amants.
 Humains, lâche troupeau... Mais qu'importent au sage
 Votre blâme, votre suffrage,
 Votre encens, vos poignards, et de flux en reflux
 Vos passions précipitées ?
 Il nous faut tous mourir. A sa vie ajoutées,
 Au prix du déshonneur, quelques heures de plus
 Lui sembleraient trop achetées.

ÉPODE II

Lui, grands dieux ! courtisan menteur,
 De sa raison céleste abandonner le faite,
 Pour descendre à votre hauteur !
 En lui-même affermi, comme l'antique athlète,
 Sur le sol où son pied s'arrête,
 Il reste inébranlable à tout effort mortel,
 Et laisse avec dédain le vulgaire imbécile,
 Toujours turbulent et servile,
 Flotter de maître en maître et d'autel en autel.

V

Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres :
Il nie, il jure sur l'autel ;
Mais nous, grands, libres, fiers, à nos exploits funèbres,
A nos turpitudes célèbres,
Nous voulons attacher un éclat immortel.

De l'oubli taciturne et de son onde noire
Nous savons détourner le cours.
Nous appelons sur nous l'éternelle mémoire ;
Nos forfaits, notre unique histoire,
Parent de nos cités les brillants carrefours.

O gardes de Louis, sous les voûtes royales
Par nos ménades déchirés,
Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacchanales,
Orné nos portes triomphales,
Et ces bronzes hideux, nos monuments sacrés.

Tout ce peuple hébété que nul remords ne touche,
Cruel même dans son repos,
Vient sourire aux succès de sa rage farouche,
Et, la soif encore à la bouche,
Ruminer tout le sang dont il a bu les flots.

Arts dignes de nos yeux ! pompe et magnificence
Dignes de notre liberté,
Dignes des vils tyrans qui dévorent la France,
Dignes de l'atroce démence
Du stupide David qu'autrefois j'ai chanté.

VI

« Sa langue est un fer chaud ; dans ses veines brûlées
 Serpente des fleuves de fiel. »
 J'ai douze ans, en secret, dans les doctes vallées,
 Cueilli le poétique miel :
 Je veux un jour ouvrir ma ruche tout entière ;
 Dans tous mes vers on pourra voir
 Si ma Muse naquit haineuse et meurtrière.
 Frustré d'un amoureux espoir,
 Archiloque aux fureurs du belliqueux iambe
 Immole un beau-père menteur ;
 Moi, ce n'est point au col d'un perfide Lycambe
 Que j'apprête un lacet vengeur.
 Ma foudre n'a jamais tonné pour mes injures.
 La patrie allume ma voix ;
 La paix seule aguerrit mes pieuses morsures,
 Et mes fureurs servent les lois.
 Contre les noirs Pythons et les hydres fangeuses,
 Le feu, le fer, arment mes mains :
 Extirper sans pitié ces bêtes venimeuses,
 C'est donner la vie aux humains.

VII

A CHARLOTTE CORDAY

Quoi ! tandis que partout, ou sincères ou feintes,
 Des lâches, des pervers, les larmes et les plaintes
 Consacrent leur Marat parmi les immortels,

Et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,
Des fanges du Parnasse un impudent reptile
Vomit un hymne infâme au pied de ses autels,

La vérité se tait ! Dans sa bouche glacée,
Des liens de la peur sa langue embarrassée
Dérobe un juste hommage aux exploits glorieux !
Vivre est-il donc si doux ? De quel prix est la vie,
Quand, sous un joug honteux, la pensée asservie,
Tremblante, au fond du cœur se cache à tous les yeux ?

Non, non. Je ne veux point t'honorer en silence,
Toi qui crus par ta mort ressusciter la France
Et dévouas tes jours à punir des forfaits.
Le glaive arma ton bras, fille grande et sublime,
Pour faire honte aux dieux, pour réparer leur crime,
Quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les traits.

Le noir serpent, sorti de sa caverne impure,
A donc vu rompre enfin sous ta main ferme et sûre
Le venimeux tissu de ses jours abhorrés !
Aux entrailles du tigre, à ses dents homicides,
Tu vins redemander et les membres livides
Et le sang des humains qu'il avait dévorés !

Son œil mourant t'a vue, en ta superbe joie,
Féliciter ton bras et contempler ta proie.
Ton regard lui disait : « Va, tyran furieux,
Va, cours frayer la route aux tyrans tes complices.
Te baigner dans le sang fut tes seules délices,
Baigne-toi dans le tien et reconnais des dieux. »

La Grèce, ô fille illustre, admirant ton courage,
 Épuiserait Paros pour placer ton image
 Auprès d'Harmodius, auprès de son ami ;
 Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,
 Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
 Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Mais la France à la hache abandonne ta tête.
 C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête
 Parmi ses compagnons, tous dignes de son sort.
 Oh ! quel noble dédain fit sourire ta bouche
 Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,
 Crut te faire pâlir aux menaces de mort !

C'est lui qui dut pâlir, et tes juges sinistres,
 Et notre affreux sénat et ses affreux ministres,
 Quand, à leur tribunal, sans crainte et sans appui,
 Ta douceur, ton langage et simple et magnanime
 Leur apprit qu'en effet, tout puissant qu'est le crime,
 Qui renonce à la vie est plus puissant que lui.

Longtemps, sous les dehors d'une allégresse aimable,
 Dans ses détours profonds ton âme impénétrable
 Avait tenu cachés les destins du pervers.
 Ainsi, dans le secret amassant la tempête,
 Rit un beau ciel d'azur, qui cependant s'apprête
 A foudroyer les monts, à soulever les mers.

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,
 Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée ;
 Ton front resta paisible et ton regard serein.
 Calme sur l'échafaud, tu méprisas la rage

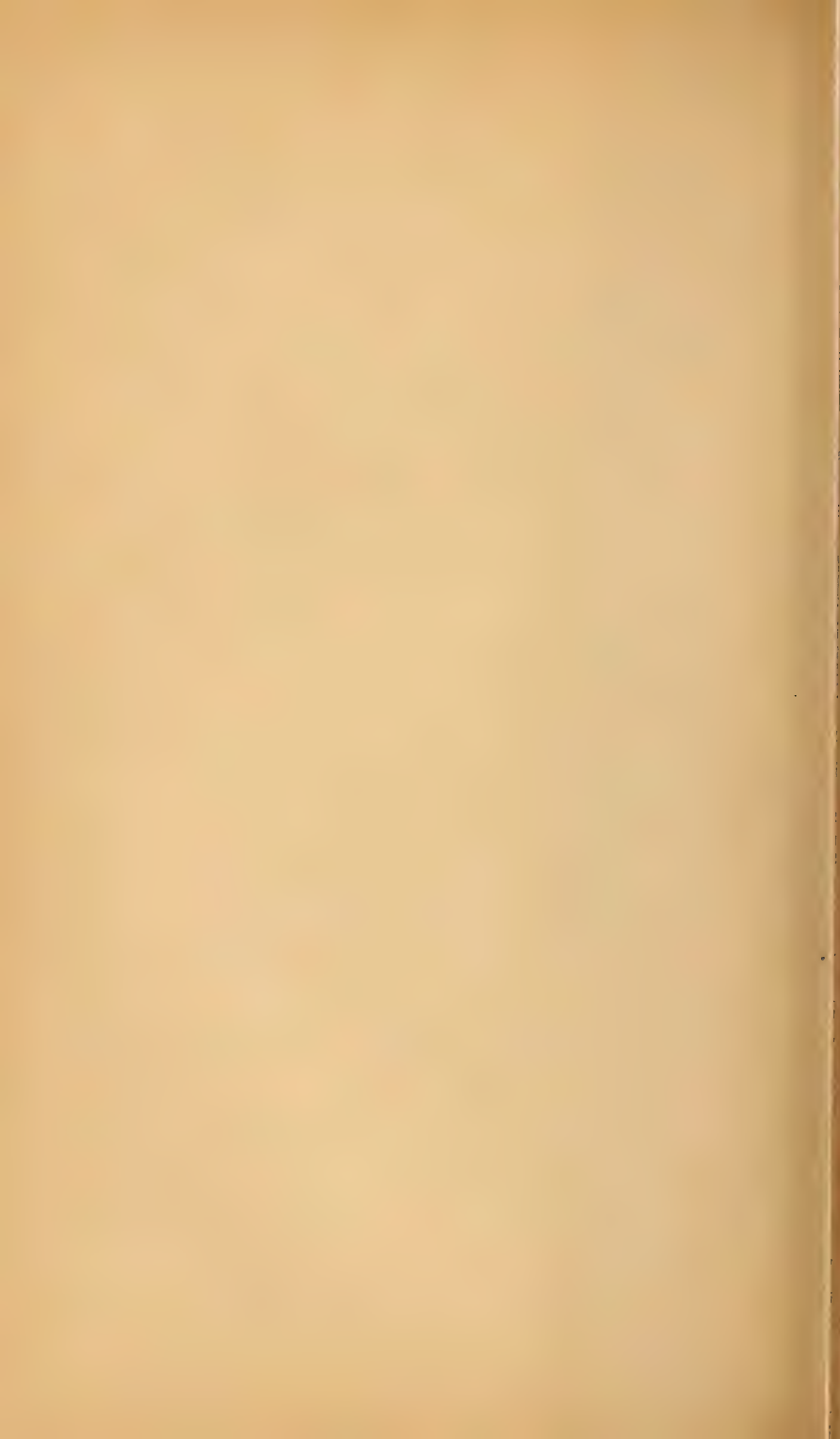
D'un peuple abject, servile et fécond en outrage,
Et qui se croit encore et libre et souverain.

La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire,
Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire ;
Seule, tu fus un homme et vengeas les humains !
Et nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme,
Nous savons répéter quelques plaintes de femme ;
Mais le fer pèserait à nos débiles mains.

Non, tu ne pensais pas qu'aux mânes de la France
Un seul traître immolé suffît à ta vengeance,
Ou tirât du chaos ses débris dispersés.
Tu voulais, enflammant les courages timides,
Réveiller les poignards sur tous ces parricides,
De rapines, de sang, d'infamie engraisés.

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.
La Vertu t'applaudit ; de sa mâle louange
Entends, belle héroïne, entends l'auguste voix.
O Vertu, le poignard, seul espoir de la terre,
Est ton arme sacrée, alors que le tonnerre
Laisse régner le crime et te vend à ses lois.







DERNIÈRES POÉSIES

SAINT-LAZARE

I

TRISTE vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs
Il n'est plus de soutien de tes jours chancelants,
Que ton fils orphelin n'est plus à son vieux père,
Renfermé sous ton toit et fuyant la lumière,
Un sombre ennui t'opprime et dévore ton sein.
Sur ton siège de hêtre, ouvrage de ma main,
Sourd à tes serviteurs, à tes amis eux-même,
Le front baissé, l'œil sec et le visage blême,
Tout le jour en silence, à ton foyer assis,
Tu restes pour attendre ou la mort ou ton fils.
Et toi, toi, que fais-tu, seule et désespérée,
De ton faon dans les fers lionne séparée ?
J'entends ton abandon lugubre et gémissant ;
Sous tes mains en fureur ton sein retentissant,
Ton deuil pâle, éploré, promené par la ville,
Tes cris, tes longs sanglots, remplissent toute l'île.

Les citoyens de loin reconnaissent tes pleurs.
 « La voici, disent-ils, la femme de douleurs ! »
 L'étranger, te voyant mourante, échevelée,
 Demande : « Qu'as-tu donc, ô femme désolée ? »
 Ce qu'elle a ? Tous les dieux contre elle sont unis :
 La femme désolée, elle a perdu son fils !

II

Blanche et douce colombe, aimable prisonnière,
 Quel injuste ennemi te cache à la lumière ?
 Je t'ai vue aujourd'hui (que le ciel était beau !)
 Te promener longtemps sur le bord du ruisseau,
 Au hasard, en tous lieux, languissante, muette,
 Tournant tes doux regards et tes pas et ta tête.
 Caché dans le feuillage, et n'osant l'agiter,
 D'un rameau sur un autre à peine osant sauter,
 J'avais peur que le vent décelât mon asile.
 Tout seul je gémissais, sur moi-même immobile,
 De ne pouvoir aller, le ciel était si beau !
 Promener avec toi sur le bord du ruisseau.

Car, si j'avais osé, sortant de ma retraite,
 Près de ta tête amie aller porter ma tête,
 Avec toi murmurer et fouler sous mes pas
 Le même pré foulé sous tes pieds délicats,
 Mes ailes et ma voix auraient frémi de joie,
 Et les noirs ennemis, les deux oiseaux de proie,
 Ces gardiens envieux qui te suivent toujours,
 Auraient connu soudain que tu fais mes amours.
 Tous les deux à l'instant, timide prisonnière,

T'auraient, dans ta prison, ravie à la lumière,
 Et tu ne viendrais plus, quand le ciel sera beau,
 Te promener encor sur le bord du ruisseau.

Blanche et douce brebis à la voix innocente,
 Si j'avais, pour toucher ta laine obéissante,
 Osé sortir du bois et bondir avec toi,
 Te bêler mes amours et t'appeler à moi,
 Les deux loups soupçonneux qui marchaient à ta suite
 M'auraient vu. Par leurs cris ils t'auraient mise en fuite,
 Et pour te dévorer eussent fondu sur toi
 Plutôt que te laisser un moment avec moi.

III

.....
 On vit ; on vit infâme. Eh bien ! il fallut l'être ;
 L'infâme, après tout, mange et dort.
 Ici même, en ces parcs où la mort nous fait paître,
 Où la hache nous tire au sort.
 Beaux poulets sont écrits, maris, amants sont dupes
 Caquetage, intrigues de sots.
 On y chante, on y joue ; on y lève des jupes ;
 On y fait chansons et bons mots ;
 L'un pousse et fait bondir sur les toits, sur les vitres,
 Un ballon tout gonflé de vent,
 Comme sont les discours des....., plats belîtres,
 Dont..... est le plus savant.
 L'autre court, l'autre saute ; et braillent, boivent, rient,
 Politiqueurs et raisonneurs,
 Et sur les gonds de fer soudain les portes crient ;

Des juges tigres, nos seigneurs,
 Le pourvoyeur paraît. Quelle sera la proie
 Que la hache appelle aujourd'hui?
 Chacun frissonne, écoute ; et chacun avec joie
 Voit que ce n'est pas encor lui.
 Ce sera toi demain, insensible imbécile.

.....

IV

LA JEUNE CAPTIVE

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
 Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
 Boit les doux présents de l'aurore ;
 Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
 Moi, je pleure et j'espère ; au noir souffle du Nord
 Je plie et relève ma tête.

S'il est des jours amers, il en est de si doux !
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
 Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
 J'ai les ailes de l'espérance :
 Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
 Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
 Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
 Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
 Ni mon sommeil ne sont en proie.
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
 Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
 Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
 J'ai passé les premiers à peine.
 Au banquet de la vie à peine commencé,
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
 Et, comme le soleil, de saison en saison,
 Je veux achever mon année.
 Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
 Je n'ai vu luire encor que les feux du matin:
 Je veux achever ma journée

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
 Le pâle désespoir dévore.
 Pour moi Palès encore a des asilés verts,
 Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
 Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
 S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
 Ces vœux d'une jeune captive;
 Et, secouant le faix de mes jours languissants,

Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naive.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

V

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre,
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre :
Peut-être est-ce bientôt mon tour ;
Peut-être, avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière !
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplissant de mon nom ces longs corridors sombres,
Où, seul, dans la foule à grands pas
J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,
Du juste trop faibles soutiens,
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime ;

Et, chargeant mes bras de liens,
 Me traîner, amassant en foule à mon passage
 Mes tristes compagnons reclus,
 Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,
 Mais qui ne me connaissent plus.

.....

VI

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
 Ouvre ses cavernes de mort,
 Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
 Ne s'informe plus de son sort.
 Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
 Les vierges aux belles couleurs
 Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
 Entrelaçaient rubans et fleurs,
 Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
 Dans cet abîme enseveli,
 J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
 Accoutumons-nous à l'oubli.
 Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
 Mille autres moutons, comme moi
 Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
 Seront servis au peuple-roi.
 Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
 Un mot, à travers les barreaux,
 Eût versé quelque baume en mon âme flétrie,
 De l'or peut-être à mes bourreaux...
 Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
 Vivez, amis, vivez contents.

En dépit de, soyez lents à me suivre ;
 Peut-être en de plus heureux temps
 J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
 Détourné mes regards distraits ;
 A mon tour aujourd'hui mon malheur importune.
 Vivez, amis ; vivez en paix.

VII

.....
 Eh bien ! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste,
 De mâle constance et d'honneur
 Quels exemples sacrés, doux à l'âme du juste,
 Pour lui quelle ombre de bonheur,
 Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
 Quels pleurs d'une noble pitié,
 Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
 Quels beaux échanges d'amitié,
 Font digne de regrets l'habitable des hommes ?
 La Peur blême et louche est leur dieu.
 Le désespoir !... la feinte ! Ah ! lâches que nous sommes,
 Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.
 Vienne, vienne la mort ! Que la mort me délivre !
 Ainsi donc, mon cœur abattu
 Cède au poids de ses maux ? Non, non, puissé-je vivre !
 Ma vie importe à la vertu :
 Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
 Dans les cachots, près du cercueil,
 Relève plus altiers son front et son langage
 Brillants d'un généreux orgueil.
 S'il est écrit aux cieus que jamais une épée

N'étincellera dans mes mains,
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
Peut encor servir les humains.
Justice, vérité, si ma bouche sincère,
Si mes pensers les plus secrets
Ne froncèrent jamais votre sourcil sévère,
Et si les infâmes progrès,
Si la risée atroce ou (plus atroce injure!)
L'encens de hideux scélérats
Ont pénétré vos cœurs d'une longue blessure,
Sauvez-moi; conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois!
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois,
Ces vers cadavéreux de la France asservie,
Égorgée!... O mon cher trésor,
O ma plume! Fiel, bile, horreur, dieux de ma vie!
Par vous seuls je respire encor,
Comme la poix brûlante agitée en ses veines
Ressuscite un flambeau mourant.
Je souffre, mais je vis. Par vous, loin de mes peines,
D'espérance un vaste torrent
Me transporte. Sans vous, comme un poison livide,
L'invincible dent du chagrin,
Mes amis opprimés, du menteur homicide
Les succès, le sceptre d'airain,
Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,
L'opprobre de subir sa loi,
Tout eût tari ma vie, ou contre ma poitrine
Dirigé mon poignard. Mais quoi?
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire

Sur tant de justes massacrés ;
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire ;
 Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance ;
 Pour descendre jusqu'aux enfers
Chercher le triple fouet, le fouet de la vengeance,
 Déjà levé sur ces pervers ;
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice !
 Allons, étouffe tes clameurs ;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
 Toi, Vertu, pleure si je meurs.





NOTES

Page 1. LE JEU DE PAUME. Cette pièce, qui compte 418 vers, partagés en 22 strophes de 19 vers chacune (disposition que Chénier jugeait très pindarique), fut publiée par André Chénier en une brochure imprimée chez Didot, dans les premières semaines de 1791. Il en fit l'envoi à Lebrun, le 2 mars de la même année, avec une sorte de lettre dédicatoire, comme au maître dont sa poésie s'inspirait. On sait que la séance où fut prêté le serment du Jeu de paume eut lieu le 20 juin 1789.

P. 1, v. 5. Chénier a écrit *ambrosie*, que l'on trouve aussi dans *La Fontaine*.

P. 3, v. 8. Bien que David, né en 1748, eût quatorze ans de plus que Chénier, le peintre et le poète étaient intimement liés à cette époque. Le tableau de la *Mort de Socrate* fut exposé au Salon de 1787. Il appartenait à l'aîné des frères Trudaine. Le *Brutus* revenant à la maison après la condamnation de ses fils parut au Salon de 1789. *Bélisaire mendiant* (« Date obolum Belisario ») fut exposé au Salon de 1781, et une répétition réduite parut au Salon de 1785. Le *Serment des Horaces*, composé à Rome, fut également exposé en 1785. David est mort en 1825, à Bruxelles.

P. 3, v. 19. *Obole* a été des deux genres, masculin au XVI^e siècle et au commencement du XVII^e siècle (Dict. de Nicot, 1606); féminin au milieu du XVII^e siècle et depuis (Dict. de Richelet, 1759).

P. 3, v. 22. *Le Serment du Jeu de paume* n'est pas un tableau achevé, mais un vaste carton tracé à la plume et

lavé au bistre, où les personnages, habillés à la moderne, laissent voir sous leurs vêtements le nu du dessin anatomique. Sur la motion de Barère, la Constituante décréta que ce tableau serait exécuté aux frais du trésor public et placé dans le lieu des séances de l'Assemblée. Mais David ne transforma pas en tableau sa puissante ébauche, qu'on peut voir au Louvre. Il se contenta de développer l'idée de cette vaste composition dans un dessin au crayon, de proportion réduite, qui a servi aux gravures si populaires et si souvent répétées. Chénier avait vu la grande esquisse dans l'atelier de David, où elle fut exposée.

P. 3, v. 24. Il s'agit de la représentation du combat de Marathon, peinte dans le Pœcile, à Athènes, par Panænus, frère de Phidias.

P. 4, v. 6. *Ses guides* : allusion aux ministres démissionnaires, de Calonne et de Brienne.

P. 5, v. 19. Nous renvoyons à l'histoire de la révolution française pour l'explication de ces développements poétiques. Remarquons dans tout ce morceau, et en particulier dans les vers suivants, l'emploi de la périphrase telle que Lebrun et tout le XVIII^e siècle la pratiquaient, et à côté le cri sublime et tout moderne : *sainte mesure* !

P. 6, v. 7. Sion, où est le tombeau du Christ ; Delphes, où Apollon avait son temple et son oracle ; la Mecque, célèbre par la Caaba ; Saïs, où Strabon place le tombeau d'Osiris.

P. 6, v. 16. *Cinq prêtres*, Besse, Jallet, Lecesve, Ballard, Grégoire, le seul dont on sache encore le nom.

P. 7, v. 4. Le 20 juin, date du serment, est le solstice d'été.

P. 7, v. 27. 149 autres prêtres se réunirent au tiers état, le 22 juin, dans l'église Saint-Louis, à Versailles.

P. 10, v. 21. Il s'agit des émigrés. André Chénier avait publié dans le même temps que son ode, en avril 1791, une brochure sur l'*Esprit de parti*, où l'on trouve un commentaire historique de presque tous les vers de la deuxième

partie de l'ode. Une proposition de loi contre les émigrants avait été faite le 21 février 1791.

P. 10, v. 22. Dans la même brochure (V. Œuvres en prose), Chénier nous apprend que de jeunes nobles, ou soi-disant tels, sortis des salles d'armes, *ligue de spadassins*, comme les appelle un journal du temps, s'étaient rendus aux Tuileries pour faire au roi des offres de services; ils provoquaient en duel les patriotes. Barnave s'en plaint encore dans la séance du 13 novembre.

P. 10, v. 23. Les livres et les brochures contre-révolutionnaires abondaient. Chénier, dans son discours sur l'*Esprit de parti*, fait allusion à l'ouvrage de Burke, *Réflexions sur la Révolution française* (Londres, 1790), récemment traduit en français.

P. 11, v. 15. La déclaration des droits de l'homme et du citoyen, préambule de la Constitution de 1791.

P. 12, v. 20. Tous les conseils que Chénier donne ici et dans le développement qui suit rappellent, sous une forme poétique, l'*Avis au peuple français sur ses véritables ennemis*, article d'une quarantaine de pages qu'il publia le 28 août 1790 dans le n^o 13 des *Mémoires de la société de 1789*. Cet admirable manifeste est tout plein de vues prophétiques sur la révolution.

P. 15, v. 1. On lit dans les fragments en prose de Chénier (éd. Becq. 1872, p. 341) : « Ces vils sophistes, à chaque excès, etc... disaient : C'est bien », etc.

P. 17, v. 4. « *Le glaive ami...* » Les officiers de la garde nationale avaient reçu récemment des sabres sur lesquels était gravé le vers : *Ignorantque datos, ne quisquam serviat, enses*. Lucain (*Pharsale*, IV, 579) avait dit : *Ignoratque...*, etc.

Toute la fin de cette pièce inspirée renferme des imitations ou des réminiscences nombreuses, comme Chénier sait les mettre en œuvre, naturellement, et par une force d'assimilation qui lui est particulière. Hésiode, Aristophane, Callimaque, David, Isaïe, et, pour les modernes, Malherbe, Racine, J.-B. Rousseau, etc., lui prêtent des beautés qu'il

fait siennes et qu'il entraîne dans le courant de sa poésie. Villemain appelle cette ode l'*inauguration pindarique de la révolution sociale*.

P. 18. HYMNE. Voici le fait dont s'est inspiré André Chénier dans cette pièce célèbre, qui, à deux ans de distance, n'a pas été étrangère à sa condamnation et à sa mort. Les Suisses du régiment de Châteauvieux s'étaient révoltés, au mois d'août 1790, à Nancy, contre leurs officiers, et avaient pillé la caisse du régiment. « Nous ne sommes pas Français, nous sommes Suisses, avaient-ils dit; il nous faut de l'argent. » Ils avaient répondu à la lecture des décrets de l'Assemblée nationale, qui les rappelaient à leurs devoirs, qu'ils persistaient dans leur révolte. Un nouveau décret de l'Assemblée nationale du 16 août 1790 les avait déclarés criminels de lèse-nation. Leur insurrection fut réprimée le 31 août par le général Bouillé, à la tête des gardes nationales de Metz. Quarante soldats suisses furent condamnés aux galères. Compris, par un décret du 31 décembre 1791, dans l'amnistie générale du 15 septembre, ils furent mis en liberté, reçurent une ovation à Brest et se dirigèrent sur Paris. Les journaux patriotes demandaient qu'on leur assignât une pension de retraite sur le Trésor, ou des grades dans l'armée. Collot d'Herbois eut, le premier, l'idée d'organiser une fête en leur honneur et de leur faire une entrée triomphale, avec le concours de David pour l'appareil de la fête, de Marie-Joseph Chénier pour la poésie et l'assentiment du maire Pétion. C'était un scandale de fêter la révolte et l'indiscipline; c'était non la population de Paris, hostile ou indifférente, mais la Ville de Paris qui acceptait l'idée de ce triomphe. Chénier se fit l'interprète de l'indignation des honnêtes gens. Il publia le 29 mars, dans le 38^e supplément du *Journal de Paris*, un article d'une éloquente ironie; le 4 avril, dans le 41^e supplément du même journal, il publia un nouvel article, que Collot d'Herbois dénonça le jour même à la tribune des Jacobins. Roucher aussi avait protesté et fut dénoncé en même temps. Les deux poètes, sans s'en douter, s'associaient ainsi d'avance pour l'échafaud. Le 15 avril 1792, la fête eut lieu et l'on promena triomphalement dans Paris les Suisses amnistiés. Le même jour, Chénier fit pa-

raître son hymne dans le n^o 106 du *Journal de Paris* ; mais déjà, le 10 avril, il avait répondu, dans le même journal, à Collot d'Herbois quelques lignes terribles qui ne furent pas oubliées. La pièce en vers était suivie d'une note ironique sur le caractère de fête privée, et non publique, que les autorités avaient prétendu laisser à cette scandaleuse ovation. Le tout était courageusement signé : André Chénier. Quant à l'hymne chanté à cette occasion, Gossec en avait fait la musique sur des vers vagues et emphatiques de Marie-Joseph.

P. 18, v. 3. Désille, ou Désilles, dont le nom exact était Antoine-Joseph-Marc des Isles, né à Saint-Malo, en 1767, était mort à Nancy, le 17 octobre 1790, des blessures qu'il avait reçues le 31 août en combattant sous les ordres de Bouillé, comme officier des chasseurs du régiment du roi, contre l'insurrection des Suisses. Il avait 23 ans. Le 29 janvier 1791, une cérémonie en son honneur avait été célébrée dans le sein de l'Assemblée nationale.

P. 18, v. 6. Le corps de Mirabeau avait été transporté au Panthéon le 4 avril 1791.

P. 18, v. 9. Le 12 juillet 1791.

P. 18, v. 15. Il s'agit de Mathieu-Jouve Jourdan, surnommé *Coupe-Tête*, l'un des principaux auteurs des massacres commis à Avignon, et dont on avait fait un capitaine de gendarmerie ; il devint plus tard chef d'escadron et fut exécuté en 1794. Le parallèle de Jourdan, massacreur à la Glacière d'Avignon, et de Lafayette, qui avait réprimé, au champ de Mars, l'émeute du 17 juillet 1791, était alors un lieu commun des feuilles révolutionnaires, et tout au profit de Jourdan. La procession des Suisses devait aller au champ de Mars pour purifier le sol.

P. 19, v. 9. Pétion et quelques-uns de ses collègues de la Commune avaient diné dans un cabaret de la Râpée, aux portes de Paris, et les journaux les avaient félicités de cette manifestation démocratique. (Voir, dans les *Révolutions de Paris*, l'article du n^o 144, de Prudhomme, sous le titre : *Matelote municipale à la Râpée.*) Ce que de Latouche dit à ce sujet est inexact.

P. 19, v. 27. Eudoxe et Hipparque, célèbres astronomes; Euclide, plus connu comme géomètre, a laissé également un traité de *phénomènes* célestes. On sait que la chevelure de Bérénice, femme du roi Ptolémée-Évergète, donna son nom à une constellation. C'est l'astronome Conon qui eut, selon Callimaque, la première idée de cette poétique flatterie.

P. 19, v. 31. Les Suisses de Châteaueux parcoururent les rues et les promenades de Paris dans un char qui avait la forme d'une galère, pour rappeler leur condamnation et leur peine.

P. 20, v. 1. Atlas. Allusion à quelque motif de l'ornementation de la galère dont David avait fait le dessin, que l'on peut voir dans les gravures du temps.

P. 21. L'AVEUGLE. Il est probable que la première idée de cette pièce est due au passage de la vie apocryphe d'Homère, attribuée à Hérodote, où le poète aveugle arrive, à Chio, chez Glaucus. Chénier s'est souvenu aussi d'Œdipe à Colone, qu'il cite dans une note en tête du manuscrit de *l'Aveugle*.

P. 22, v. 27. Thamyris est cet aède qui, dans *l'Iliade* (II, 594), est privé de la vue pour s'être vanté de vaincre les Muses, et non pas Apollon, comme dit Chénier. Milton a rappelé Thamyris dans le troisième chant du *Paradis perdu*.

P. 23, v. 20. V. sur ce palmier *l'Hymne à Apollon* attribué à Homère; V. aussi Théognis.

P. 24, v. 4. Symé, petite île voisine des côtes de Carie, et non Cymé, qu'on trouve dans beaucoup d'éditions et qui était une colonie éolienne; Cymé prétendait avoir vu naître Hésiode et même Homère. Ce n'est pas une telle ville qu'il pourrait vouer à l'oubli.

P. 25, v. 29. Syros, et non Sycos, qui n'existe pas. Syros est décrite au quinzième chant de *l'Odyssee*.

P. 29, v. 32. Nous donnons à la page 251 de ce volume un morceau sur Ulysse que M. Becq de Fouquières n'a pas connu, que M. G. de Chénier range, comme un fragment

de tragédie, parmi les essais dramatiques de Chénier, et que M. Moland considère comme un récit qui aurait fait partie de l'*Aveugle*, et serait venu à la suite de l'épisode de Piri-thoüs, ou peut-être l'aurait remplacé. Nous ne le pensons pas.

Les souvenirs des poètes anciens abondent dans cet admirable poème. Homère, Sophocle, Hésiode, Aratus, Virgile, Ovide, Stace, etc., reviennent à la mémoire. Nous n'insisterons pas sur ces rapprochements qui se présentent à chaque page des poésies de Chénier. Ici, c'est à l'*Odyssée* d'Homère surtout et aux *Métamorphoses* d'Ovide (liv. XII) qu'il faudrait recourir.

P. 30. LE MENDIANT. Cette étude est née, en grande partie, du VI^e liv. de l'*Odyssée*, Ulysse chez les Phéaciens. Il n'est pas impossible non plus que Chénier ait été frappé de quelque passage du *Voyage littéraire de la Grèce ou Lettres sur les Grecs anciens et modernes, avec un parallèle de leurs mœurs* (2 vol. 1876), de M. Guys, ami de sa famille, dont il aimait les entretiens et dont il appréciait le savoir. Deux lettres de M^{me} de Chénier mère, qu'on a publiées, sont adressées à M. Guys. — Ce petit poème, publié pour la première fois en 1816, par M. Fayolle, dans un volume de *Mélanges littéraires*, y est donné comme un fragment de poème épique. M. Fayolle avait fait subir de nombreuses altérations au texte manuscrit que Daunou lui avait confié.

P. 39, v. 29. Il faut probablement lire, avec M. G. de Chénier : « *les corbeaux, et des loups...* »

P. 42. LE JEUNE MALADE. M. G. de Chénier a donné le long et très intéressant canevas en prose que Chénier avait écrit avant de composer les vers de son poème. Le manuscrit porte : *le Malade*. Nous avons adopté le titre sous lequel cette admirable pièce est désormais immortelle. — On ne saurait, outre tant de passages des poètes anciens dont Chénier s'est souvenu ici, oublier Racine et la troisième scène du premier acte de *Phèdre*, qui fournit d'abondantes comparaisons; mais le fond du récit est emprunté à un roman grec de Théodore Prodrome, *Aventures de Rhodanthe et de Cosiclès*.

P. 46, dernier vers. Chénier avait eu l'idée d'une seconde pièce où le jeune homme et la jeune fille se raconteraient ce qu'ils ont éprouvé tous deux, lui, en apprenant qu'il épouserait celle qu'il aimait, elle, en attendant le retour de sa mère. Il ne l'a pas composée.

P. 47. LA JEUNE TARENTINE. Pièce publiée pour la première fois, par Marie-Joseph Chénier, dans le *Mercur*e du 1^{er} germinal an IX (22 mars 1801). André paraît s'être inspiré surtout d'une épigramme de Xénocrite de Rhodes, qui se trouve dans l'*Anthologie* de Brunck (VII, 291); mais divers autres poètes de l'*Anthologie* lui ont fourni plus d'un détail, comme aussi Euripide, Catulle, Virgile, Properce.

P. 47, v. 13. Le Sébéthus est un ruisseau qui traverse Naples; son nom moderne est *Fiume della Maddalena*.

P. 49. CLYTIÉ. M. G. de Chénier donne à cette pièce le simple titre : *Építaphe*, d'après le manuscrit d'André Chénier. Ce dernier a ajouté à ses vers une note fort longue, accompagnée de citations d'építaphes anciennes, dont il voulait faire usage ou pour cette pièce ou pour d'autres. Plusieurs fragments plus courts prouvent qu'il se préoccupait du culte des tombeaux et des dieux mânes, comme canevas poétique. Nous transcrivons seulement les lignes suivantes : « Entre autres manières dont cela peut être placé, en voici une : un voyageur, en passant sur un chemin, entend des pleurs et des gémissements. Il s'avance; il voit au bord d'un ruisseau une jeune femme échevelée, tout en pleurs, assise sur un tombeau, une main appuyée sur la pierre, l'autre sur ses yeux. Elle s'enfuit à l'approche du voyageur, qui lit sur la tombe cette építaphe. Alors il prend des fleurs et de jeunes rameaux et les répand sur cette tombe en disant : « O jeune « infortuné... » (quelque chose de tendre et d'antique); puis, il remonte à cheval et s'en va, la tête penchée et rêvant mélancoliquement; il s'en va

Pensant à son épouse et craignant de mourir.

Ce pourrait être le voyageur qui conte lui-même à sa famille ce qu'il a vu le matin. » Tout l'art et toute l'inspiration de Chénier se révèlent dans cette note. On sait que les manuscrits originaux sont pleins d'indications semblables.

M^{me} de Chénier mère a écrit une lettre sur les tombeaux des Grecs modernes : on l'a publiée.

P. 50. CHRYSÉ. Imitation d'une élégie de Properce (II, xxvi, 1). Chrysé, une des Océanides, citée par Hésiode dans sa *Théogonie*.

P. 50, v. 18. Tiphys est le pilote du vaisseau *Argo* ; mais ici c'est le nom propre pour le figuré, pour un pilote quelconque : c'est un souvenir de Malherbe :

*Mon Apollon t'assure et t'engage sa foi
Qu'employant ce Tiphys, Syrtes et Cyanées
Seront havres pour toi.*

On sait combien Chénier avait étudié Malherbe. On a pu faire une édition annotée de ce poète rien qu'avec les annotations qu'il avait mises sur l'exemplaire qu'il possédait.

P. 50, v. 26. Le chanteur de Lesbos, Arion.

P. 51. AMYMONÉ. Properce (élégie XX) a fourni encore le sujet de cette pièce. Ovide, Valérius Flaccus, Apollonius de Rhodes, Lucien étaient présents aussi à la mémoire de Chénier. Amymoné, l'une des cinquante Danaïdes, fut aimée de Neptune.

P. 51, v. 14. Nymphes citées par Virgile (*Géorg.*, IV, 334-344) dans le cortège de Cyrène.

P. 52. PASIPHAË. Virgile (*Églogues*, VI, 45), Apollodore (III, 1), Ovide, *Art d'aimer* (I, 313) et beaucoup d'autres ont précédé Chénier dans cette peinture de l'amour de Pasiphaë. Il songeait à faire entrer cette aventure dans une ou plusieurs compositions bucoliques, dont on a trouvé quelques fragments, publiés par M. G. de Chénier.

P. 52, v. 5. Avant ce vers, Chénier avait mis :

*Certe, aux antres d'Amnise, assez votre Lucine
Donnait de beaux neveux aux mères de Gortyne.
Certes, vous élevez, aux gymnases crétois,
D'autres jeunes troupeaux plus dignes de ton choix.*

P. 53. LA JEUNE LOCRIENNE. Chénier n'avait pas indiqué ce titre sur son manuscrit ; c'est Sainte-Beuve qui l'a donné à la pièce qu'il publiait pour la première fois dans ses *Por-*

traits littéraires (documents inédits sur André Chénier) en février 1839. — Le début est imité d'un fragment conservé par Athénée d'une de ces *Chansons locriennes* populaires dans l'antiquité grecque.

P. 53, v. 6. Le portrait du Pythagoricien est emprunté à la quatorzième idylle de Théocrite.

P. 53, v. 15. Zaiucus, disciple de Pythagore, avait laissé croire aux Locriens que, dans un songe, Minerve lui était apparue et lui avait dicté des préceptes de sagesse. Il avait été berger.

P. 53, v. 21. Diodore de Sicile (XII) nous fait connaître les mœurs de Thurium et ses lois peu sévères.

P. 54. Imitation de Bion, dont l'idylle XIV a souvent inspiré les poètes de la Pléiade, entre autres Ronsard (*Odes*, IV, xvii).

P. 55. LA LIBERTÉ. Nous avons une note de Chénier ainsi conçue : « Commencé le vendredi au soir 10 et fini le dimanche au soir 12 mars 1787. » Mais la critique, qui veut tout vérifier, a découvert qu'en 1787 le 10 mars était un samedi et le 12 un lundi. Chénier s'est-il trompé sur les jours ou sur les dates ? Il n'importe : ce qui intéresse ici, c'est le temps qu'il a mis à écrire cette belle pièce, où se révèlent les dispositions des esprits à cette époque. — L'imitation de l'églogue VI, de Virgile, est visible.

P. 61. OARISTYS. Ce titre a été donné par le premier éditeur, M. de Latouche, pour rappeler la vingt-septième idylle de Théocrite dont elle est imitée. Oaristys signifie conversation familière. Chénier avait simplement mis : *Daphnis*, *Naïs*. — Lebrun, avant Chénier, avait imité la même idylle.

P. 68. Nous avons gardé les deux noms sous lesquels on a l'habitude de donner ce fragment ; Chénier avait mis simplement A et B, ce qui semblerait indiquer que les noms n'étaient pas choisis encore ; mais, sur une note de sa main, on trouve les noms d'Arcas et de Bacchylis, qui paraissent destinés à cette pièce. Ces deux noms ont été préférés par M. G. de Chénier.

P. 69, v. 13. On a retrouvé deux vers qui pourraient

faire suite à ce fragment. Nous les donnons ici, sans assurer qu'ils s'y rattachent, comme le croit M. de Chénier.

*La châtaigne longtemps cachée et dangereuse
Veut se montrer et fend son écorce épineuse.*

P. 69. HYLAS. Le chevalier de Pange, né en 1674, était l'un des amis d'enfance de Chénier. Il fut son collaborateur au *Journal de la société* de 1789 et au *Journal de Paris*. Il y signait François de Pange. Devenu marquis de Pange après la mort de son frère aîné, il mourut à trente-deux ans, d'une maladie de poitrine, avant Chénier, qu'il aurait probablement accompagné à l'échafaud. C'est lui que Chénier nomme parfois Abel. Un dernier frère, qui devint général et pair de France, né en 1770, n'est mort qu'en 1850. M. Becq de Fouquières a publié, en 1872, les œuvres de François de Pange (1 vol. in-18). Il s'y trouve des pages qui ne méritaient pas l'oubli.

P. 71, v. 4. Nous avons conservé ces vers adressés à de Pange, et qui, seuls, justifient l'attribution et la dédicace de toute l'idylle. Mais il n'est pas certain que la supposition des éditeurs soit fondée, ni que cette conclusion se rapporte à l'idylle d'Hylas plutôt qu'à une autre. Les manuscrits en font un morceau séparé.

P. 71, v. 12. On donnait alors à Segrais, comme poète pastoral, une place qui est accordée aujourd'hui à Racan.— La pièce est surtout imitée de Théocrite.

P. 71. LYDÉ, v. 21. Le texte authentique donne ici deux vers de plus, retrouvés par M. G. de Chénier :

*Pour que je cesse enfin de courir sur les pas
Des troupeaux étrangers que je ne connais pas.*

Il y aurait alors, à la suite, une lacune de deux vers, à cause des rimes.

Cette pièce a, du reste, été disposée de bien des façons par les divers éditeurs, tantôt allongée, tantôt abrégée ; on y a rattaché certains fragments, on en a détaché d'autres ;

André Chénier.

27

la plupart se lient bien imparfaitement entre eux. Ils ont été publiés successivement comme des pièces distinctes.

P. 74, v. 7. Chénier n'avait pas trouvé l'animal dont il voulait mettre ici le nom, un oiseau, très probablement.

P. 74. FRAGMENT. M. G. de Chénier considère ce fragment comme appartenant à la pièce précédente, dont il ferait le début. Le nom de Lydé permet cette supposition, mais le nom seulement.

P. 75. *L'Amour et le Berger*. C'est une idylle de Dion, la cinquième de l'édition Didot, imitée déjà par Ronsard (*Odes*, V, xxii).

P. 76. PANNYCHIS. — Nous avons cru devoir donner une idée des plans et des canevas de Chénier, en citant cette pièce incomplète avec les motifs en prose que les manuscrits ont fait connaître. Le sujet est inspiré d'une idylle de Gessner, *Clymène et Damon*. Chénier a pris le nom de *Pannychis* dans Pétrone. Les réminiscences d'autres poètes sont nombreuses dans ces délicieux fragments, publiés pour la première fois par H. de Latouche, dans la *Revue de Paris*, en 1829.

P. 78. LES COLOMBES. Le titre a été donné par le premier éditeur (dans l'édition de 1833). Ce fragment bien incomplet a été rendu célèbre par Alfred de Musset (*Une Soirée perdue*, juillet 1840), qui a intercalé dans ses vers les deux derniers vers de Chénier pour les ramener encore à la fin de sa pièce :

.....
 Un vers d'André Chénier chanta dans ma mémoire,
 Un vers presque inconnu, refrain inachevé,
 Frais comme le hasard, moins écrit que révé.
 J'osai m'en souvenir, même devant Molière ;
 Sa grande ombre, à coup sûr, ne s'en offense pas,
 Et, tout en écoutant, je murmurais tout bas,
 Regardant cette enfant qui ne s'en doutait guère :
 « Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
 Se plie, et de la neige effacerait l'éclat. »

P. 80. On sait le sens que les Grecs donnaient au mot

Épigramme : ce n'était qu'une sorte d'inscription développée, pour un tombeau, un monument, une statue, un groupe. L'*Anthologie* renferme un grand nombre de ces petites pièces. Celle-ci est surtout imitée de Moschus (II, 95) et d'Anacréon (XXXV). — M. G. de Chénier ajoute à ce tableau de vingt-six vers un autre morceau poétique inédit de quatre-vingt-douze vers, qui raconte en détail l'enlèvement d'Europe. Nous croyons que ce récit remarquable est non la suite de celui que nous donnons dans notre texte, mais un développement différent et nouveau du même sujet, qui a séduit Chénier, après bien des poètes, après Lebrun, son contemporain.

.

*Telle éclate Vénus au milieu des trois sœurs,
 Mais son sort n'était pas de n'aimer que les fleurs,
 Et de garder toujours sa pudique ceinture.
 Le roi des rois l'a vue. Une active blessure
 Le dévore, dompté sous l'arc insidieux
 Du roi qui peut dompter même le roi des dieux.
 Mais, voulant la séduire, et de sa fière épouse
 Éviter cependant la colère jalouse,
 Il sut cacher le dieu sous le front d'un taureau,
 Non ressemblant à ceux qui, sous un lourd fardeau,
 Rampent, traînant d'un char les axes difficiles,
 Ou préparent la terre à des moissons fertiles.
 Sur tout son corps s'étend un blond et pur éclat,
 Une étoile d'argent sur son front délicat
 Luit. D'amour, dans ses yeux, brille la flamme ardente ;
 Un double ivoire enfin sur sa tête élégante
 Se recourbe ; la nuit, tel est le beau croissant
 Que Phœbé, dans les cieux, allume en renaissant.
 Il va sur la prairie, et, de frayeur atteinte,
 Nulle vierge ne fuit. Elles courent, sans crainte,
 Vers l'animal paisible, et qui, plus que les fleurs,
 De l'ambrosie au loin exhale les odeurs.
 Il s'avance à pas lents trouver la jeune reine.
 Sur ses pieds délicats sa langue se promène.
 Europe, de sa bouche, en le voyant si beau,
 Vient essuyer l'écume, et baise le taureau.*

Il mugit doucement ; la flûte de Lydie
 Chante une moins suave et tendre mélodie.
 Il s'incline à ses pieds, tient sur elle ses yeux,
 Lui montre la beauté de son flanc spacieux.
 Soudain : « Venez, venez, ô mes chères compagnes,
 Dit-elle, de nos jeux égayons ces campagnes.
 Sur ce taureau si doux nous allons nous asseoir ;
 Son large dos pourra toutes nous recevoir,
 Toutes nous emporter comme un vaste navire.
 C'est un esprit humain qui sans doute l'inspire.
 Nul autre ne s'est vu qui pût lui ressembler.
 Il lui manque une voix : il voudrait nous parler. »
 Elle dit et s'assied. La troupe, à l'instant même,
 Vient ; mais, se relevant sous le fardeau qu'il aime,
 Le dieu fuit vers la mer. L'imprudente, soudain,
 Les appelle à grands cris, pleure, leur tend la main.
 Elles courent ; mais lui, qui de loin les devance,
 Comme un léger dauphin dans les ondes s'élance.
 En foule, sur les flancs de leurs monstres nageurs,
 Les filles de Nérée autour des voyageurs
 Sortent. Le roi des eaux, calmant la vague amère,
 Fraye, agile pilote, une voie à son frère ;
 D'hyménée, auprès d'eux, les humides Tritons
 Sur leurs conques d'azur répètent les chansons.
 Sur le front du taureau la belle, palpitante,
 S'appuie, et l'autre main tient sa robe flottante
 Qu'à bonds impétueux souillerait l'eau des mers.
 Autour d'elle, son voile épandu dans les airs,
 Comme le lin qui pousse une nef passagère,
 S'enfle, et sur son amant la soutient plus légère.
 Mais, dès que nul rivage à son timide effroi,
 Nul mont ne s'offrit plus, qu'elle n'eut devant soi
 Rien qu'une mer immense et le ciel sur la tête,
 Promenant autour d'elle une vue inquiète :
 « Dieu taureau, quel es-tu ? Parle, taureau trompeur,
 Où me vas-tu porter ? N'en as-tu point de peur
 De ces flots ? Car ces flots aux poupes vagabondes
 Cèdent ; mais les troupeaux craignent les mers profondes.
 Où sera la pâture et l'eau douce pour toi ?
 Es-tu dieu ? Mais des dieux que ne suis-tu la loi ?

*La terre aux dauphins, l'onde aux taureaux est fermée ;
 Mais toi seul sur la terre et sur l'onde animée
 Cours. Tes pieds sont la rame ouvrant le sein des mers ;
 Et bientôt des oiseaux peut-être, dans les airs,
 Iras-tu joindre aussi la volante famille.
 O palais de mon père ! ô malheureuse fille,
 Qui, pour tenter sur l'onde un voyage nouveau,
 Seule, errante, ai suivi ce perfide taureau !
 Et toi, maître des flots, favorise ma route !
 Mon invisible appui se montrera sans doute ;
 Sans doute ce n'est pas sans un pouvoir divin
 Que s'aplanit sous moi cet humide chemin. »
 Elle dit. A ces mots, pour la tirer de peine,
 Du quadrupède amant sort une voix humaine :
 « O vierge, ne crains point les fureurs de la mer ;
 Dans ce taureau nageur tu presses Jupiter.
 Je me choisis en maître une forme, un visage ;
 Mon amour, ta beauté m'ont, sous ce corps sauvage,
 Fait mesurer des flots cet empire inconstant.
 La Crète, île fameuse, est le bord qui t'attend.
 Il m'a nourri moi-même. Et là, ta destinée
 Te promet de grands rois, fils de notre hyménée. »
 Il dit ; le bord paraît. Les Heures, en ce lieu,
 Ont préparé son lit... Il se relève dieu,
 Détache la ceinture à la belle étrangère,
 Et la vierge en ses bras devient épouse et mère.*

Ce sont là, évidemment, deux pièces distinctes, conçues, sur le même sujet, dans des proportions toutes différentes. On ne s'explique pas que celle-ci ait pu rester si longtemps manuscrite. Elle est, pour la critique, un champ d'étude précieux : nulle part Chénier n'a autant multiplié les nouveautés poétiques et les hardiesses de la versification.

P. 81. MNAÏS. C'est la traduction d'une épigramme de l'*Anthologie* ; elle est de Léonidas de Tarente. Les pièces suivantes sont également empruntées à l'*Anthologie*. L'*Hironnelle* est une épigramme d'Événus de Paros.

P. 84, v. 1. Chénier aurait, paraît-il, traduit à seize ans

cette épigramme de Sapho, citée par Démétrius de Phalère. M. G. de Chénier conteste cette anecdote.

P. 84, v. 5. MÉDÉE. Une note de Chénier même nous apprend que, dès le collège, il avait traduit les vers de Virgile sur Médée. (Egl. VIII, 47.)

P. 85, v. 9. Note de Chénier, intéressante à citer : « Vu et fait à Catillon, près Forges, le 4 août 1792, et écrit à Gournay le lendemain. »

P. 86. Imitation d'Ovide (IV, 11), de Catulle, du *Silène* de Virgile.

P. 88, v. 5. M. G. de Chénier a lu, dans le manuscrit :

Il appelle aussitôt, du Sangar au Méandre, etc.

Le Sangar est un fleuve cité par Homère, Pausanias, Strabon.

On a retrouvé d'autres fragments qui semblent se rapporter à cette petite pièce; elle aurait formé un dialogue. Le titre n'est pas de Chénier.

P. 88, v. 17. Le nom d'*Euphrosyne* n'a pas été choisi par Chénier, mais par les premiers éditeurs. Une note de Chénier dit : « Une petite fille de dix ans qu'on appelle enfant et qui se fâche. »

P. 89, VI. Les manuscrits permettraient de rattacher ce morceau à celui de Pannychis (V. p. 76), mais la plupart des éditeurs ont détaché ce délicieux tableau.

P. 93. A ABEL. C'est François de Pange (V. plus haut, p. 69). Cependant on a paru surpris de ce nom qu'aucun des frères de Pange ne portait, et l'on a pensé à Abel-Louis-François de Malartic, chevalier de Fondat, né en 1760, mort en 1804, qui fut conseiller au parlement de Paris et lié avec les Chénier. Mais M. G. de Chénier tient pour Fr. de Pange; et la douceur de caractère de ce jeune homme semble une raison suffisante pour accepter la tradition, avec le nom ou le surnom.

P. 95. AU CHEVALIER DE PANGE. C'est le vers 3 de la

page 98 qui a permis de donner cette attribution à l'élegie III, qui ne portait pas de titre.

P. 99, v. 4. Ce *Hoc erat in votis*... d'André Chénier, a été composé en 1791, au retour de Londres, quand déjà sa vie était troublée par les luttes de la politique.

P. 100, v. 30. *Julie, Clarisse, Clémentine*, héroïnes de J.-J. Rousseau (*la Nouvelle Héloïse*), et de Richardson (*Clarisse Harlowe, Grandisson*).

P. 101. A LEBRUN. Le poète Lebrun (Pons-Denis Ecouchard, dit Lebrun-Pindare), né à Paris, le 11 août 1729, mort le 2 septembre 1807, a été jugé sévèrement par tous les biographes. De trente-trois ans plus âgé que Chénier, il le patronna, comme un maître illustre fait d'un élève, et en retour de l'admiration que le jeune poète lui témoignait, il le loua à son tour et consentit à reconnaître son génie. L'amitié qui les unit ne survécut pas aux dissentiments politiques. André fut honnête et courageux ; Lebrun fut ingrat et faible. On ne lit plus guère les élégies de Lebrun, on lit encore quelques-unes de ses odes, qui ont de l'éclat ; mais c'est Chénier surtout qui fait revivre ici le nom de son protecteur.

P. 101, v. 22. Callimaque, poète alexandrin, dont les nombreux ouvrages ont presque tous péri. Il ne nous reste de lui que six hymnes d'un caractère épique et une soixantaine d'épigrammes. — Philétas, critique et poète, précepteur du roi Ptolémée Philadelphe, contemporain de Callimaque. L'*Anthologie* nous a conservé des poésies de lui.

P. 104, VI. C'est, en grande partie, une traduction de Bion (idylle IV, dans les *Analecta* de Brunck). On l'a rangée quelquefois parmi les idylles de Chénier. Ronsard l'a traduite.

P. 105. A DE PANGE. Cette élégie incomplète sur la *Vieillesse* est une savante mosaïque de pièces empruntées aux anciens, à Bion, à Mimnerme, à Euripide, à Horace, à Juvénal, etc. Chénier y a pourtant mis sa marque.

P. 107. AUX FRÈRES DE PANGE. Le manuscrit ne porte aucun titre. La maladie dont il est ici question, — des douleurs néphrétiques, — date de 1783, et précède le

voyage que Chénier fit, au printemps de 1784, en Suisse et en Italie, avec les frères Trudaine. — Plusieurs passages de cette pièce rappellent Properce, Tibulle, etc. Parny avait fait une élégie intitulée *Ma mort*.

P. 108, v. 21. *Le meurtre*, c'est le duel, contre lequel Chénier a écrit, en prose, quelques lignes éloqu岸tes, en vrai disciple de Rousseau.

P. 109, v. 5. Il est impossible de ne pas songer aux vers de la *Jeune Captive*. C'est une plainte semblable, avec un accent aussi douloureux et aussi humain.

P. 111. AUX FRÈRES DE PANGE. Cette élégie précède, comme la IX^e, le départ de Chénier pour la Suisse et l'Italie. Il espérait aller jusqu'en Orient et revoir Constantinople, « Byzance, ma mère ». On devait consacrer deux années à ce voyage; il dura à peine un an. Voir la notice.

P. 114, v. 1. Pyrgotèle, célèbre graveur en pierres fines, vivait sous Alexandre, dont il reproduisit les traits.

P. 114, v. 4. Cette jeune Florentine paraît être milady Marie Coswai ou Cosway, que Chénier avait vue à Paris, et qu'il retrouva à Rome. Elle était fort belle, avait le goût des arts, était peintre elle-même. Elle a gravé à l'eau-forte des compositions de Raphaël, etc. On a son portrait gravé par Bartolozzi. Chénier lui a plusieurs fois dédié des vers. La supposition de M. Becq de Fouquières, qu'il s'agirait de Maria Pizzelli, une des femmes en vue de la société romaine, ne repose sur aucune preuve. Il reste pourtant des obscurités dans ces vers.

P. 115, XIII. Ce fragment a été rattaché par M. de Chénier au poème sur l'Amérique, où il peut, en effet, trouver sa place vraisemblable.

P. 116, XIV. On sait qu'il n'a pas vu Byzance, et que, dans le fragment suivant (XV), c'est par l'imagination seule qu'il salue l'Orient.

P. 117, v. 10. On pense à Victor Hugo, rappelant son sang breton et lorrain à la fois et son père vieux soldat, sa mère Vendéenne.

P. 119, XVII. Ce morceau, d'un caractère didactique, a été rattaché par M. G. de Chénier à un poème satirique, *les Cyclopes littéraires*, dont il a retrouvé et publié, en prose et en vers, de curieux fragments, auxquels il en a réuni d'autres d'une attribution douteuse. On pourrait tout aussi bien rattacher ce morceau au poème de *l'Invention*, ou en faire une épître. Il ne paraît pas que Chénier, sur ce point comme sur bien d'autres, ait dit son secret.

P. 120, v. 3. M. G. de Chénier donne encore, à la suite, quelques vers inédits qui ne paraissent pas se lier logiquement au sujet.

P. 120, v. 19. Montigny (Seine-et-Marne), près de Melun, était la terre de la famille Trudaine; le père des Trudaine s'appelait même Trudaine de Montigny.

P. 120, v. 20. Mareuil-sur-Ay, terre de la famille de Pange, non loin de Châlons-sur-Marne.

P. 121, v. 27. André Chénier avait été peintre à ses heures et a plusieurs fois parlé de ses essais de peinture. On voit quels sujets il avait traités de préférence.

P. 122, v. 22. Ce fugitif est de Pange aîné, qui avait abandonné la poésie légère pour l'histoire.

P. 126, XXII. Ce fragment a été altéré par les éditeurs; il est incomplet dans l'original. Chénier avait ébauché son élégie de diverses façons. M. G. de Chénier a publié les variantes, qui commencent toutes par le même vers, le premier de cette pièce : *S'ils n'ont point...* etc.

P. 128, v. 3. Vers écrits à Londres, en décembre 1787.

P. 129, v. 13. Les manuscrits de Chénier donnent quatre vers qui semblent se rapporter à ceux-ci et que M. G. de Chénier place à la suite, mais à part :

*Je vis, je souffre encor; battu de cent naufrages,
Tremblant, j'affronte encor la mer et les orages,
Quand je n'ai qu'à vouloir pour atteindre le port!
Lâche! aime donc la vie ou n'attends que la mort.*

P. 130. Il serait difficile et bien délicat de mettre toujours

à coup sûr des noms véritables sous les noms anciens ou les indications énigmatiques qu'emploie Chénier. *Lycoris* n'est évidemment qu'une passion de passage dans la vie ardente du poète, à l'époque où il composa la plupart de ses élégies amoureuses. Dans la première pièce du livre II, le texte authentique, au premier vers, au lieu de *Lycoris*, donne *Ma déesse*. — Le nom de Camille, en qui l'on a reconnu M^{me} de Bonneuil, qui fut, bien que plus âgée que lui, une des plus vives passions de Chénier, paraît avoir aussi été donné, à une époque antérieure, à des beautés plus faciles, comme dans les élégies qui suivent. — Quant aux initiales D'. R., chiffre mystérieux que les premiers éditeurs avaient remplacé par Daphné, le problème est loin d'être résolu, en supposant qu'il soit utile ou convenable de le résoudre. Selon M. Becq de Fouquières, il s'agirait de M^{me} Gouy d'Arcy, ou d'Arsy, un des sentiments discrets et platoniques du poète : c'est la supposition la plus vraisemblable. M. G. de Chénier lit un Z au lieu d'un R, et, sans expliquer clairement ces lettres, il voit ici M^{me} Marie Cosway, dont nous avons déjà parlé dans une note (V. p. 296). Il faut, en tout cas, dans toutes ces élégies d'amour, où les imitations des anciens élégiaques latins sont innombrables, faire la part de la réalité et celle de l'imagination, et se montrer très prudent pour les attributions de personnes, sauf preuves sérieuses.

P. 137, v. 7. Ici, les détails permettent clairement de reconnaître M^{me} de Bonneuil, dont la terre était située près de la forêt de Sénart, et qui voyageait alors en Savoie. M^{me} de Bonneuil, dont le mari, fort âgé, était premier valet de chambre de Monsieur, fut la mère de M^{mes} Buffaut, Arnault et Regnault de Saint-Jean-d'Angely. Arnault, dans les *Souvenirs d'un Sexagénaire*, nous dit que Chénier l'aima éperdument.

P. 139, v. 29. Il n'est pas sûr que la fin de cette pièce se rapporte à ce qui précède. C'est un fragment qu'on y a rattaché sans preuves suffisantes.

P. 143, v. 5. *Et la belle Amélie*. Ce nom est de l'invention de de Latouche. Chénier avait écrit : *Et la belle Saxonne*, puis effacé ces mots sans rien mettre à la place.

P. 145. Tibulle et Properce sont partout dans cette pièce.

P. 153, v. 13. Le texte authentique ne donne pas Camille, mais ces initiales mystérieuses, D'. R, ou D'. Z, diversement interprétées, nous l'avons déjà dit.

P. 157. LA LAMPE. Ce titre n'est pas de Chénier, mais il est devenu inséparable de cet admirable morceau, incomplet d'ailleurs. Asclépiade et Méléagre (*Anthologie*) avaient fourni à Chénier les principaux motifs dont il s'est inspiré.

P. 168, v. 6. Chénier était alors à Londres (1787) comme secrétaire de M. de La Luzerne.

P. 169, v. 2. Encore cette énigme. Un fragment de vers inédits, retrouvé dans les manuscrits de Chénier, et adressé à la même personne, la fait naître dans une île des Antilles, ce qui se rapporterait à M^{me} d'Arsy, qui était née à Saint-Domingue, où elle avait épousé M. Gouy d'Arsy, gouverneur de cette colonie. — Cette élégie est pleine encore de Tibulle (II, xxix) et de Properce (II, iv, 5); Virgile a fourni la comparaison du faon blessé (*Énéide*, IV, 89).

P. 171. FANNY. Ici, le doute n'est plus possible. Si toutes les pièces où figure le nom de Fanny ne se rapportent pas à la même personne, les plus belles et les plus passionnées ont été adressées, pendant les années 1792 et 1793, à M^{me} Laurent Lecoulteux (M^{lle} Pourrat), intimement mêlée à la vie poétique de Chénier, et sœur elle-même d'une ravissante femme, M^{me} Hocquart. Elles habitaient l'été près de Versailles, à Luciennes ou Louveciennes. Elles s'y réfugièrent avec M^{me} Pourrat, leur mère, après le 21 janvier 1793, et Chénier, qui habitait Versailles dans l'été de 1793, venait souvent les voir.

P. 172, v. 6. La pièce, dans le manuscrit de Chénier, ne s'arrête pas ici : elle comprend encore trois fragments, où se retrouvent des vers répétés dans celui que nous donnons. Nous n'avons probablement que les parties d'une élégie qui fut envoyée sans que la copie complète en ait été gardée.

P. 173, v. 5. Le dernier vers de ces stances n'a pas été retrouvé, soit que Chénier ait été embarrassé pour rendre sa pensée, soit qu'il n'ait pas voulu l'achever. Chaque éditeur,

Sainte-Beuve en tête, a proposé sa leçon, qui importe peu, tant l'image avec la rime se devine.

P. 178. VERSAILLES. Pièce composée à Versailles même, pendant la retraite de Chénier dans cette ville, dans l'été de 1793. Une rue voisine de celle qu'il habitait porte son nom.

P. 181. A LEBRUN. Chénier avait classé cette pièce parmi les élégies; elle n'en paraît pas moins être une réponse à l'épître dans laquelle Lebrun promettait l'immortalité à son jeune ami. Chénier, à son tour, rend éloge pour éloge, avec l'enthousiasme et la conviction réelle alors du disciple : Chénier avait vingt ans. Il était en garnison à Strasbourg.

P. 182, v. 29. Lebrun, qui avait composé déjà une grande partie de ses élégies, de ses idylles et de ses odes, travaillait, depuis 1760, à son poème de *la Nature*, qu'il n'a pas achevé. Toute la suite de la pièce de Chénier est pleine d'allusions, claires alors, à divers ouvrages de Lebrun, à ses odes, à ses élégies amoureuses, à ses épigrammes.

Cette épître, qu'on pourrait intituler *l'Amitié*, a été écrite en 1782.

P. 185. Chénier avait connu le marquis de Brazais à Strasbourg, où ils étaient ensemble en garnison. M. de Brazais était poète à la façon du XVIII^e siècle; il a composé un poème de *l'Année*, qui n'a pas été publié, et dont Chénier parle plus loin.

P. 188, v. 18. C'est le poème inédit de Brazais sur *l'Année*. C'était le temps des poèmes des *Mois*, des *Saisons*, etc.; le sujet était à la mode.

P. 193. Pièce capitale dans l'œuvre de Chénier et qui nous livre le secret de son travail en même temps qu'elle témoigne de son génie. Tout ici est à étudier, à méditer, à admirer.

P. 196, v. 7. *Hermès*, le poème auquel travaillait Chénier, et qui devait être son ouvrage le plus considérable.

P. 200, v. 4. Il s'agit du dernier des frères de Pange, né en 1770, qui faisait alors sa philosophie, et dont de Pange aîné surveillait les études.

P. 201, VII. Nous avons suivi les éditeurs qui font adresser ces vers à de Pange aîné, mais rien ne le démontre. Il est plus probable que c'est un fragment d'une composition plus longue, d'une sorte d'épître morale à la façon de celles d'Horace. Le morceau est de 1789.

P. 203. L'INVENTION. En trois cent quatre-vingt-douze vers, dans les limites d'une épître, Chénier a écrit le code de la vraie poésie moderne. Il complète, en les dépassant quelquefois, Horace et Boileau. Il va plus haut et plus loin. C'est un art poétique tout entier, esquissé en quelques vérités essentielles, qui se résument toutes dans ce cri : « Osons ! » et dans cette célèbre formule :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

P. 207, v. 6. Cette vue profonde de la poésie s'inspirant de la science, il en donne ici la théorie ; il en tentera l'accomplissement dans *Hermès*. Il y aurait réussi.

P. 216. HERMÈS. « Le poème devait avoir trois chants, à ce qu'il semble : le premier sur l'origine de la terre, la formation des animaux, de l'homme ; le second, sur l'homme en particulier, le mécanisme de ses sens et de son intelligence, ses erreurs depuis l'état sauvage jusqu'à la naissance des sociétés, l'origine des religions ; le troisième, sur la société politique, la constitution de la morale et l'invention des sciences. Le tout devait se clore par un exposé du système du monde selon la science la plus avancée. » (Sainte-Beuve.) — Chénier avait, dans ses notes, désigné les trois chants par les trois premières lettres de l'alphabet grec.

On a très justement remarqué que la poésie, dans le dernier quart du XVIII^e siècle, avait le pressentiment de destinées nouvelles et que l'esprit scientifique et philosophique du siècle, celui des Buffon, des Diderot, des Raynal arriverait jusqu'à elle pour la transformer. Lebrun s'y est essayé. Chénier après lui, Delille aussi, Fontanes dans sa jeunesse, et, dans des proportions plus modestes, beaucoup d'autres. Mais la langue de cette poésie nouvelle, nul, excepté Chénier, ne l'a entrevue. Puis, la Révolution et l'Empire sont venus, arrêtant tout, ajournant tout.

Le titre d'*Hermès* n'appartient pas à Chénier ; un des

savants et des poètes de la période alexandrine, Ératosthène, avait composé sous ce titre un long poème, dont les fragments informes (*Eratosthenica*, Berlin, 1822) ont été soigneusement publiés et commentés. Chénier ne devait pas ignorer le nom d'Ératosthène ni ses travaux. Hermès est le nom de Mercure, le dieu inventeur par excellence, le père des arts et de l'industrie, le promoteur des sociétés naissantes, le *Thot* des Égyptiens.

Chénier avait conçu son poème de bonne heure, car déjà, dans l'épître que Lebrun adressait au jeune poète, qui n'avait guère plus de vingt ans, il lui écrit :

*On sait que, de Lucrèce effaçant le grand nom,
Assise au char ailé de l'immortel Newton,
Ta Minerve se plonge au sein de la nature.*

Mais il en a toujours poursuivi l'achèvement, et jusqu'aux heures troublées de 1793. Rien de plus intéressant que d'étudier les notes laissées par Chénier pour le plan et les détails de son poème, que les derniers éditeurs ont essayé de reconstituer, sans qu'on puisse rien affirmer sur la place définitive que devaient occuper les fragments conservés. M. Egger, dans son beau livre, *l'Hellénisme en France* (1869, 2 vol.), a poussé très avant cette étude et publié le premier de précieux passages. Nous n'avons donné, dans ce volume, que les morceaux les plus considérables et les plus parfaits. M. G. de Chénier et M. Becq de Fouquières sont très complets sur ce sujet.

P. 218. II. C'est l'éloge d'Épicure, traduit de Lucrèce (I, 63). Le morceau a été publié pour la première fois par M. Egger.

P. 222. ÉPILOGUE. Chénier avait tracé d'abord son épilogue en prose. Le troisième vers et les tristesses patriotiques qui suivent donnent la date de cet épilogue, écrit probablement à Versailles, en 1793.

P. 222. Tout ce que nous avons du poème d'*Hermès*, depuis la publication complète des manuscrits par M. G. de Chénier, comprend six morceaux d'assez longue haleine, for-

mant trois cent quarante vers (nous en avons donné les quatre principaux), et cent deux vers isolés ou groupés en un petit nombre de courts fragments; en tout, quatre cent quarante-deux vers d'un poème qui semble avoir été conçu dans les plus vastes proportions, si l'on en juge par les notes mêmes de Chénier. C'est assez pour en retrouver la belle ordonnance, trop peu pour juger le détail.

P. 224. SUZANNE. Chénier s'était laissé tenter par la poésie des Livres saints et par celle de Milton. Le sujet est emprunté au livre de Daniel (xiii, 51). « Cela aura six chants, dont j'ai marqué les séparations. J'ai regret de ne pouvoir le faire plus court. Il faudra l'orner de comparaisons, de détails asiatiques sur les vêtements, les aromates, les richesses, etc., pour en faire un ouvrage piquant. » (Note de Chénier.) Les fragments du poème de *Suzanne* n'ont été imprimés qu'en 1839. Ils comprennent en tout cent vingt vers, et, de plus, les notes et canevas en prose de tout le reste.

P. 229. ART D'AIMER. Il est probable que ce poème, comme celui d'Ovide, qui en a fourni l'idée à Chénier, devait avoir trois chants. Mais les notes et les indications du poète sont insuffisantes pour en retrouver le plan; on en est réduit aux conjectures. Plusieurs morceaux peuvent indifféremment se rapporter à l'*Art d'aimer* ou à quelqueune des *élégies* inachevées de Chénier. Les derniers éditeurs ne sont pas d'accord sur ce point. Chénier même a pu être indécis après avoir écrit plus d'un de ces morceaux. — Gentil Bernard, né en 1710, avait écrit un *Art d'aimer* qui n'eut de succès qu'avant la publication, faite l'année même de sa mort, en 1775. Publié, ce poème parut ce qu'il était, médiocre et plat, illisible aujourd'hui.

P. 229, v. 1. Ce fragment a été souvent inséré parmi les *élégies* et rattaché assez mal à l'*élégie* III du livre II (V. p. 134). On n'en saisit pas le lien avec le reste.

P. 230, v. 1, v. 7. Ces deux fragments ont pu appartenir aux *élégies*, parmi lesquelles on les classe souvent. — Même observation pour le morceau V.

P. 232, v. 3. Ce morceau a été rattaché parfois à l'*épître* V (p. 198), avec laquelle il n'offre aucun rapport.

P. 232, v. 23 et suivants. Souvenir d'Homère (*Iliade*, XIV) et de Proserpine (I, II).

P. 239. L'AMÉRIQUE. Ce poème, pour lequel Chénier avait réuni beaucoup de notes, devait avoir, selon lui, plus de douze mille vers. Il y voulait rattacher toute la géographie et toute l'histoire du monde, les croyances, les caractères, les cérémonies des différents peuples, etc. Le plan, dont il n'a presque rien exécuté, était bien vaste et un peu confus, si l'on en juge par certaines indications qu'il a laissées.

P. 239, v. 2. Il s'agit de Cook, assassiné, en 1779, par les sauvages habitants des îles Sandwich.

P. 239, v. 13. La Pérouse était parti en 1785; ces vers ont donc été écrits *six ans* après, en 1791.

P. 240, v. 7. D'Entrecasteaux était parti, en 1791, à la recherche de son ami.

P. 240, v. 20. Ce fragment, d'après une note de Chénier, aurait été placé dans la bouche d'un Inca, racontant la conquête du Mexique par les Espagnols, que ce peuple prenait pour des dieux.

P. 242. LA SUPERSTITION. Une note de Chénier, conservée, dit : « Il faut faire, et le plus tôt possible, un poème sur la superstition. Environ cent cinquante vers. » De ce projet, il nous reste les deux fragments que nous citons, et, de plus, quarante-sept vers détachés, accompagnés de notes en prose. Quelques-uns de ces vers avaient été d'abord destinés à une épître à Bailly, maire de Paris, qui n'a jamais été achevée. — A quel moment, sous l'inspiration de quels événements Chénier a-t-il eu l'idée de ce poème, où l'invocation au Christ est une note si neuve et si hardie dans l'irréligion du siècle? On ne peut faire que des conjectures. — Le morceau sur Alexandre VI ne serait-il pas plutôt applicable à quelque projet de tragédie, dans le ton du Charles IX de Marie-Joseph Chénier? C'est l'avis de M. Moland.

P. 245. POÉSIES DIVERSES. Chénier avait formé le projet de composer un certain nombre de petits poèmes, sur lesquels il a laissé quelques notes : ainsi, *la Solitude*, *la Naïveté*, *la*

Reconnaissance, etc. Il eut l'idée d'un poème sur l'*astronomie*, dont M. G. de Chénier a retrouvé deux beaux fragments d'un caractère presque religieux. On a aussi retrouvé des vers écrits à Londres, ou au retour de l'Angleterre, sur le caractère des Anglais, peu sympathique à Chénier.

P. 245, v. 1. Imitation d'un sonnet du poète italien Zappi (1752). Nous savons, par des notes et par quelques fragments de Chénier, qu'il songeait à faire des élégies *italiennes*, ou imitées de l'italien.

P. 247. Cette fable d'Horace (*Sat.*, II, vi, 80) a été souvent traduite depuis l'imitation de La Fontaine, qui est si faible.

P. 249, v. 5. Les trois fragments qui suivent ont été rattachés par M. G. de Chénier à un grand poème pour lequel André Chénier a laissé des fragments longtemps inédits et des notes intéressantes. M. de Chénier donne pour titre à ce poème : *Les Cyclopes littéraires*, d'après une indication un peu vague d'André. Ces cyclopes, comme ceux de Lemnos, forgent des foudres meurtrières, mais en même temps envenimées. Ils représentent les écrivains sans moralité ni conscience que la presse révolutionnaire avait fait éclore. M. Moland croit plus simplement à un projet de poème sur la *République des lettres*. On a fait d'autres conjectures. Le premier morceau que nous citons est le plus célèbre de ces fragments. On y a vu, non sans quelque vraisemblance, le portrait de Lebrun. On sait que ce fut un grand mécompte pour Chénier de connaître plus à fond, au milieu d'événements qui furent la pierre de touche des caractères, la nature véritable de Lebrun et la bassesse de ses sentiments. — Voir aussi, au sujet du poème des *Cyclopes littéraires*, la note (p. 297) relative au morceau que nous avons inséré p. 119.

P. 251. ULYSSE. Il y a eu quelque surprise quand l'édition de G. de Chénier a fait connaître au public que Chénier avait laissé des notes et des fragments se rapportant à des compositions dramatiques. Le doute n'est pas possible. Outre quelques fragments de comédie aristophanesque, en vers de dix pieds, dont un prologue et une tirade destinés à

une pièce sur *le charlatan* ou *les charlatans* (politiques, sans doute), Chénier avait songé à une tragédie sur les proscriptions de Marius et de Sylla, ou sur celles d'Octave et d'Antoine. Il avait aussi été frappé de la grandeur de la lutte entre Théodose et saint Ambroise, après le massacre d'Antioche; une note donne le canevas d'une scène et un vers admirable :

Hosanna n'est point fait pour des lèvres sanglantes.

Enfin, nous croyons, avec M. G. de Chénier, pouvoir rapporter à une tragédie sur le retour d'Ulysse le fragment que nous citons, et que M. Moland considère comme un épisode non employé du poème de *l'Aveugle*. (V., p. 284, une note se rapportant à la page 29.)

P. 253. A LA FRANCE. Le manuscrit porte : A LA JUSTICE ; mais tous les éditeurs lui ont laissé le titre sous lequel cette pièce est célèbre. Le vrai titre en expliquerait mieux certains passages. Chénier a évidemment songé à Virgile (*Géorg.*, II, v. 135) et à Thomson (*Saisons*, Hymne à l'Angleterre). Il a laissé de cette pièce un beau et long canevas, publié par M. Becq, en 1878.

P. 255, v. 3. Les Trudaine. Il s'agit ici du grand-père et du père des Trudaine, amis de Chénier. L'aïeul avait été, sous Louis XV, intendant général des finances et directeur des ponts et chaussées; le père avait hérité de ces deux charges. Sa maison, celle de ses fils, était le rendez-vous de la société d'élite avant la révolution. Il mourut en 1777, à quarante-quatre ans. Ses deux fils, conseillers au Châtelet, puis au Parlement, inséparables compagnons d'André depuis le collège de Navarre, passionnés comme lui pour les lettres, la philosophie, les sciences, les idées nouvelles, pleins, comme lui, d'illusions généreuses à l'heure unique de 1789, moururent, comme lui, sur l'échafaud, le lendemain même de sa mort, 8 thermidor an II (1794).

P. 257, v. 4. Après ce vers, une note manuscrite de Chénier promet un développement qu'il n'a pas écrit.

P. 258. Avant M. G. de Chénier, cette pièce n'avait que deux strophes, même inexactes, qui, isolées du reste, en :

altéraient le caractère. La suite, avec une teinte de mélancolie résignée et d'amertume, indique bien qu'André avait accepté une destinée tout autre que celle de Joseph, et qu'il avait fait à ses idées, bien différentes alors de celles de son frère, les derniers sacrifices. — Nous croyons, avec M. de Chénier, que cette pièce a été écrite à Saint-Lazare. Elle ne porte aucun titre dans le manuscrit. — Marie-Joseph Chénier, né en 1764, mort en 1811, avait alors trente ans. Il a montré, dans la tragédie politique et à tirades, dans *Charles IX*, dans *Caius Gracchus*, dans *Timoléon*, etc., un talent vigoureux, mais âpre et déclamatoire. Il y a aussi montré du courage. Ses odes, ses hymnes patriotiques, excepté le *Chant du départ*, que la musique de Méhul a sauvé, sont oubliés. Il y a de beaux vers dans ses épîtres. Sa grande présomption lui a fait tort; mais on s'est montré pour lui trop sévère.

P. 259. Cette pièce paraît également avoir été écrite à Saint-Lazare.

P. 260. Cet hymne, rangé par M. G. de Chénier parmi les odes, et qui est, avec l'ode *Sur le serment du Jeu de paume*, la pièce la plus curieusement pindarique de Chénier par les développements et par le choix du mètre, aurait été écrit à Saint-Lazare.

P. 263. V. Il s'agit de la fête du 14 juillet 1793, où un arc de triomphe, élevé sur le boulevard des Italiens, d'après les dessins de David, présentait, outre des bas-reliefs peints qui rappelaient les massacres du 6 octobre et du 10 août, des trophées imitant le bronze et surmontés de têtes en carton-pâte simulant celles des gardes du corps massacrés. (V. Arnaud, *Souvenirs d'un sexagénaire*.)

P. 263, v. 25. Trois ans après avoir associé leur génie pour immortaliser le serment du Jeu de paume, David et André Chénier en étaient arrivés à cette haine farouche. David peignait la mort de Marat, Chénier chantait Charlotte Corday. — Toute cette pièce, que Sainte-Beuve a publiée le premier, a été écrite par Chénier, comme plusieurs autres composées à Saint-Lazare, en abréviations moitié françaises, moitié grecques.

P. 264. Chénier, dans les deux premiers vers, fait parler ses accusateurs.

P. 264, v. 15. Vers obscur. Chénier veut probablement dire que c'est en vue de la paix des esprits qu'il est sorti de son naturel pour s'aguerrir à mordre, dans un sentiment de piété patriotique.

P. 264, v. 21. Charlotte Corday, ou de Corday d'Armont, arrière-petite-nièce de Corneille, née le 27 juillet 1768, à Saint-Saturnin (Orne), tua Marat le 13 juillet 1793 et monta sur l'échafaud le 18 juillet.

P. 265, v. 2. L'auteur est Xavier Audouin, conventionnel. L'hymne parut dans le *Moniteur universel* du 21 juillet. Audouin y invitait David à peindre Marat, comme il avait peint Lepelletier de Saint-Fargeau, assassiné par le garde du corps Pâris. Charlotte Corday a inspiré à Lamartine une page célèbre et à Ponsard son meilleur drame.

P. 266, v. 3. Harmodius et Aristogiton tuèrent le tyran d'Athènes, Hipparque, et furent mis à mort par Hippias, son frère (514 av. J.-C.).

P. 267, v. 9. Cette strophe a été omise jusqu'à l'édition de M. L. Moland, qui l'a publiée le premier sur un texte retrouvé. On ne s'explique pas les omissions antérieures.

P. 268. SAINT-LAZARE. Nous avons respecté cette dernière division de M. Becq, mais sans la considérer comme rigoureuse. Déjà, aux notes des pages 258, 259 et 260, nous avons, sur les indications de M. G. de Chénier, admis comme ayant été écrites à Saint-Lazare des pièces rangées ailleurs. Ici, nous aurons à procéder quelquefois en sens inverse, tant l'étude des textes a pu laisser subsister d'incertitudes pour cette dernière période de la vie et des œuvres de Chénier, où les premiers éditeurs ont ajouté au drame réel leurs inventions romanesques.

P. 268, v. 1. M. G. de Chénier a démontré, pièces en mains, que ce morceau est emprunté à une idylle intitulée *l'Esclave*, dont il publie d'autres fragments inédits et des indications en prose.

Après le dernier vers de la pièce que nous donnons, il y a encore :

*Son fils esclave meurt loin de sa main chérie,
Nourrice d'Apollon...*

Il ne s'agit donc plus ni du père et de la mère d'un condamné de la Terreur, ni, à plus forte raison, des parents de Chénier. L'île dont il est parlé au vers 16 n'est plus la Cité, avec la Conciergerie, mais une île voisine de Délos ; une note d'André lui-même met à néant tout ce roman.

P. 270, v. 7. Tous les éditeurs, avant la publication de M. G. de Chénier, ont inscrit comme titre à cette pièce : *A Mademoiselle de Coigny*, attribution inexacte, qui fait, depuis 1833, partie de la légende de Saint-Lazare. Il est prouvé par les indications mêmes d'André que ces vers sont une bucolique bien antérieure à son arrestation, et à laquelle se rattachent peut-être quelques vers encore que M. de Chénier a mis à la suite. — C'est l'époque où André Chénier s'inspirait des *analecta* de Brunck et multipliait les projets de *bucoliques*.

P. 271. III. Ici, nous sommes en plein dans la réalité. Les auteurs qui ont écrit l'histoire des prisons pendant la Terreur (V. Nougaret, M. de Lescure, etc.) racontent des scènes étranges sur ces neuf cents prisonniers enfermés à Saint-Lazare ; tous les sentiments s'y heurtaient, s'y trahissaient, s'y étalaient : égoïsme et frivolité, courage sublime, libertinage, sentimentalité romanesque, effroi ou dédain de l'échafaud. On trouve dans Tertullien, racontant les persécutions des chrétiens, des détails touchants sur des faiblesses analogues. Jusque dans les heures terribles qui précédaient le martyre, on gardait quelque chose de la fragilité humaine ; on aimait, on le disait et l'on mourait. — Cet admirable fragment a été publié pour la première fois, avec quelques autres de la même époque, par M. G. de Chénier.

P. 271, v. 22 et 23. Le manuscrit de Chénier, comme plusieurs autres de ceux qu'il a fait passer de Saint-Lazare au dehors, porte ici des indications, énigmatiques pour les

géoliers, claires pour nous. Au premier de ces deux vers, *Heftsad*, qu'il y a mis, est un mot de formation anglaise qu'on peut rendre par *brigands*. Dans le deuxième vers, les lettres J. t. s. semblent désigner *Saint-Just* ou *Justus*, le seul nom des membres du comité de salut public qui puisse entrer dans la mesure.

P. 272. LA JEUNE CAPTIVE. *La Jeune Captive* fut publiée pour la première fois, six mois après la mort d'André, dans le numéro du 20 nivôse an III de la *Décade philosophique* (9 janvier 1795), par les soins de Marie-Joseph Chénier. L'*Almanach des Muses* de l'an IV (1795-96) reproduisit cette pièce; réimprimée dans le *Magasin encyclopédique* de l'an VIII (sixième année), elle fut ensuite plusieurs fois publiée dans les recueils de l'époque. Néanmoins, elle était presque oubliée quand Chateaubriand, qui la tenait de M^{me} de Beaumont, la fit connaître de nouveau, et pour toujours. — Quant à la personne chantée par Chénier, il faut mettre l'histoire à la place du roman, ou plutôt compléter le roman par l'histoire. La touchante et poétique compassion éprouvée par André Chénier, l'émotion tendre et discrète qui est devenue l'immortelle élégie de la jeunesse, de l'amour et du regret, ne sont pas des sentiments contestables. Mais la *Jeune Captive* pour laquelle il a écrit ses vers n'était plus, à cette époque, M^{lle} Aimée Franquetot de Coigny; elle était devenue, dès 1784, M^{me} la duchesse de Fleury, mariée depuis près de dix ans quand elle fut enfermée à Saint-Lazare. En 1794, elle avait vingt-cinq ans, et non dix-huit. Elle avait divorcé depuis quelques mois. A Saint-Lazare, elle connut M. de Montrond, un de ses compagnons de captivité, personnage spirituel, brillant même en prison, mais d'honorabilité médiocre. Ils s'aimèrent. Moyennant cent louis en or, ils firent effacer leur nom de la liste des prétendus conspirateurs, et, sortis de prison avant le 9 thermidor, avant la mort de Chénier, ils se marièrent. M^{me} de Montrond ne fut pas heureuse avec son second mari; elle divorça encore sous l'empire et mourut en 1820, à 51 ans. Voilà la vérité. Chénier la connut à peine, H. de Latouche la faussa sciemment, les lecteurs l'ont toujours mal sue; et la vision du poète restera la vérité idéale, la seule qui

compte dans les arts et qui importe à la postérité, la seule durable, comme la plainte des Polyxène et des Iphigénie.

P. 274. V. Cette pièce a été presque toujours publiée d'une façon inexacte, altérée également dans un intérêt romanesque, pour le maintien d'une légende qu'il n'est pas nécessaire de perpétuer. Toutes les éditions de Chénier, jusqu'à la publication de M. G. de Chénier, la font finir au treizième vers, qu'on laisse en suspens, avec une rime de moins, comme si le *noir recruteur* avait, à ce moment même, interrompu le poète et remplacé la rime absente par le jugement et par l'échafaud. Or, la pièce fut composée à Saint-Lazare, et non à la Conciergerie, où Chénier n'a plus rien écrit, puisqu'il y arriva dans la soirée du 6 thermidor et qu'il fut jugé et exécuté le 7. En outre, les fameux points qui suivent le vers 13, et semblent évoquer l'appel funèbre, sont une invention de Henri de Latouche. La pièce continue après ce vers, et l'on peut même supposer, avec toute vraisemblance, que les deux morceaux que nous donnons à la suite en faisaient partie : c'est une œuvre presque complète qu'on a tort de scinder en plusieurs tronçons qui se rejoignent si bien ; c'est probablement la dernière pièce que Chénier ait écrite, la plus énergique, la plus éloquente, celle qui le venge et foudroie ses bourreaux : il n'a rien à regretter désormais : il a *vidé son carquois*.

P. 276, v. 1. Les premiers éditeurs ont mis *Bavus* pour désigner quelque mauvais poète démagogue, en souvenir du *Bavus* de Virgile. Mais Chénier n'avait mis aucun nom. Celui de *Fouquier* (Tinville), accusateur public, convient au sens et au vers.

P. 278, v. 11. Si l'on élevait jamais une statue à Chénier, près de l'emplacement de cette maison de Passy où demeuraient ses amis de Pange et Pastoret, où il a été si bêtement et brutalement arrêté, c'est ce dernier vers qu'on devrait inscrire sur le socle. Au souvenir d'une telle perte, la vertu et la poésie peuvent mêler leurs larmes. /



TABLE

| | Pages |
|---|-------|
| NOTE SUR CETTE ÉDITION. | I |
| ANDRÉ CHÉNIER, SA VIE ET SES POÉSIES, par Eugène Manuel. | VII |
| POÉSIES PUBLIÉES DU VIVANT DE L'AUTEUR : | |
| Le Jeu de paume. | I |
| Hymne sur l'entrée triomphale des Suisses révoltés du régiment de Châteauvieux, fêtés à Paris sur une motion de Collot d'Herbois. | 18 |
| POÉSIES ANTIQUES : | |
| PETITS POÈMES : | |
| L'Aveugle. | 21 |
| Le Mendiant. | 30 |
| ÉLÉGIES : | |
| Le Jeune Malade. | 42 |
| La Jeune Tarentine. | 47 |
| Néère. | 48 |
| Clytie | 49 |
| Chrysé. | 50 |
| Amymone | 51 |
| Pasiphaé | 52 |
| La Jeune Locrienne. | 53 |

| | Pages |
|---|-------|
| IDYLLES : | |
| La Liberté. | 55 |
| Oaristys. | 61 |
| Mnasyle et Chloé | 66 |
| Arcas et Palémon. | 68 |
| Hylas. | 69 |
| Lyde. | 71 |
| L'Amour et le Berger | 75 |
| Pannychis. | 76 |
| Les Colombes. | 78 |
| ÉPIGRAMMES. | 80 |
| ÉTUDES ET FRAGMENTS. | 86 |
| ÉLÉGIES : | |
| Livre I. — Méditations, Voyages. | 93 |
| Livre II. — Lycoris, Camille, D'r.... | 130 |
| Livre III. — Fanny. | 171 |
| ÉPITRES : | |
| A Le Brun. | 181 |
| A Le Brun et au marquis de Brazais. | 185 |
| A Le Brun | 192 |
| A Le Brun. | 193 |
| Au marquis de Brazais. | 198 |
| A de Pange aîné. | 200 |
| A de Pange aîné. | 201 |
| POÈMES : | |
| L'Invention. | 203 |
| Hermès. | 216 |
| Suzanne. | 224 |
| Art d'aimer. | 229 |
| L'Amérique | 239 |
| La Superstition. | 242 |

TABLE

315

| | Pages |
|--|-------|
| POÉSIES DIVERSES ET FRAGMENTS. | 245 |
| HYMNES ET ODES. | 253 |
| DERNIÈRES POÉSIES : | |
| Saint-Lazare. | 269 |
| La Jeune Captive. | 272 |
| NOTES. | 279 |



La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

EB 7 1958
EC 8 1958

MRS - 9 1959

9 DEC 1959

17 DEC 1959 ✓

FEB 29 1960 ✓

APR 13 1960 ✓

APR 20 1960 ✓

DEC 19 1959

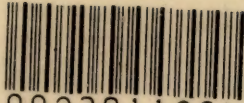
~~APR - 4 1966~~

~~JUL 25 1966~~

~~AUG - 9 1966~~



a39003



002381126b

CE PQ 1965

.A17M35

C00 CHENIER, AND CEUVRES POET

ACC# 1216884

